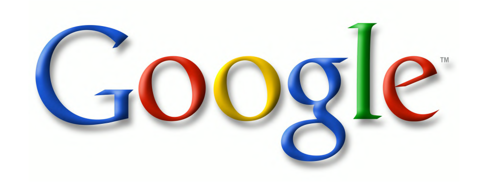
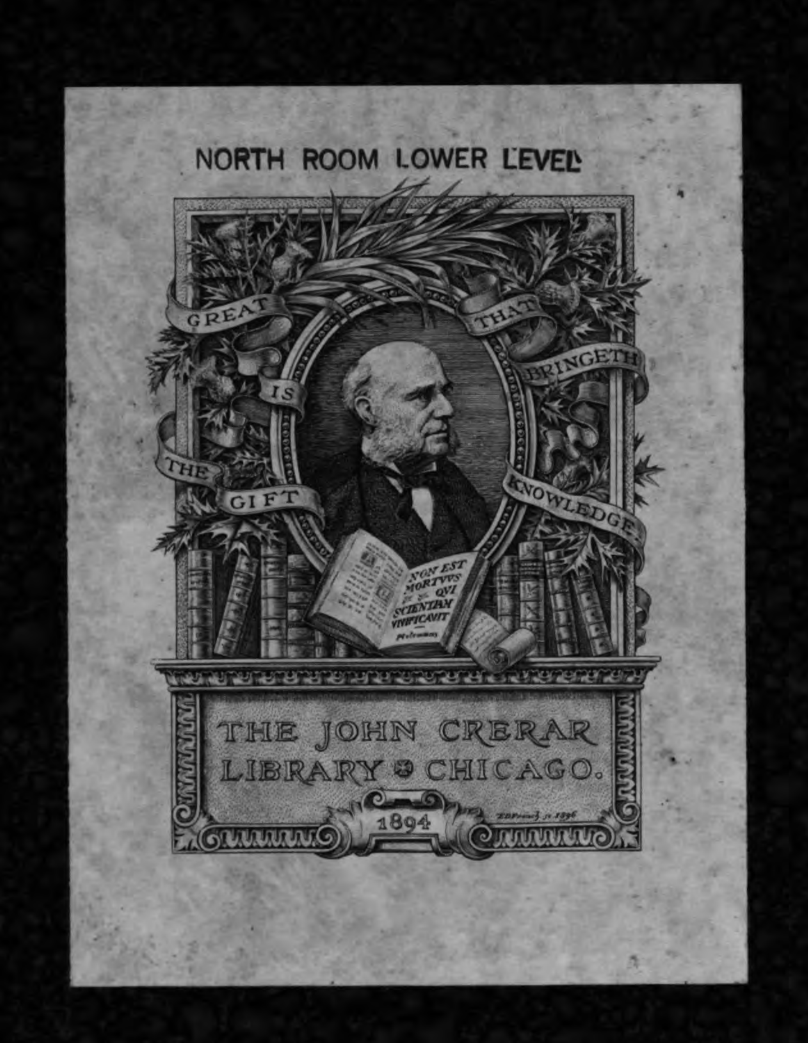





228



NORTH ROOM LOWER LEVEL
GREAT IS THE GIFT THAT BRINGETH KNOWLEDGE.
NON EST MORTVVS QVI SCIENTIAM VIVIFICAVIT
THE JOHN CRERAR LIBRARY CHICAGO.
1894



MISSION SCIENTIFIQUE
AU MEXIQUE
ET DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE,

OUVRAGE

PUBLIÉ PAR ORDRE DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

RECHERCHES
HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES.

RECHERCHES

HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES,

PUBLIÉES

SOUS LA DIRECTION DE M. E. T. HAMY,

CONSERVATEUR DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE.



PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXXV.

MÉMOIRES

SUR

LA PEINTURE DIDACTIQUE

ET

L'ÉCRITURE FIGURATIVE DES ANCIENS MEXICAINS,

PAR

J. M. A. AUBIN,

MEMBRE DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE DU MEXIQUE,
ANCIEN PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ.

PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION

PAR

E. T. HAMY,

CONSERVATEUR DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE.

INTRODUCTION.

Les études mexicaines ont été de fort bonne heure et dans une large mesure l'apanage des savants français. Cortès avait à peine achevé la conquête de la Nouvelle-Espagne, que trois franciscains du nord de la France [1], entraînés par une foi ardente et aussi quelque peu poussés par l'amour de l'inconnu, venaient s'établir à Tetzcuco (1523). A leur tête était Jean du Toit, le père gardien du couvent de Gand, qui avait enseigné quatorze ans la théologie à Paris. Le second était Jean d'Aire (fr. Juan de Aora); le troisième, le célèbre frère lai que l'on nomme habituellement Pierre de Gant [2], mais qui porte aussi le nom de Pierre de Moër (Mura) [3].

Pierre de Gant devint promptement «érudit dans la langue des Indiens» et traduisit dans cette langue une Doctrine chrétienne [4] imprimée à Mexico dès 1533.

Les douze compagnons de Martin de Valencia, débarqués en 1524 au Mexique étaient tous espagnols. Mais peu après arrivaient dans la même contrée deux autres Français encore, Mathurin Gilbert, qui a le premier fait connaître le Michoacan et ses

(1) Petro de Gant., *Carta ... al Emperador D. Carlos exponiéndole sus trabajos en la doctrina é instruccion de los Indios.* Mexico, 31 de oct. de 1532. — Id., *Carta... al emperador D. Carlos exponiéndole el sensible estado á que tenia reducido á los Indios el servicio personal.* S. Francisco de Mexico, 15 de febr. de 1552. (*Cartas de Indias publicalas por primera vez el Ministerio de Fomento,* Madrid, 1877, 1 vol. gr. in-4°, p. 51-53, 92-102.) — F. Juan de Torquemada, *Tercera parte de los veinte i un libros rituales i monarchia indiana,* etc., Madrid, 2ᵉ édit., 1723, in-4°, lib. XX, cap. XVIII, p. 424-426. — A. de Vetancurt, *Menelogio franciscano de los Varones mas senalados que con sus vitas, exemplares, perfeccion religiosa, ciencia, predicacion evangelica en su vida y morte, illustraron la provincia de el Santo Evangelio de Mexico,* Mexico, 1698, in-fol., p. 74 et 75. — Fr. Toribio de Motolinia, *Historia de los Indios de la Nueva España,* trat. II, cap. IV. (*Coleccion de documentos para la historia de Mexico,* publ. por J. Garcia Icazbalceta, t. I, p. 111. Mexico, 1858, in-8°.) — Fr. Geronimo de Mendieta, *Historia Ecclesiastica Indiana,* lib. III, cap. IV, XXXVII; lib. V, cap. XVII, édit. Icazbalceta; Mexico, 1870, in-8°, p. 187, 268, 605, 607.

(2) Il signe indifféremment *Fr. Pedro de Gant* et *Fr. Pedro de Gante.* (*Cartas de Indias,* p. 53, lam. I et XVIII).

(3) Cf. *Lettre du frère Pierre de Gand, autrement dit de Mura, en date du 27 juin 1529,* trad. fr. de Ternaux-Compans, ap. *Recueil de pièces relatives à la conquête du Mexique,* Paris, 1838, in-8°, p. 193-203. — Torquemada, lib. XX, cap. XIX et XX, t. III, p. 426-432. — A. de Vetancurt, p. 67 et 68. — Mendieta, lib. III, cap. IV; lib. IV, cap. XIII, XLIV; lib. V, cap. XVIII, éd. citée, p. 187, 408, 550, 608, etc.

(4) *Doctrina cristiana en lengua mexicana.* (H. Harrisse, *Bibl. Americana vetustissima,* p. 374.) — On se rendra compte du rôle considérable joué par Pierre de Gand ou *de Mura* en lisant ce qu'en ont écrit Mendieta et Torquemada. Martin de Valencia faisait le plus grand cas de ses connaissances linguistiques, ainsi qu'on peut le voir dans une note annexée au document cité dans la note précédente. (Cf. Ternaux-Compans, *Recueil de pièces relatives à la conquête du Mexique,* p. 193. — *Cartas de Indias,* p. 92-102; 124-162.)

habitants les Tarasques [1], et Jean Foucher, ex-docteur ès lois de Paris, qui a composé la première grammaire aztèque [2].

C'est un Français, Arnaud de Bassac, qui a été le premier professeur de langue indigène au célèbre collège de Santa-Cruz de Tlatelolco [3]; enfin, c'est Jacques de Testera, de Bayonne, venu au Mexique en 1529 ou 1530 [4], qui inventa les peintures doctrinales hiéroglyphiques, grâce auxquelles l'iconographie des Indiens ne fut plus persécutée [5].

D'autres noms français surgissent à chaque page dans la nomenclature des missionnaires, des explorateurs et des historiographes du Mexique au xvi[e] et au xvii[e] siècle. Nous mentionnerons seulement ceux de Jean Clapion, de Jean de Perpignan, de Jean Badian ou de Vadille, de Michel de Boulogne, qui savait cinq langues indiennes [6], de Jean de la Croix, mort à Tiguex en explorant la région des *pueblos* avec l'expédition de Colorado [7], de Marc de Nice (Marcos de Niza), qui a laissé d'un voyage antérieur au Nouveau-Mexique une curieuse relation [8], enfin d'Augustin de Betancourt (A. de Vetancurt), un descendant des Béthencourt des Canaries, auquel on doit le savant ouvrage intitulé *Teatro mexicano* et le *Menologio franciscano*, si fréquemment cité dans les notes qui précèdent [9].

(1) Torquemada, lib. XX, cap. lv, t. III, p. 509-510. — A. de Vetancurt, *op. cit.*, p. 108. — Mendieta, lib. IV, cap. vi et xlv, éd. citée, p. 378 et 552. — L'*Arte de lengua de Mechoacan*, de Mathurin Gilbert ou Gilberti, a été imprimé à Mexico en 1558 en un volume in-8°. Le *Dialogo de doctrina crist. en lengua de Mechoacan*, que Mendieta qualifie (p. 552) de «libro de marca mayor», a paru à Mexico en 1554 (1 vol. in-fol.), ainsi que son Vocabulaire (1 vol. in-4°) et sa *Grammatica latina* (1 vol. in-8°). (Harrisse, *op. cit.*, p. 374.) Le *Tesoro spirit. de pobres en lengua de Michoacan*, du même auteur, est de 1575 (Mexico, in-8°).

(2) Ce travail paraît être demeuré manuscrit. — Cf. Torquemada, lib. XX, cap. lv et lvi, t. III, p. 509-511. — A. de Vetancurt, *Menol.*, p. 106. — Mendieta, lib. V, parte I, cap. xlvi, éd. citée, p. 677-679. On trouve dans ce dernier auteur une longue liste des écrits de Foucher.

(3) Torquemada, lib. XV, cap. xliii; lib. XX, cap. xxvi, t. III, p. 113, 442. — A. de Vetancurt, *Menol.*, p. 91. — Mendieta, lib. IV, cap. xv, lib. V, cap. xxiii; éd. citée, p. 414, 415, 622.

(4) Torquemada, lib. XX, cap. xlvii, t. III, p. 488-490. — A. de Vetancurt, *Menol.*, p. 84. — Cf. Aubin, p. 22 de cette édition. — Orozco y Berra, *Doctrinas en geroglificos.* (*Anal. del Mus. Nac. de Mexico*, t. I, p. 202-216, lam...) — G. Mendoza, *Complemento al erudito articulo del Señor Orozco y Berra.* (*Ibid.*, p. 217-225.)

(5) Voir plus loin, p. 25 et suiv.

(6) Torquemada, lib. XV, cap. iii; lib. XVI, cap. viii; lib. XIX, cap. xii; lib. XX, cap. xxxvii; lib. XXI, cap. iii, t. III, p. 5, 156, 332, 334, 469, 610. — A. de Vetancurt, *Menol.*, p. 58, 109, 121. — Mendieta, lib. III, cap. v et cap. viii; lib. IV, cap. v; lib. V, p. 1, cap. iii, p. II, cap. iii; éd. citée, p. 188, 197, 378, 643, 742.

(7) Torquemada, lib. XIX, cap. xii; lib. XXI, cap. iii, t. III, p. 335, 610. — A. de Vetancurt, *Menol.*, p. 121. — Mendieta, lib. IV, cap. v; lib. V, p. II, cap. iii; éd. citée, p. 378, 742-743.

(8) Cette relation, donnée en italien par Ramusio (*Relazione del rev. fra Marco da Nizza*, t. III, fol. 356. Venet., 1565, in-fol.) a été traduite en français par Ternaux-Compans en 1838. (*Voy., Relat. et Mém. pour servir à la découverte de l'Amérique*, t. IX, p. 256-282. Paris, 1838, in-8°.)

(9) Il y avait bien d'autres Français encore dans les missions du Mexique à cette époque et l'on saisit de ci de là dans les correspondances du temps des marques d'animosité des *conquistadores* contre ces étrangers. Dans une lettre au roi d'Espagne, par exemple, partie de Chiapa et non signée, il est question d'un naufrage de moines vers Tabasco, et des regrets que cause cette perte. «Tous les habitants de cette ville, dit l'auteur anonyme, et même tous ceux de la Nouvelle-Espagne auraient mieux aimé que l'archevêque se noyât (il s'agit du vénérable défenseur des Indiens, Barthélemy de Las Casas) et qu'ils s'échappassent, *quand même c'eussent été des Français.*» (Ternaux-Compans, *Second Recueil sur le Mexique* [*Voy., Relat. et Mém.*, t. XVI, p. 280, 1840].)

Pendant que cette vaillante petite troupe prenait ainsi une large part à la conquête scientifique des terres découvertes par les successeurs de Colomb, d'autres Français traduisaient dans notre langue les relations espagnoles, qui arrivaient de plus en plus nombreuses en Europe.

Dès 1523, une paraphrase française des deux premières lettres de Cortès avait été imprimée à Anvers chez Michel Hillen de Hocstraten[1]. En 1532, Jean de Bernal avait édité en français à Toulouse les lettres de Martin de Valencia[2]; Jean Poleur traduisait en 1556 les dix premiers livres du grand ouvrage d'Oviedo[3]; Mart. Fumée, sieur de Marly, donnait en 1569 une version française de l'*Histoire générale des Indes occidentales* de Lopez de Gomara, qui atteignait huit éditions en trente-six ans[4]; Jacques de Migrode traduisait Las Casas à Anvers en 1579 et cette traduction était reproduite peu après à Paris, à Rouen et à Lyon[5]; Chauveton éditait dans notre langue, la même année, le livre de Benzoni[6]; Robert Regnault publiait une traduction d'Acosta (1598)[7]; Pralard donnait en français un des ouvrages de Las Casas (1597)[8]; de la Coste, les trois premières décades de Herrera (1659-1671)[9]; André de Broé, enfin, le célèbre livre de Solis (1691)[10].

Nous ne citerons que pour mémoire, pendant cette période, le poète Jacques Focquart et le cosmographe André Thevet, qui ont parlé du Mexique sans l'avoir visité, en se servant de renseignements plus ou moins infidèles; Guillaume le Breton, dont le livre

(1) Harrisse (H.), *Bibliotheca Americana vetustissima : Additions*, Paris, 1872, gr. in-8°, p. 86 et 87. — C'est en 1778 seulement qu'une partie de la correspondance de Cortès avec Charles-Quint a été textuellement traduite en français par le vicomte de Flavigny (*Correspondance de Fernand Cortès avec l'empereur Charles-Quint sur la conqueste du Mexique*, trad., etc. Paris, 1778, in-12).

(2) Id., *op. cit.*, p. 107.

(3) *Histoire naturelle et générale des Indes, isles et terres fermes de la grande mer oceane*, trad. du castillan en français par Jean Poleur. Paris, 1556, in-fol.

(4) *Histoire générale des Indes occidentales et terres nevves, qui jusques à present ont esté descouvertes*, trad. en fr. par M. Fumée, sieur de Marly le Chatel. Paris, 1569, in-12. — La «cinquiesme édition (1587)» est «augmentée de la description de la Nouvelle-Espagne et de la grande ville de Mexicque, autrement nommée Tenuctitlan».

(5) *Tyrannies et cruautez des Espagnols perpétrées aux Indes occidentales, brievement descrites en langue castillane par don frère Bartelemy de Las Casas*, fidelement traduictes par Jacques de Migrode pour servir d'avertissement aux XVII provinces des Pays-Bas. Anvers, Franc de Ravelinghien, 1579, petit in-8°.

(6) *Histoire novvelle du novveau monde contenant en somme ce que les Hespagnols ont fait jusqu'à present aux Indes Occidentales, et le rude traitement qu'ils font a ces poures peuples-là, extrait de l'italien de Hierosme Benzoni Milanois, qui a voyagé XIIII ans en ces pays-là, et enrichie de plusieurs discours et choses dignes de mémoires* par M. Vrbain Chavveton, *ensemble une petite histoire d'un massacre commis par les Hespagnols sur quelques François en la Floride...* s. l. 1579, in-12.

(7) *Histoire Naturelle et Moralle des Indes tant Orientalles qu'Occidentalles*, composée en castillan par Joseph Acosta et traduite en françois par Robert Regnault, Cauxois. Paris, 1598, in-12. — Cette traduction a eu quatre éditions en dix-huit ans.

(8) *La Découverte des Indes occidentales par les Espagnols, écrite par Dom Balthazar de las Casas, évêque de Chiapa*. Paris, Pralard, 1597, in-12.

(9) *Histoire générale des voyages et conquestes des Castillans dans les Isles et Terres fermes des Indes occidentales*, traduite de l'espagnol d'Antoine d'Herrera par N. de la Coste. Paris, 1670-1671, 3 vol. in-4°. — Un autre ouvrage du même Ant. d'Herrera a été traduit chez Colin à Amsterdam en 1622, sous ce titre : *Description des Indes occidentales qu'on appelle aujourd'hui le Nouveau-Monde*, in-fol. cart.

(10) *Histoire de la conquête du Mexique ou de la Nouvelle-Espagne*, traduite de l'espagnol de Don Antoine de Solis. Paris, 1691, in-4°.

A.

Voyages et Conquêtes du capitaine Ferdinand Courtois (1588) n'est qu'une traduction abrégée d'Oviedo et de Gomara; Adrien Boot, l'ingénieur français envoyé par Philippe II en 1629 pour diriger le desséchement de la lagune de Mexico et qui fit là-bas plus de cabalistique que d'archéologie; Melchisedech Thevenot, dont l'édition des peintures de Mendoza (1692) est fort défectueuse [1], pour arriver bien vite à Lorenzo Botturini Benaduci, ce gentilhomme milanais, d'origine française, qui a le premier largement abordé l'étude des documents historiques indigènes [2] et aux travaux duquel se rattache si directement le recueil dont nous entreprenons la publication aujourd'hui.

Les ouvrages sur le Mexique édités jusqu'à l'époque du départ de Botturini pour cette contrée s'étaient, à de rares exceptions près [3], fort peu inquiétés des indigènes, de leur histoire et de leur ethnographie [4]. D'ailleurs, en dehors des récits de la conquête, presque tous les écrits de valeur relatifs aux Indiens, rédigés par les missionnaires Duran, Sahagun, Mendieta, etc., ou par les indigènes éclairés qui avaient accepté le nouveau régime, Ixtlilxochitl, Chimalpahin, Tezozomoc, etc., presque tous ces écrits, disons-nous, étaient restés inédits. Le gouvernement colonial, jaloux de tout ce qui pouvait rappeler aux Mexicains leur ancienne grandeur, interdisait rigoureusement toute publication relative à l'état de la Nouvelle-Espagne avant l'arrivée de Cortès.

(1) A. Thevet, *Les singularitez de la France Antarctique.* Paris, 1558, in-4°, cap. LXXIII, p. 144. — *Voyages et Conquêtes du capitaine Ferdinand Courtois ès Indes occidentales,* traduit de langue espagnole par Guill. Le Breton, Nivernois. Paris, 1588, in-12. — *Histoire de l'Empire Mexicain représentée par figures. Relation du Mexique ou de la Nouvelle-Espagne,* par Thomas Gages, trad. par Melchisedech Thevenot (*Relation de divers Voiages curieux,* t. II. Paris, 1696, in-fol., 85-40 p.). — Cf. Harrisse, *Bibliotheca Americana vetustissima,* New-York, 1866, gr. in-8°, p. 420. — Orozco y Berro, *Ensayo de descifracion geroglifica,* c. X, XIV. (*Anales del Museo Nacional de Mexico,* t. II, p. 47, 216.)

(2) Fr. Juan de Torquemada, l'auteur de la *Monarquia indiana* (1615), si souvent citée dans les notes qui précèdent, avait cependant amassé un grand nombre de peintures antiques et d'excellents manuscrits : *amassó un gran numero de pinture antiche e d'eccellenti manoscritti* (Clavigero, t. I, p. 14), mais il n'avait su en tirer presque aucun parti : *aunque sabia la lengua mexicana,* écrit Bustamante, *no tuvo inteligencia alguna de las figuras y caracteres, conque estaban formadas las historias de los Indios, y solo se sirvió para escribir la suya de los manuscritos que dejaran los Padres Benavente, Sahagun y otros, sin procurar confrontarlos con las pinturas que tuvo en su poder,* etc. (Gama, *Dos piedras,* 2ᵉ parte, p. 147.) Carlos de Siguenza y Gongora avait aussi réuni, presque sans profit pour la science, une collection de monuments du même genre dont faisait partie notamment le célèbre manuscrit publié par Gemelli Carreri, Humboldt, Paravey, etc. (Cf. Orozco y Berra, *Ojeada sobre Cronologia mexicana* (ap. Tezozomoc, *Cronica mexicana,* éd. Vigil.; Mexico, 1878, in-8°, p. 211), et sur l'étude duquel se sont fondées tant de doctrines erronées.

(3) Nous ferons ici une mention toute spéciale du *conquistador anonyme* dont Ramusio a publié en italien la *Relatione d'alcune cose della Nuova Spagna e della gran città di Temistitan Messicó* (Venet., 1565, in-f°, t. III, f° 304, 310), traduite par Ternaux-Compans au tome X de sa collection (p. 40-104). Cette relation pleine d'intérêt, dont le texte original n'est publié que depuis 1858, est exclusivement ethnographique : *Relacion de algunas cosas de la Nueva España y de la gran ciudad de Temestitan Mexico,* escrita por un compañero de Hernan Cortez. (*Coleccion de documentos para la historia de Mexico,* éd. Icazbalceta, t. I, p. 368-398. Mexico, 1858, in-8°.)

(4) Ixtlilxochitl déclare les histoires «composées par des Espagnols..... remplies des erreurs les plus grossières» en ce qui concerne les Indiens. Il parle longuement des passions qui les dominaient, de leur ignorance de la langue du pays, des faux rapports que les naturels se sont amusés à leur faire, etc. (Ternaux-Compans, *Voy., Relat. et Mém.,* t. XII, p. x et xj.)

La plupart des peintures originales des indigènes échappées à la destruction ordonnée jadis par Itzcohuatl[1] ou composées depuis le règne de ce souverain, avaient disparu dans les bûchers allumés à Tlatelolco et ailleurs par Juan Zumarraga ou ses émules[2]. Les monuments civils, religieux, funéraires des Aztèques et de leurs précurseurs étaient partout à l'état de ruines plus ou moins délabrées.

Botturini, qu'une question spéciale, celle de Notre-Dame de Guadalupe, avait occupé dès son arrivée aux Indes en 1735[3], se prit d'un zèle ardent pour ces documents si précieux et pourtant si peu consultés jusqu'alors.

Ce n'est point ici le lieu d'exposer en détail les recherches poursuivies courageusement pendant huit ans par le persévérant antiquaire et les persécutions odieuses auxquelles il fut en butte à la suite de ses belles découvertes. Humboldt a raconté toute cette douloureuse histoire et M. Aubin en a fait de nouveau le récit dans son premier mémoire[4]. Dépouillé de la plus grande partie de ses biens, privé de l'incomparable collection qu'il avait si laborieusement formée, Botturini parvint cependant à faire paraître à Madrid l'ouvrage qui résumait les résultats de ses efforts et qu'accompagne un catalogue des documents indigènes dont ce livre est la synthèse.

L'*Idea* de Botturini ouvre vraiment la période moderne des études mexicaines. C'est bien le résumé d'une *histoire nouvelle*, *nueva historia*. Les temps primitifs s'y dépouillent en partie de leurs mystères; les migrations successives des peuples y sont présentées dans leur enchaînement naturel; enfin les croyances religieuses, les connaissances astronomiques, etc., y apparaissent avec une certaine netteté.

Botturini a fait école[5] : Veytia et Clavigero, Gama et Pichardo sont bien ses disciples et ses continuateurs. Seulement Gama a introduit dans l'histoire de la Nouvelle-Espagne un élément nouveau, emprunté à l'étude des monuments figurés, négligés avant lui. Ses deux mémoires *sur les pierres de Mexico*[6] ont fondé l'archéologie aztèque.

[1] Voir sur ce sujet un mémoire détaillé de M. J. Sanchez intitulé *Cuestion historica*, publié dans les *Annales du Musée national de Mexico* (t. I, p. 47-59, 1879). — Cf. Torquemada, lib. III, cap. VI; lib. XIV, cap. VI, t. I, p. 253; t. II, p. 544. — Clavigero, *Storia antica del Messico*, Ceresa, 1780, in-4°, t. II, p. 188. — Etc.

[2] Fr. Bernardino de Sahagun, *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, trad. française de Jourdanet et Siméon, lib. X, cap. XXIX, § 12; Paris, 1880, in-8°, p. 674. — C'était, dit Sahagun, «afin d'empêcher qu'elles tombassent entre des mains vulgaires et qu'elles cessassent d'être respectées». Brasseur de Bourbourg suppose, non sans raison, que le roi Itzcohuatl a cherché ainsi à effacer les traces des humiliations anciennes de sa race et qu'il a voulu détruire en même temps les monuments de la gloire des peuples qui avaient précédé les Aztèques dans l'Anahuac. (Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, t. III, p. 209. Paris, 1858, in-8°).

[3] Cav. Lorenzo Boturini Benaduci, señor de la Torre y de Hono, *Idea de una nueva Historia General de la America Septentrional fundada sobre material copioso de Figuras, Symbolos, Caractères y Geroglificos, Cantares y Manuscritos de Autores Indios, ultimamente descubiertos*, Madrid, 1746, in-4°, dedic., p. 1.

[4] Humboldt, *Vues des Cordillères*, Paris, 1810, in-fol. p. 163 et 226. — J.-M.-A. Aubin, p. 6 et 7 de ce volume.

[5] C'est bien la *Escuela moderna*, qu'Orozco y Berra fait à tort commencer seulement à Clavigero. (Tezozomoc. éd. citée, p. 196.)

[6] A. de Leon y Gama, *Descripcion histórica y cronologica de las dos piedras que con ocasion del nuevo empedrado que se esta formando en la plaza principal de México se hallaron en ella el año de 1790*. 2° éd. Mexico, 1832, in-4°.

Del Rio créait presque en même temps l'archéologie du Yucatan et les missions officielles données au capitaine Dupaix [1] tendaient à étendre à toutes les contrées placées sous la domination de l'Espagne l'enquête monumentale dont Gama avait été l'instigateur [2].

La guerre de l'Indépendance vint faire avorter cette belle entreprise, et, sans l'intervention d'un archéologue français, l'abbé Baradère, qui explorait le Mexique en 1828, rien ne serait resté peut-être des rapports archéologiques de Dupaix et des dessins de Castañeda, qui avait accompagné cet officier à Xochicalco, à Tlaxcalla, à Palenqué, etc.

Baradère, «conduit par son zèle pour les découvertes de cette nature, après avoir visité la plupart des lieux explorés par la mission espagnole, devint possesseur, par un traité authentique avec le gouvernement mexicain et en échange d'autres objets précieux, de tous les dessins originaux de Castañeda relatifs aux expéditions de 1805, 1806 et 1807, et d'une copie légalisée du manuscrit original de Dupaix contenant ses itinéraires et la description des monuments découverts pendant le cours de ses trois voyages». Les dessins avaient été livrés le 7 septembre 1828; le texte fut envoyé bien plus tard en France [3], et néanmoins en 1834 un volumineux ouvrage paraissait à Paris, comprenant, dans ses deux grands in-folio, les documents que nous venons d'énumérer et en outre un important mémoire d'Alexandre Lenoir sur la comparaison des monuments du Mexique avec ceux de l'ancien monde, suivi d'un examen détaillé des planches de Dupaix, un long travail ethnographique de Warden, enfin des notes fort intéressantes sur une suite de six cents dessins archéologiques par Baradère, Saint-Priest et Farcy.

Ce que Gama et Gondra, au Mexique, Marquez et Visconti, en Italie, Barthélemy [4], Jomard, Latour-Allard, en France, Bullock, en Angleterre, Humboldt et son école, en

Une première édition, contenant la première partie de ce travail, avait paru peu après les découvertes qui y sont décrites, et Marquez, un fervent disciple de Gama, l'avait traduite en italien et publiée à Rome en 1804.

[1] Dupaix, né en Hongrie, était, comme Botturini, issu d'une famille française.

[2] Ce n'est pas sans hésitation que nous mentionnons ici en note quelques ouvrages généraux du XVIIe siècle, tels que ceux de Dupérier et de l'abbé Bellegarde, du père Touron ou de Rainal. L'ouvrage de Touron, dont cinq volumes sont consacrés au Mexique (*Histoire générale de l'Amérique depuis sa découverte, qui comprend l'histoire naturelle, ecclésiastique, militaire, morale et civile des contrées de cette grande partie du monde.* Paris, 1768-1770, 14 vol. in-12), est surtout une histoire ecclésiastique. Quant au livre de Rainal, nous renvoyons à la préface de Clavigero les lecteurs qui voudraient être éclairés sur sa valeur historique en ce qui concerne le Mexique.

[3] *Antiquités mexicaines. Relation des trois expéditions du capitaine* DUPAIX *ordonnées en 1805, 1806 et 1807 pour la recherche des antiquités du pays, notamment celles de Mitla et de Palenqué, accompagnée des dessins de* CASTAÑEDA, *membre des trois expéditions et dessinateur du musée de Mexico et d'une carte du pays exploré, suivie d'un parallèle de ces monuments avec ceux de l'Égypte, de l'Indostan et de l'Ancien-Monde, par M. Alexandre* LENOIR, *d'une dissertation sur l'origine de l'ancienne population des deux Amériques et sur les diverses antiquités de ce continent, par M.* WARDEN, *... avec un discours préliminaire de M. Ch.* FARCY *et des notes explicatives et autres documents par MM.* BARADÈRE, DE SAINT-PRIEST *et plusieurs voyageurs qui ont parcouru l'Amérique.* Paris, Bur. des Antiq. Mexic. 1834, 2 vol. in-fol., 229 pl.

[4] J.-J. Barthélemy, *Réflexions sur quelques peintures mexicaines.* (*Œuvres diverses,* t. II, p. 183. Paris, an VI, in-8°.)

Allemagne [1], n'avaient pas pu obtenir, la grande publication de Baradère le réalisa. L'archéologie du Mexique eut désormais son rang dans l'histoire du passé de l'humanité.

Le livre de Nebel publié à Paris deux ans après celui de Baradère, la collection Ternaux-Compans, dont les premiers volumes ont paru en 1837 [2], le voyage de Waldeck édité en 1838 [3], n'auraient point, sans cette œuvre hardie, arrêté l'attention du monde scientifique.

L'influence de Baradère s'est étendue beaucoup plus loin encore; elle a eu, nous n'hésitons pas à le croire, une part importante dans les progrès imprimés aux études américaines par Longpérier et par ses disciples [4]. L'ardent explorateur des antiquités

[1] Nous sommes loin de chercher à diminuer la valeur du grand ouvrage d'Alex. de Humboldt, *Vues des Cordillères et Monuments des peuples de l'Amérique,* publié en français à Paris en 1810 (2 vol. gr. in-fol.); nous constatons seulement que cette œuvre fort importante est demeurée presque sans écho. Nous ne trouvons à citer qu'un seul écrit intéressant dont Humboldt ait provoqué la publication : c'est la lettre de Visconti *sur quelques monuments des peuples américains,* 1812. (*Opere varie italiane e francesi,* Milano, 1830, t. III, p. 206-214.) L'atlas de Nebel, publié sous l'inspiration de Humboldt, date seulement de 1836. (Carl Nebel, *Voyage pittoresque et archéologique dans la partie la plus intéressante du Mexique,* 50 pl. lith. avec texte expl. Paris, 1836, in-fol.)

Le livre de Del Rio sur Palenqué, édité en anglais en 1822, n'a pas mieux réussi que les *Vues des Cordillères* à intéresser aux choses du Mexique les savants d'Europe, tandis que la publication de Baradère a eu les résultats considérables que nous exposons ci-dessus.

[2] La luxueuse publication de lord Kingsborough n'est point toutefois étrangère aux progrès réalisés par Longpérier et ses élèves dans l'interprétation des monuments mexicains.

[3] Ternaux-Compans, *Voyages, Relations et Mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique* (Paris, 1838-1840, 20 vol. in-8°). Les documents sur le Mexique et le Yucatan prennent une large place dans cette volumineuse publication dès l'année 1838. Le zélé éditeur fait successivement paraître : la traduction du livre d'Ixtlilxochitl récemment publié à Mexico par Bustamante, sur les cruautés des Espagnols (*Cruautés horribles des conquérants du Mexique et des Indiens qui les aidèrent à soumettre cet empire à la couronne d'Espagne,* mémoire de don Fernando de Alva Ixtlilxochitl, édité par Bustamante comme supplément à son Sahagun en 1829 (Mexico, Valdès) et traduit par Ternaux-Compans avec une courte préface (*Coll. citée,* t. VIII); une traduction française du récit inédit du voyage à Cibola de Castañeda de Nagera, suivie des relations de Marcos de Niza dont nous avons parlé plus haut, d'Alarcon, de Vasquez Coronado, etc. (*Relation du voyage de Cibola entrepris en 1540 où l'on traite de toutes les peuplades qui habitent cette contrée, de leurs mœurs et coutumes,* par Pedro de Castañeda de Nagera, texte inédit, avec un appendice contenant les relations de Marcos de Niza, d'Alarcon, de Vasquez Coronado, etc. (*Coll. citée,* t. IX); un premier *Recueil de pièces relatives à la conquête du Mexique,* comprenant maintes pièces importantes d'Alvarado, Mendoza, Zarate, Juan Diaz, etc. (*ibid.,* t. X); le rapport non moins inédit d'Alonzo de Zurita *sur les différentes classes de chefs de la Nouvelle-Espagne, sur les lois, les mœurs des habitants, sur les impôts établis avant et depuis la conquête,* par Alonzo de Zurita (*ibid.,* t. XI, 1840); l'*Histoire des Chichimèques ou des anciens rois de Tezcuco,* par don Fernando d'Alva Ixtlilxochitl, traduite sur le manuscrit espagnol, 1re et 2e parties (*ibid.,* t. XII et XIII); enfin un second recueil fort intéressant de pièces inédites sur le Mexique (*Second Recueil de pièces relatives à la conquête du Mexique* [*ibid.,* t. XVI, 1840]). On doit à Ternaux-Compans d'autres écrits encore sur le Mexique, tels que l'*Essai sur la théogonie mexicaine* (Paris, 1840) et une édition française de Tezozomoc (Paris, 1857).

[4] Frédéric de Waldeck, *Voyage archéologique et pittoresque dans la province d'Yucatan* (*Amérique centrale*). Paris, 1838, in-fol., 22 pl. — C'est la troisième partie de l'œuvre de Waldeck; dépouillé, comme Botturini, de ses documents par le gouvernement mexicain, le voyageur, qui possédait un double de ses plans et de ses dessins, s'est hâté de les publier pour se garantir de plagiats qu'il redoutait. La seconde partie de son œuvre, consacrée particulièrement à Palenqué, a paru beaucoup plus tard, avec la collaboration de Brasseur de Bourbourg (*Monuments anciens du Mexique,* Paris, 1866, in-fol.). La première partie est demeurée inédite.

mexicaines ouvrait la route au savant conservateur du Louvre, comme Botturini avait préparé, longtemps auparavant, la voie à M. J.-M.-A. Aubin[1].

Les recherches de M. Aubin, commencées à Mexico peu après 1830 et continuées avec persévérance pendant plus de cinquante années, ont réussi à résoudre presque toutes les difficultés que présentait la lecture des hiéroglyphes nahuas. Les *Mémoires sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains*, dont un fragment a vu le jour en 1849, sont pour les études mexicaines ce que furent pour la connaissance de l'ancienne Égypte les premiers écrits de Champollion. Il est fort regrettable que ces travaux, qui, suivant l'expression de Brasseur de Bourbourg[2], offrent «des facilités merveilleuses» à tous ceux qui veulent entreprendre l'examen des antiquités mexicaines; il est regrettable, disons-nous que ces remarquables travaux soient restés inconnus du plus grand nombre des linguistes, des archéologues et des ethnographes[3].

En même temps que M. Aubin fondait sur des bases inébranlables le déchiffrement des manuscrits nahuas, ébauché seulement jusque-là par Gama et Pichardo, par Gondra et Ramirez, un autre savant français, Adrien de Longpérier, fixait quelques-uns des points les plus importants de l'archéologie mexicaine, l'iconographie, en particulier, des divinités principales du panthéon des Aztèques, très mal étudiée jusqu'alors.

Ces deux mémoires, simultanément publiés, devaient renouveler la face des études mexicaines en faisant enfin aux monuments indigènes, désormais rendus accessibles, la large place qu'ils méritent d'occuper dans les préoccupations des hommes d'étude.

M. Aubin remontait, dès ses premières recherches, au delà du vieil empire des Toltèques et les comparaisons instituées par Longpérier le conduisaient déjà à une époque voisine de l'ère chrétienne. Tout un vaste passé semblait donc devoir se dévoiler aux adeptes de cette nouvelle branche des connaissances historiques.

Brasseur de Bourbourg, MM. G. d'Eichthal, D. Charnay, bien d'autres encore à l'étranger et en France, se lancèrent dans la voie qui venait d'être ouverte.

Brasseur de Bourbourg est un des disciples de M. Aubin, il se plaît à le reconnaître. Il n'a, il est vrai, ni la prudence ni la sagacité du maître dont il s'inspire, mais il possède en revanche une extrême ardeur au travail. Cinq fois il visite l'Amérique, et à chaque voyage il rapporte des documents inédits dont il tire les matériaux de nouvelles publications : ce sont les *Lettres pour servir d'introduction à l'histoire primitive des nations*

(1) Brasseur de Bourbourg, *Des Antiquités mexicaines.* (*Revue archéologique*, 9e année, 2e partie; Paris, 1853, p. 418.) — L'auteur n'hésite pas à déclarer l'œuvre alors en partie inédite de M. Aubin «le monument le plus précieux élevé à la langue nahuatl et à l'art graphique du nouveau monde» (p. 417).

(2) Le mémoire de 1849, qu'on retrouvera en tête du présent volume, tiré à un très petit nombre d'exemplaires, est devenu fort vite extrêmement rare. Il en est de même du fragment édité, deux ans plus tard, sous ce titre : *Notice sur une collection d'antiquités mexicaines* (*peintures et manuscrits*). Paris, 1851, 27 p. in-8°. C'est à cette rareté qu'il faut attribuer surtout le silence qui s'est fait, même en Amérique, sur ces *Mémoires* de premier ordre.

(3) A. de Longpérier, *Notice des monuments exposés dans la salle des antiquités américaines* (*Mexique, Pérou, Chili, Haïti, Antilles*) *au Musée du Louvre.* Paris, Vinchon, 1850, in-8°, 2e édition augm. 1851.



civilisées de l'Amérique septentrionale (Mexico, 1851, in-8°); le mémoire cité plus haut sur les antiquités mexicaines, publié dans la *Revue archéologique* (1852); l'*Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, où l'étude des monuments historiques indigènes se trouve combinée avec celle des écrivains espagnols [1]; puis une *Collection de documents dans les langues indigènes pour servir à l'étude de l'histoire et de la philologie de l'Amérique ancienne*, dont trois volumes ont paru de 1861 à 1864 [2]; l'histoire de Palenqué qui sert d'introduction aux monuments mexicains de Waldeck (1866), etc.

Les travaux de MM. D. Charnay [3] et G. d'Eichthal se rattachent plus directement à ceux de Longpérier, car c'est aux monuments de l'art qu'ils s'adressent d'une façon plus spéciale. Le premier consacre quatre années à explorer l'Anahuac, la Mixtèque et le Yucatan et en rapporte de magnifiques photographies et les matériaux du volume *Cités et ruines américaines*, qu'il publie en 1863 avec Viollet-Le-Duc. Le second renouvelle une théorie française de la fin du XVIIIe siècle, celle du célèbre de Guignes [4], qui vient de trouver un nouvel appui dans les savantes recherches de M. d'Hervey de Saint-Denys [5] et s'efforce de démontrer les origines bouddhiques de la civilisation américaine ou du moins de la civilisation spéciale qui florissait à Palenqué, cette métropole religieuse dont Del Rio, Dupaix, Waldeck, Stephens, M. Charnay, etc., avaient exploré les ruines [6].

Tel était le bilan de la science française, en ce qui concerne l'antiquité mexicaine, quand surgirent les évènements qui amenèrent l'occupation du Mexique par nos troupes [7].

Dès le début de la conquête espagnole, nos compatriotes avaient abordé avec un réel succès l'étude d'une linguistique particulièrement difficile. Plus tard, ils étaient

(1) Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, écrite sur des documents originaux et entièrement inédits, puisés aux anciennes archives des indigènes.* Paris, 1857-1859, 4 vol. in-8° cart.

(2) Le premier volume contient le *Popol Vuh* (*Le livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine avec les livres héroïques et historiques des Quichés, ouvrage original des indigènes de Guatémala*, etc. Paris, 1861, in-8°, pl.); le second est une grammaire quiché suivie d'un *Essai sur la poésie, la musique, la danse et l'art dramatique chez les Mexicains et les Guatémaltoques avant la conquête*, servant d'introduction au *Rabinal Achi*, drame indigène (Paris, 1862); le troisième renferme le texte et la traduction de Diego de Landa, *Relacion de las Cosas de Yucatan* (Paris, 1864).

(3) Cf. E.-T. Hamy, *Rapport sur le concours du prix Logerot, présenté à la Société de géographie dans sa séance générale du 2 mai 1884.* (Extr. du *Bull. de la Soc. de géogr.* 2e trim. 1884.)

(4) De Guignes, *Mémoires sur les navigations des Chinois du côté de l'Amérique et sur plusieurs peuples situés à l'extrémité de l'Asie orientale.* (*Mém. Acad. inscript. et belles-lettres*, t. XXVIII, 1761.)

(5) Marquis d'Hervey de Saint-Denys, *Mémoire sur le pays connu des anciens Chinois sous le nom de Fou Sang et sur quelques documents pouvant servir à l'identifier.* Paris, Impr. nat. 1876, in-8°.

(6) G. d'Eichthal, *Études sur les origines bouddhiques de la civilisation américaine.* 1re partie (Extr. de la *Revue archéologique*). Paris, 1864, in-8°, fig.

(7) Nous ne ferons que mentionner ici quelques auteurs français modernes, tels que Chevalier, *Le Mexique avant et pendant la conquête.* Paris, 1845, in-8°. — A. Morelet, *Voyage dans l'Amérique centrale, l'île de Cuba et le Yucatan.* Paris, 1857, 2 vol. in-8°; trad. angl., London, 1871, 1 vol. in-8°. — Mathieu de Fossey, *Le Mexique.* Paris, 1857, 1 vol. in-8°. — J.-J. Ampère, *Promenade en Amérique, États-Unis, Cuba, Mexique.* Paris, 1860, 2 vol. in-8°. — Nous devons à M. Morelet quelques précieux documents archéologiques qui trouveront leur place dans notre seconde partie.

entrés courageusement dans l'examen détaillé des monuments indigènes écrits ou figurés; ils venaient enfin de fonder ou plutôt de renouveler la diplomatique et l'archéologie mexicaines.

Ces remarquables résultats, obtenus dans des conditions généralement défavorables, n'avaient point manqué de frapper l'esprit judicieux du savant ministre qui imprimait alors en France aux études supérieures un élan si vigoureux. M. Duruy pensa avec raison qu'il fallait profiter des circonstances politiques qui ouvraient à nos savants de tout ordre l'accès d'un pays que leurs prédécesseurs avaient si puissamment contribué à faire connaître, et il institua cette *Commission scientifique* qui réunissait quelques-unes des personnalités les plus marquantes de la science française et devait «préparer l'organisation d'une expédition scientifique au Mexique et en suivre les résultats[1]».

Nous n'avons pas à refaire ici l'histoire de la Commission, même en la restreignant aux études historiques et archéologiques qu'elle a provoquées et dirigées.

Nous rappellerons seulement que, dès la fin de septembre 1864, Brasseur de Bourbourg, accompagné de M. Bourgeois, partait pour le Yucatan, visitait Mérida, Izamal, Mayapan, Uxmal, etc.[2]; que M. Méhédin, suivant les instructions du baron Gros[3], réunissait, de 1864 à 1866, en diverses localités et particulièrement à Xochicalco et à Téotihuacan, les éléments de monographies architecturales très étudiées; que MM. Aubin, Lucien Biard, Boban, Boucard, Curtis, Fégueux, Franco, Fuzier, Léouzon Le Duc, Magnabal, Morelet, Roger-Dubos, H. de Saussure, Siméon, Soyer, Weber, de Zeltner, rassemblaient pour la Commission des documents archéologiques nombreux et variés; que le regretté général Doutrelaine, placé à la tête du comité de Mexico, stimulait le zèle des correspondants et des voyageurs, et recueillait lui-même des données d'une grande valeur; enfin, que MM. Guillemin-Tarayre, Domenech et quelques autres poussaient leurs explorations jusqu'aux limites extrêmes du nouvel empire mexicain.

Les rapports de Brasseur et de MM. Guillemin-Tarayre, Léouzon Le Duc, Magnabal, Siméon, une partie des documents de Doutrelaine et de ses collaborateurs ont été publiés dans les *Archives de la Commission*[4]. Les *Nouvelles Annales de voyages*, le *Bulletin de la Société de géographie*, la *Revue d'ethnographie*, ont édité divers écrits de MM. V.-A. Malte-Brun, Poyet, Domenech, Fégueux, etc.

Mais les résultats acquis à la science par les travaux de MM. Aubin, H. de Saussure, Doutrelaine, etc., membres ou correspondants de la Commission, sont demeurés

[1] *Archives de la Commission scientifique du Mexique, publiées sous les auspices du Ministère de l'instruction publique*, Paris, Impr. imp., t. I, p. 18, 1865.

[2] *Ibid.*, t. I, p. 16.

[3] Baron Gros, *Renseignements destinés aux voyageurs qui auraient à étudier les monuments anciens situés dans les environs de Mexico.* (*Archives*, etc., t. I, p. 137-143.)

[4] *Ibid.*, t. I, p. 85-136, 438-446, 452-460; — t. II, p. 18-64, 213-220, 234-288, 298-311; — t. III, p. 56-61, 104-163, 173-470, 523-535.



presque tous inédits. Les études faites sur place par MM. Méhédin, Soyer, etc., les monuments rapportés en fort grand nombre par MM. Biard, Boban, Boucard, etc., n'ont point été publiés.

M. le Ministre de l'instruction publique a bien voulu nous charger d'examiner les collections de la Commission déposées au Musée du Trocadéro ou conservées dans les archives du Ministère, et de tirer le meilleur parti possible des travaux et des documents qui s'y rencontreraient, en accompagnant les textes adoptés des figures utiles à en éclairer l'intelligence.

Ces matériaux ainsi placés entre nos mains sont de deux ordres. Les uns, purement *archéologiques*, proviennent des fouilles exécutées par les voyageurs et les correspondants de la Commission ou des acquisitions faites par le Ministère de l'instruction publique. Les autres, plutôt *historiques*, sont des manuscrits indigènes, à l'état d'originaux ou de copies, rassemblés de divers côtés par les collaborateurs de la Commission.

Dans le plan adopté pour la mise en œuvre de ces divers monuments, chacune des deux séries auxquelles ils se rattachent doit former une partie spéciale. Notre publication comprendra donc une *partie historique* et une *partie archéologique*.

Il a paru indispensable de placer en tête de la première une édition définitive des importants mémoires de M. J.-M.-A. Aubin *sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains* dont nous avons parlé plus haut et qui en sont en quelque sorte la préface. Ces mémoires n'ont été publiés que par fragments dispersés çà et là [1] et devenus aujourd'hui à peu près introuvables. Le savant auteur de cette œuvre de premier ordre a bien voulu revoir lui-même, malgré son grand âge, les épreuves de cette publication, qui sera, nous osons l'espérer, le point de départ de nouveaux et rapides progrès des études mexicaines dans notre pays.

Paris, 15 décembre 1884.

E.-T. HAMY.

[1] Une partie de ce travail, comprenant les généralités, sans les hiéroglyphes, et l'explication du premier texte seul, a paru en brochure in-8° chez Paul Dupont, en 1849. La notice sur la collection a été tirée de nouveau à part à la même imprimerie, en 1851. (J.-M.-A. Aubin, *Notice sur une collection d'antiquités mexicaines* (*peintures et manuscrits*). Paris, P. Dupont, 1851, brochure in-8° de 27 pages.) Enfin la *Revue orientale et américaine* a donné des fragments considérables des *Mémoires* dans ses tomes III, IV et V.



MISSION SCIENTIFIQUE AU MEXIQUE.

MÉMOIRES SUR LA PEINTURE DIDACTIQUE ET L'ÉCRITURE FIGURATIVE DES ANCIENS MEXICAINS.

A MONSIEUR LE BARON GROS,

ANCIEN CHARGÉ D'AFFAIRES DE FRANCE AU MEXIQUE ET À LA NOUVELLE-GRENADE,
MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE PRÈS LA RÉPUBLIQUE DE LA PLATA, ETC.

MONSIEUR LE BARON,

La peinture dont il s'agit dans ces Mémoires a pour but, non point l'art, ce culte de la forme et de la couleur, mais bien un enseignement, une utilité quelconques. Elle s'adresse plutôt à la mémoire qu'au sentiment ou à l'imagination, ce qui lui a fait donner quelquefois le nom de *mnémonique*. Je l'appelle *peinture didactique* pour la distinguer de la *peinture artistique*, celle de Raphaël et de Claude le Lorrain, celle à laquelle vous consacrez de nobles loisirs.

La peinture didactique, la première forme dont l'homme ait revêtu sa pensée, et longtemps l'unique dépôt de ses connaissances, est la source commune de la science et de l'art. Elle est inséparable d'une sculpture pareillement *didactique*, comme le prouvent des bas-reliefs purement phonétiques. L'une et l'autre

1

IMPRIMERIE NATIONALE.

remontent au berceau des sociétés par le tatouage, cette peinture, cette gravure, ce blason sur peau humaine, qui résiste chez nous à la civilisation et à l'usage des vêtements et qui fut longtemps le principal obstacle de l'art américain. Même au Mexique, les images des divinités ont généralement pour type l'homme tatoué. Au tatouage se rattachent, avec les premiers rudiments de la peinture didactique, alors plus particulièrement *héraldique,* des colorations artificielles, des incisions, des ligatures, des perforations consacrées par les statuts de la chevalerie américaine, des mutilations religieuses, y compris une sorte de circoncision, enfin des doctrines médico-divinatoires analogues à notre phrénologie, mais plus étendues et véritables causes du moulage de la tête des nouveau-nés et de déformations auxquelles on s'est trop pressé de donner la valeur de faits anatomiques.

L'art mexicain s'est-il affranchi des entraves que je viens de signaler? Le petit nombre d'objets exécutés avec soin qui porteraient à le croire sont-ils véritablement mexicains ou d'origine étrangère? Sont-ils colombiens ou simplement yucatèques? Est-on fondé à les attribuer aux hommes blancs qui, à différentes reprises, paraissent avoir parcouru toute l'Amérique, ou à leur supposer la même origine qu'aux nègres du Darien? Faut-il les rattacher au mouvement caribe, ou les rapporter à des communications avec l'Asie? Ce sont là, Monsieur le Baron, des questions que vous seul pourriez éclairer d'une lumière véritable.

Je ne connais guère que le Mexique : vous connaissez les principaux points, non seulement des deux Amériques, mais, on pourrait dire, des deux continents. Au Mexique, vous avez presque tout vu, tout mesuré, tout dessiné. Vous avez pénétré le premier dans les pyramides de Téotihuacan, comme dans les profondeurs des cavernes de Cacahuamilpas; le premier, depuis Diego de Ordaz, le valeureux compagnon de Cortès, vous avez atteint les cimes du Popocatepetl. En Colombie, sur les bords de la Plata, partout où vous avez été appelé à faire aimer et à faire respecter le nom de la France, vous avez porté, avec votre crayon et vos pinceaux, les inventions daguerriennes améliorées par vous, les connaissances et les aptitudes diverses du savant, de l'artiste et de l'homme d'État. C'est

à l'artiste à traiter les questions d'art; c'est à l'observateur impartial et instruit à aborder les questions d'origine.

Or, au Mexique, la religion et surtout les arts et les méthodes graphiques étaient, sinon absolument, du moins principalement, d'origine orientale. Cortès, croyant trouver dans l'Amérique centrale le foyer primitif de la civilisation qu'il décrit dans ses lettres à Charles-Quint, entreprit, en compagnie des rois mexicains, sa funeste expédition de Honduras, et envoya dans le Guatémala son lieutenant Alvarado à la recherche de Tlapalan, pays d'où étaient autrefois venus, par mer, des hommes blancs et barbus qui avaient introduit, avec cette civilisation, un culte staurolâtrique assez semblable au christianisme. Mais le quatrième voyage de Colomb et son brusque retour vers l'Est et le Sud, d'après les indications et en partie sous la conduite d'un pilote indigène, nous ramènent, à peu près, des points atteints par Cortès et par Alvarado vers des parties de l'Amérique méridionale où vous avez fait un long séjour. Le culte de la croix, les emblèmes phalliques, des caractères (et indubitablement des livres), diverses institutions communes au Mexique et à la Colombie, semblent devoir faire placer dans cette dernière contrée un foyer d'où la civilisation aurait rayonné au loin. L'ensemble des traditions américaines sur le Paradis terrestre (Tamoanchan), les rêveries, aussi d'origine américaine, de Colomb sur le même sujet; des objets de prix, récemment apportés de la Nouvelle-Grenade et rappelant les *guanines* artistement travaillés rapportés, en 1499, par Alonso de Ojeda, des côtes de Vénézuéla; une foule d'autres faits, semblent conduire au même résultat. De là l'importance de vos études colombiennes et argentines.

Il ne s'agit, bien entendu, dans tout ceci que des sources les plus prochaines de la civilisation que les Espagnols trouvèrent établie au Mexique, et nullement des sources primitives de cette civilisation, et encore moins de l'origine de la population américaine. Ces deux dernières questions, en supposant que la dernière en soit une, loin de nous ramener vers la mer des Antilles, nous reporteraient vers les côtes de l'océan Pacifique, et principalement vers la côte nord-ouest regardant l'Asie. C'est là le sens de l'expédition de Cortès en Californie et le secret de ses projets sur la mer du Sud et même sur les Moluques.

Quand d'odieuses persécutions faillirent étouffer ces recherches encore en germe, c'est à votre intervention énergique, Monsieur le Baron, que je dus de pouvoir reprendre des travaux dont je vous offre ici le premier échantillon.

Veuillez en accepter la dédicace et croire aux sentiments d'éternelle gratitude de votre tout dévoué serviteur.

AUBIN.

PEINTURE DIDACTIQUE

ET

ÉCRITURE FIGURATIVE.

J'entends par *peinture didactique* des méthodes graphiques, des images plus ou moins imitatives, plus ou moins conventionnelles, servant à transmettre une connaissance. Telles sont chez nous les cartes géographiques, les plans et autres applications peu rigoureuses de la méthode des projections, les cartes à jouer, les figures héraldiques, les tableaux et les estampes à légendes, et généralement les compositions mêlées d'écriture et de dessin destinées à l'enseignement.

La peinture didactique prend le nom d'*écriture figurative* quand elle exprime le langage. Telles sont les écritures *in rebus,* autrefois appelées *réelles,* qui, sous le nom de *rébus,* font partie des amusements du jeune âge. Telles étaient, à une époque quelconque, les écritures égyptienne et chinoise; telles furent, à leur origine, toutes les écritures connues.

Il existe plusieurs sortes d'écritures américaines. J'étudierai ici l'écriture et les méthodes graphiques les plus généralement répandues au Mexique, et vraisemblablement sur d'autres points des deux Amériques voisins de la région isthmique.

Parti pour le Mexique en 1830, sous les auspices d'Arago et de Thénard, et avec l'autorisation du duc de Broglie, alors ministre de l'instruction publique, afin de m'y occuper de recherches physiques et astronomiques, je fus surpris, à mon arrivée, de voir subsister en si grand nombre les restes de l'antique civilisation américaine. Outre la prodigieuse quantité de ruines répandues sur le sol de cette vaste contrée, je trouvais réunis, dans les seules collections de sa capitale, trois à quatre mille morceaux de sculpture ancienne : idoles, statues et

bustes de divinités, figures d'animaux, urnes, vases et ustensiles divers. Plusieurs de ces pièces, comparables pour l'exécution à tout ce que le moyen âge avait produit de plus parfait en Europe, contrariaient l'opinion généralement admise de l'état stationnaire de l'art indigène, tandis qu'une foule de documents inédits, appartenant à ces collections ou à différents particuliers, paraissaient devoir changer entièrement nos idées sur l'histoire et la géographie du Mexique.

Privé, par des circonstances malheureuses, de mes instruments d'observation et ne pouvant plus atteindre complètement le but principal de mon voyage, je cherchai à me dédommager par une étude plus approfondie des monuments placés sous mes yeux. Je pus acquérir une partie des manuscrits et des peintures provenant de la succession des fils du célèbre astronome américain Gama, si bien apprécié par le baron de Humboldt. Plus tard, un grand nombre de chroniques en *nahuatl* ou mexicain, écrites par les premiers indigènes initiés à l'usage de nos lettres, étant devenues ma propriété, je me décidai à apprendre cette langue, sans laquelle il est impossible de faire un pas dans ce genre de recherches. L'abondance des documents historiques ne me permit bientôt plus d'en suivre l'étude simultanément avec celle des monuments de l'art. Je me bornai donc à l'histoire ancienne du pays, laissant aux archéologues l'exploration des antiquités proprement dites.

La plupart de mes documents ont autrefois fait partie de la collection commencée, en 1736, par le chevalier Botturini Benaduci. Cet antiquaire milanais, d'origine française, avait été autorisé, par un bref du pape et par l'audience royale de la Nouvelle-Espagne, à régulariser le culte de Notre-Dame de Guadalupe, si célèbre au Mexique, et encore aujourd'hui mêlé à celui de *Tonantzin* (Notre-Mère) des Aztèques. Huit ans de pénibles et dispendieuses recherches pour rassembler les documents qui sont aujourd'hui passés de sa collection dans la mienne, éveillèrent d'avares susceptibilités, qu'excitèrent encore des offrandes d'or et de pierreries pour la couronne de la Vierge. L'archevêque de Mexico suspendit le bref homologué et en cours d'exécution : le vice-roi, comte de Fuenclara, saisit argent, bijoux, musée. Botturini, enfermé avec des malfaiteurs, fut réduit à vivre d'aumônes. Absous par le juge et cependant déporté, il fut pris en mer par les Anglais, qui, contre le droit des gens, le dépouillèrent d'un reste

d'antiquités conservées par des amis, et même de ses vêtements[1]. « On n'a jamais su, dit Humboldt, si ces peintures sont parvenues en Angleterre, ou si on les a jetées à la mer comme des toiles d'un tissu grossier et mal peintes[2]. J'ai pu en recueillir un petit nombre, qui, après avoir échappé aux investigations de Robertson et de Humboldt, n'avaient pas été comprises dans la magnifique publication de lord Kingsborough[3]. Ce ne sont d'ailleurs que des fragments ou des pièces d'un médiocre intérêt pour la science. Continuons l'histoire de la partie, infiniment plus importante, confisquée par les autorités de la Nouvelle-Espagne.

Jeté nu sur le rocher de Gibraltar, Botturini s'était reconstitué prisonnier des Espagnols. « Le roi d'Espagne le déclara innocent, poursuit Humboldt, mais cette déclaration ne le fit pas rentrer dans sa propriété. Ces collections, dont Botturini a publié le catalogue à la suite de son *Essai sur l'histoire ancienne de la Nouvelle-Espagne,* imprimé à Madrid, restèrent ensevelies dans les archives de la vice-royauté de Mexico. On a conservé avec si peu de soin ces restes précieux de la culture des Aztèques, qu'il existe aujourd'hui à peine la huitième partie des manuscrits hiéroglyphiques enlevés au voyageur italien[4]. »

Qu'étaient devenus les sept huitièmes perdus et toute la partie littéraire et historique de ces collections?

Ternaux-Compans[5], D. Rafael Isidro Gondra, le sénateur Ortega[6], D. C.-M. Bustamante[7], restaurateurs des études américaines, ont fait connaître les longs différends élevés au sujet de ces collections entre les autorités de la Nouvelle-Espagne, le conseil des Indes et Botturini ou ses héritiers; entre les savants de Mexico, réunis en académie pour exploiter ces richesses scientifiques, et l'Académie historique de Madrid obtenant la suppression de cette académie coloniale. Pour mettre un terme à ces démêlés, le roi d'Espagne chargea définitivement l'historien mexicain Veytia, exécuteur testamentaire de Botturini, de continuer l'œuvre de l'infortuné antiquaire[8]. Après la mort de Veytia, arrivée en 1769,

(1) *Idea de una nueva historia general de la America septentrional, fundada sobre material copioso de figuras, symbolos, caracteres y geroglificos.....*, por el cavallero L. Boturini Benaduci, señor de la Torre y de Hono; Madrid, 1746, p. 6; *Catalogo*, p. ij.

(2) Humboldt, *Vues des Cordillères*, in-8°, t. I, p. 226.

(3) *Antiquities of Mexico.* Londres, 1830.

(4) *Vues des Cordillères*, p. 163.

(5) *Cruautés horribles*, etc., p. 275-289.

(6) Veytia, *Historia antigua de Mexico*, 1836, t. I, p. 49 et 50.

(7) *Diario del Gobierno de Mexico*, 12 de marzo de 1836.

(8) Veytia, *op. cit.*, t. I, p. XXII; Ternaux-Compans, *op. cit.*, p. 289.

les procès recommencèrent. Les collections passèrent dans le cabinet de Gama, qui les accrut d'une classe importante de peintures anciennes. C'est à la vente des collections de ce dernier savant que Humboldt acheta, au commencement du siècle, les quelques fragments de peintures ayant autrefois fait partie du musée de Botturini et aujourd'hui déposés à la Bibliothèque royale de Berlin [1]. Toutes les pièces remarquables étaient restées à Mexico, à l'exception de quelques-unes rapportées en Europe par Waldeck, de qui je les ai acquises.

Je me suis proposé : 1° de réunir ces pièces et de reconstituer, s'il est possible, soit par les originaux, soit par des copies, la collection de Botturini; 2° de rechercher des documents de même nature que l'antiquaire milanais [2] estimait exister, en nombre à peu près égal, au pouvoir des indigènes; 3° d'y joindre ceux qui ont été recueillis par Veytia, je l'ai dit, exécuteur testamentaire et continuateur de Botturini; par Gama, l'infatigable explorateur des archives de l'Audience royale; enfin, par Pichardo, «cet homme instruit et laborieux, dit Humboldt, dont la «collection était la plus riche et la plus belle de la capitale [3]». Soixante années de recherches et de sacrifices de tout genre ont été consacrées à cette tâche difficile [4]. On jugera par l'extrait suivant du catalogue de ma collection jusqu'à quel point j'ai réussi. Je conserverai les numéros et les indications du catalogue de Botturini, occupant les quatre-vingt-seize dernières pages du livre cité.

MANUSCRITS EN MEXICAIN OU NAHUATL

AYANT APPARTENU À BOTTURINI, ET EXTRAITS DES NOTICES DE SON CATALOGUE.

«§ VIII, n° 6. — *Essais d'histoire mexicaine,* en langue nahuatl, sur papier européen, depuis l'an 1064 jusqu'en 1521, par D. Domingo Chimalpahin.» — Gama, dont j'ai la copie, attribue à Tezozomoc cette histoire, en mexicain très

(1) Ces fragments venant de Botturini ont été publiés sous le titre de : *Généalogie des princes d'Azcapozalco,* etc. (*Vues des Cordillères,* t. I, p. 161-163.)

(2) Boturini, *Catalogo,* ij; Humboldt, *op. cit.,* t. I, p. 230.

(3) «Le P. Pichardo a sacrifié sa petite fortune à réunir des peintures aztèques, à faire copier toutes celles qu'il ne pouvait pas acquérir lui-même... C'est ainsi qu'au nouveau continent, comme presque partout ailleurs, de simples particuliers, et les moins riches, savent réunir et conserver les objets qui devraient fixer l'attention des gouvernements.» (Humboldt, *op. cit.,* t. I, p. 229.)

(4) Elles ont été commencées en 1823, avec le concours des frères Chavez, de la Havane, à Sens, où j'occupais la chaire de mathématiques.



élégant. Ce sont des fragments de Tezozomoc et d'Alonso Franco, annotés par Chimalpahin, qui se nomme en les citant.

« § VIII, n° 10. — Original. *Annales historiques de la nation mexicaine,* sur papier indien, presque in-folio, en nahuatl, relié avec des cordelettes de ixtle (*ichtli*), etc. Il commence à la gentilité et suit jusqu'à la conquête, époque probable de la mort de l'auteur. C'est une pièce antique et d'une grande valeur. » — Gama la cite souvent et ajoute : « Je la suppose écrite par un des soldats mexicains qui se trouvèrent au siège de la ville, d'après différentes particularités que j'y ai remarquées [1]. » C'est aussi l'opinion d'un annotateur anonyme, et il est difficile de s'en former une autre. Une copie très ancienne, avec d'heureuses additions et d'étranges variantes, nous apprend que cette histoire a été écrite en 1528, par conséquent sept ans seulement après la prise de Mexico. On y trouve des chants historiques d'un dialecte si difficile, que je n'ai pu les traduire entièrement. Plusieurs écrivains, et même Sahagun, auteur d'importants ouvrages en mexicain, nous parlent toujours de ces chants comme de compositions *que personne ne comprend* [2]; ce qui explique, sans la justifier complètement, la publication récente de deux traductions différentes, en regard l'une de l'autre, et d'un texte incorrect du manuscrit si important cité page 10, tout en témoignant de la probité scientifique de Ramirez et de l'École mexicaine.

« § VIII, n° 12. — Différentes histoires originales, en nahuatl, sur papier européen, des royaumes de Culhuacan, de Mexico, et d'autres provinces, par Domingo Chimalpahin, depuis la gentilité jusqu'en 1591. » — Elles sont écrites, année par année, depuis l'an 4 de Jésus-Christ, mais ne commencent réellement que l'an 49, époque de l'arrivée, par mer, des Chichimèques à Aztlan, avec de grandes lacunes jusqu'en l'an 669. Gama et le P. Pichardo en ont copié une partie, sans remarquer la transposition de plusieurs feuillets qu'ils ont crus arrachés. Un examen attentif de l'original m'a permis de combler quelques-uns des

(1) *Descripcion historica y cronologica de las dos Piedras,* etc., 2e éd., Mexico, 1832, p. 79.

(2) *Hist. gen. de Nueva España,* lib. II, append., p. 227; lib. X, cap. XXVII et *passim.* Mexico, 1829. — Une traduction française de ce livre a été récemment publiée par MM. le Dr Jourdanet et Rémi Simeon, Paris, 1880, in-8°.

IMPRIMERIE NATIONALE.

vides de leurs copies, surtout depuis l'an 669. J'ai traduit la plus grande partie de ces deux ou trois volumes d'annales, les plus importants que nous ayons sur l'histoire du Mexique.

« § VIII, n° 13. — *Histoire des royaumes de Culhuacan et Mexico*, en nahualt, papier européen, auteur anonyme... entièrement de la main de D. Fernando de Alba; la première feuille manque. » — Cette histoire, composée en 1563 et en 1570, par un écrivain de Quauhtitlan n'est guère moins précieuse que les précédentes et remonte, année par année, *au moins* jusqu'à l'an 751 de Jésus-Christ. Je dis *au moins*, parce que, outre l'absence de la première feuille, les copies de Gama et de Pichardo font soupçonner quelque désordre dans le commencement de l'original, déjà endommagé en 1784, date de la copie de Gama. A la suite de ces annales se trouve l'histoire anonyme d'où Gama a extrait le texte mexicain de la tradition sur les soleils[1]. Deux copies du commencement de cette histoire, faites par Dr Pichardo, prouvent l'intérêt que ce savant attachait à des récits dont la traduction m'a coûté des peines infinies. De nouvelles études et de nouveaux documents dus à M. E.-T. Hamy imposent la publication aussi prochaine que possible du manuscrit récemment perdu et présentement retrouvé, « ... entièrement de la main de D. Fernando de Alba Ixtlilxochitl ».

Je ne ferai que nommer l'*Histoire de Tlaxcalla*, par Zapata, § XVIII, n° 4, du même catalogue; et le paragraphe XIX, n° 3, qui est une copie, faite par Loaysa, de l'original d'où Torquemada a extrait, puis traduit, plusieurs chapitres curieux, écrits aussi par le P. Pichardo, en regard du texte mexicain, dans une copie de ce manuscrit laissée par lui. L'interprète royal chargé du rapport sur la collection de Botturini regardait au contraire ces deux cahiers comme traduits après coup du texte espagnol : c'est qu'il n'avait pas lu attentivement Torquemada.

[1] *Descripcion historica y cronologica de las dos Piedras*, p. 94-96. — Ce texte, malencontreusement amalgamé avec celui de l'anonyme, est ce que Brasseur de Bourbourg appelle *Codex Chimalpopoca*, du nom de son collaborateur Galicia *Chimalpopoca*. Séparément, chaque texte a sa valeur indiscutable. L'un est météorologique et historique, l'autre mythologique. L'amalgame est un faux.

J'ai traduit toutes ces pièces et une foule d'autres non moins remarquables, telles que les fragments de Christoval del Castillo, sur l'histoire et le calendrier aztèques. On sait que le système calendaire mexicain, exposé par Gama et admis en Europe, est en définitive celui de Castillo. Or, comme ce travail n'est pas à l'abri de toute objection, il est fâcheux que je n'aie pu recueillir, de l'œuvre étendue de l'auteur mexicain, que ces fragments conservés par Pichardo.

La plupart des chroniques dont je viens de parler ne consistent qu'en une série plus ou moins continue de dates, avec l'indication sommaire des évènements correspondants. Quelquefois des restes évidents d'anciennes traditions orales ou de chants historiques forment des digressions plus intéressantes, quoique généralement peu animées. Il n'y a guère à se méprendre sur l'origine de ces morceaux. Des passages entiers se trouvent répétés à la fois, presque mot pour mot, dans Chimalpahin, Castillo, Tezozomoc, dans le manuscrit S VIII, nº 14, et dans plusieurs fragments d'auteurs contemporains. De nombreux abrégés, d'un laconisme désespérant, paraissent n'être que la transcription littérale des précis historiques en figures destinés à l'enfance ou à des gens dont l'instruction devait être très limitée. D'autres, souvent reproduits aussi avec de légères variantes, semblent avoir été, ou les textes mêmes de ces peintures appris par cœur dans les écoles, ou des résumés techniques à la portée du jeune âge. Voici ce qu'Acosta dit à ce sujet : « . . . comme (les Indiens) sont encore dans l'usage de réciter de mémoire les harangues et les discours des orateurs et rhéteurs anciens, ainsi que beaucoup de chants composés par leurs poètes, qu'on ne pouvait acquérir par les hiéroglyphes et les caractères[1]; il faut savoir que les Mexicains avaient grand soin de faire apprendre par cœur ces discours et ces compositions; et, pour cela, ils avaient des écoles et des espèces de collèges et de séminaires où les vieillards enseignaient à la jeunesse ces choses et beaucoup d'autres conservées par la tradition, comme si elles eussent été écrites. C'est surtout chez les nations célèbres qu'on les faisait apprendre mot à mot aux jeunes gens instruits pour être rhéteurs et orateurs. Les Indiens eux-mêmes en écrivirent beaucoup,

[1] « Dans les écoles », bien entendu. Le collège de « vieillards chargés de composer, de mettre en bon style et d'écrire en figures les histoires et les sermons que les grands prêtres prononçaient en public », prouve qu'il n'y avait pas impossibilité absolue. Voir Torquemada, *Monarquia indiana*, lib. XIX, cap. VIII.



quand les Espagnols vinrent et leur apprirent à lire et à écrire notre langue, comme l'attestent les hommes graves qui les ont lues.» Je fais cette remarque, poursuit Acosta, «parce qu'en voyant dans l'histoire mexicaine de semblables raisonnements développés et élégants, on les croit facilement inventés par les Espagnols et non rapportés réellement des Indiens. Mais, la vérité connue, on doit accorder à leurs histoires un juste crédit[1].»

Nous sommes persuadé que la plupart des *tlatolli* ou harangues récitées de mémoire, plutôt qu'improvisées, par les Indiens dans une foule de circonstances, sont des restes de ces anciennes oraisons. Cette origine est suffisamment indiquée par une extrême conformité avec la langue littérale, dont les patois modernes ne conservent généralement que le tiers des mots, et par la certitude où l'on est que les scènes dialoguées représentées dans les réunions d'apparat sont formées de fragments d'antiques compositions indigènes, dramatiques ou oratoires, adaptés, depuis la conquête, à des sujets chrétiens, par les moines (et par Torquemada lui-même) ou par les interlocuteurs, à la verve desquels les développements sont abandonnés[2]. Il serait urgent de recueillir ces morceaux oratoires, qui deviennent chaque jour plus inintelligibles et se perdent rapidement au milieu de commotions politiques incessantes. Je me disposais à le faire quand l'expulsion des Français est venue mettre un terme à ces recherches.

Mais, si cette classe d'ouvrages pèche par trop de concision, l'élégance de Castillo, de Tezozomoc et d'autres auteurs est quelquefois redondante : la profusion des synonymes, flatteuse pour une oreille américaine, fatigue souvent le lecteur européen.

Ce même défaut est encore sensible dans un long morceau d'éloquence antique, conservé par le vénérable Andrès de Olmos à la fin de sa grammaire manuscrite, ayant appartenu à Las Casas, à Torquemada, et aujourd'hui en ma possession. C'est un échantillon de ces admirables *exhortations morales*, encore si attachantes dans les traductions décolorées de Sahagun, de Zurita, d'Ixtlilxochitl, de Torquemada et d'autres. Ce dernier auteur, après avoir inséré, d'après Olmos, de longs extraits de ces exhortations, et rappelé le soin extrême des Indiens pour les inculquer à leurs enfants, «comme parmi nous chrétiens, dit-il,

[1] Acosta, *Historia natural y moral*, etc., lib. VI, cap. VII. — [2] Torquemada, *Monarquia indiana*, lib. XV, cap. XVIII.

les oraisons et le plus indispensable de la loi divine», ajoute : «J'ose affirmer que ni Olmos, qui les a traduites, ni Bartholomé de Las Casas, qui les hérita de lui, ni moi qui les possède et qui ai tâché d'en approfondir le sens et les métaphores, n'avons pu les rendre avec la douceur et l'onction de l'original... parce que ces gens sont naturellement des orateurs accomplis...[1]»

Je n'ai jamais pu me procurer les *Discours des pères à leurs enfants, et des rois à leurs vassaux,* recueillis en mexicain, sous le titre de *Huehuetlatolli* (oraisons antiques), par Juan Baptista, écrivain recommandable, que Bétancourt surnomme le Cicéron mexicain, ni les monuments analogues de l'éloquence tarasque réunis par un moine français, Mathurin Gilbert.

MANUSCRITS ESPAGNOLS.

Je ne m'étendrai pas sur les nombreuses compositions historiques écrites en espagnol par Ixtlilxochitl, Tezozomoc, Muñoz Camargo, Zurita et autres. Celles d'Ixtlilxochitl embrassent toute l'histoire ancienne du Mexique, les périodes cosmogoniques, l'histoire toltèque, celle des Chichimèques, jusqu'à l'arrivée de Cortès. Interprète du gouvernement espagnol et descendant de la famille royale de Tetzcuco, l'auteur avait sous les yeux, en écrivant, des peintures que lui expliquaient de vieux indigènes, contemporains de la conquête. J'ai eu le bonheur de pouvoir réunir les peintures originales dont l'explication détaillée occupe les cent cinquante premières pages de son histoire chichimèque. Ce sont les belles cartes historiques (§ III, n° 1) du catalogue de Botturini. On jugera des secours qu'elles m'ont fournis pour la question de l'écriture mexicaine et pour la chronologie.

Les manuscrits d'Ixtlilxochitl et plusieurs autres portent des notes et la signature de Veytia, élève, bienfaiteur, puis exécuteur testamentaire de Botturini, et, comme il a été dit plus haut, chargé par le roi d'Espagne de poursuivre les travaux historiques de l'antiquaire milanais. J'ai cru devoir donner au musée de Mexico le manuscrit original de l'histoire inachevée de Veytia, publiée et continuée par un poète aimable, D. Francisco de Ortega, avant que j'en eusse retrouvé le prologue et les tables chronologiques.

[1] *Monarquia indiana,* lib. XIII, cap. XXXVI.

De nombreux fragments de Gama, de Pichardo et d'autres écrivains jettent du jour sur divers points historiques. Ceux d'Ordoñez font connaître les traditions religieuses des indigènes voisins des ruines de Palenqué.

Une grande quantité de relations de voyages entrepris par ordre du gouvernement espagnol, accompagnées de cartes manuscrites, fort importantes pour la géographie et l'ethnographie de la région comprise entre le Mississipi et le grand Océan, pourraient former un ouvrage à part. Plusieurs de ces pièces donnent la plus haute idée de l'influence exercée par les Français sur les nations sauvages de l'Amérique septentrionale, et font naître de douloureux regrets sur les sacrifices imposés par les traités de Louis XV et de Bonaparte.

PEINTURES MEXICAINES.

On désigne généralement sous le nom de *peintures mexicaines* des produits très divers des arts graphiques chez les différentes nations de la région isthmique de l'Amérique septentrionale, peut-être même de quelques contrées voisines. On y comprend des représentations purement artistiques, des annales, des calendriers, des rituels, des pièces de procès, de cadastre, de comptabilité, enfin les signes de l'écriture et de la numération.

Cette confusion tient, en partie, à la nature même de ces ouvrages. La plupart appartiennent à ce genre de composition mixte empruntant le secours de l'écriture et du dessin, comme nos cartes géographiques, nos plans et certaines gravures avec légendes, où les figures et les localités se trouvent accompagnées de leurs noms propres et parfois d'un texte explicatif.

En général, sur un fond ou dans un cadre topographique, à côté, au-dessus ou au milieu de compartiments indiquant l'année et quelquefois le jour, les peintures mexicaines offrent les principaux évènements représentés en style conventionnel, par exemple : la tête de profil et l'œil de face; les hommes en rouge-brun, les femmes en jaune, etc., particularités qu'on retrouve chez les Égyptiens. Derrière un buste ou une tête d'homme, ou sur le symbole générique de *ville* et *village*, des signes figuratifs expriment le nom du personnage ou de l'endroit. Ces signes figuratifs, que nous étudierons bientôt en détail, constituent l'écriture

mexicaine[1]. Le reste du tableau est occupé par les indications chronologiques, par une topographie et une iconographie souvent grossières, dont je traiterai ailleurs, me bornant à ajouter, pour le moment, qu'on ne doit guère plus y chercher l'art mexicain, que celui de Raphaël dans nos figures héraldiques ou dans nos cartes à jouer.

Ce que j'ai à dire dans la suite de ce mémoire s'appliquant à la presque totalité de ces productions (en tenant compte des différences de langage pour le phonétisme), je les désignerai encore collectivement sous le nom de *peintures* ou de *mappes* mexicaines. Je ne ferai d'exception formelle que pour quelques pièces presque uniques dans leur genre, telles que le codex de Dresde, le codex Troano, et un autre assez semblable conservé à la Bibliothèque nationale de Paris. Ces livres singuliers, bien qu'offrant quelques rapports avec les *Codices mexicani,* en diffèrent essentiellement par leurs caractères. Ils paraissent appartenir, ainsi qu'une urne sépulcrale du musée de Mexico, trouvée, dit-on, dans cette capitale, à la même civilisation que les ruines imposantes de Chiapa, du Yucatan et de l'Amérique centrale. Des compagnies de marchands mexicains entretenaient un commerce très étendu avec ces contrées, où elles avaient même fait des conquêtes.

Donnons maintenant une idée des morceaux principaux de ma collection; ils faisaient l'ornement du musée de Botturini, dont je suivrai, autant que possible, le catalogue.

PEINTURES

PROVENANT DE LA COLLECTION DE BOTTURINI.

«Histoire toltèque. § I, n° 1. — Annales peintes et manuscrites en nahuatl, en 50 feuilles, papier européen, ornées de figures représentant les hauts faits, les expéditions, les batailles et les personnages de cette nation, avec les symboles des jours et des années où les choses ont eu lieu. Elles traitent de la venue des Toltèques à la fameuse ville de Tula, depuis capitale de leur empire (ici Botturini se trompe), et continuent jusqu'à vingt-six ans après la conquête

[1] Ce sont les signes que Humboldt reconnaît «susceptibles d'être lus». (*Vues des Cordillères,* t. I, p. 190 et 194, où il ajoute : «Ils savaient écrire des noms en réunissant quelques signes qui rappelaient des sons.»)



par les Espagnols. Au commencement de ces annales se trouve une peinture sur papier européen, doublé en papier indien... » — Gama cite plusieurs fois cette histoire[1]; je n'ai pu traduire qu'imparfaitement les chants chichimèques, conçus en un dialecte étrange.

Je possède une copie du manuscrit cité à la suite par Botturini (§ II, n° 1) et probablement un des fragments (§ II, n° 2) désignés d'une manière insuffisante sur le catalogue.

« Histoire chichimèque. § III, n° 1. — Peintures d'un rare mérite, sur papier indien grand format, où l'on voit en figures et caractères l'histoire de l'empire chichimèque, depuis Xolotl jusqu'à Nezahualcoyotl..., 6 feuilles, sur lesquelles 10 pages sont entièrement peintes... Ixtlilxochitl s'en servit pour écrire l'histoire de cet empire, comme il résulte de témoignages authentiques. » — C'est, à mon avis, le plus beau monument historique relatif à l'Amérique. Je possède, outre l'original, une copie faite par Gama, et la description complète d'Ixtlilxochitl. C'est avec le secours de cette dernière que j'ai pu analyser les innombrables figures de ce manuscrit, qui, de son côté, m'a servi pour rectifier les inexactitudes d'Ixtlilxochitl ou des copistes.

On voit, par ces peintures, que la végétation couvrait déjà, au XIIe siècle, les débris des villes toltèques détruites dans la lutte des adorateurs de Tezcatlipoca et de Quetzalcoatl. Or le serpent emplumé, emblème du culte proscrit, orne encore des édifices de Chichen et d'autres points du Yucatan. Il faut donc placer au XIe siècle et la ruine des Toltèques et celle d'une contrée où leur histoire nous apprend qu'ils furent poursuivis par d'implacables ennemis.

« § III, n° 2. — Codex en papier indien, relié comme un livre in-4°, de 25 feuilles. Il présente au commencement l'image de l'empereur Xolotl... »

« § III, n° 3. — Autre peinture sur peau préparée, représentant la généalogie

[1] Notamment pages 31 et 34 de sa *Descripcion historica*, 2e partie, édit. de 1832.



des empereurs chichimèques, depuis Tlotzin jusqu'au dernier roi Ixtlilxochitzin. Elle porte plusieurs lignes en langue nahuatl. »

Les profils sont d'une si précieuse netteté qu'on pourrait les prendre pour des portraits. On y trouve une généalogie et on y voit comment les croyances toltèques, la culture du maïs, l'art de le convertir en pain et en bouillie, l'usage de la viande cuite, furent enseignés aux barbares chichimèques par un ministre de Chalco. Avec l'original, je me suis procuré la copie du P. Pichardo et celle de Botturini[1].

« § III, n° 4. — Autre grande pièce sur papier indien, étendue en forme de bande. La partie supérieure est séparée de celle d'en bas par les signes des années. Elle représente la série des seigneurs chichimèques et mexicains, ainsi que les évènements des deux monarchies... » C'est proprement l'histoire synchronique de Tepechpan et de Mexico. Outre l'original, j'ai la copie faite par le P. Pichardo et un calque de celle dont parle Botturini, conservée au musée de Mexico[2].

La pièce suivante, remontant, comme le numéro 3 ci-dessus, à l'état sauvage des conquérants chichimèques et offrant la même netteté dans les contours des figures, paraît être celle que Botturini désigne en ces termes :

« § III, n° 5. — Original. Autre carte sur papier indien, contenant plusieurs figures, des chiffres numériques et quelques lignes en langue nahuatl. Elle concerne l'empereur Nezahualpiltzintli et ses fils. Elle est plus longue qu'une feuille de grand format. »

« § III, n° 12. — Un livre en papier européen, qui devait être de 56 feuilles. La première manque aujourd'hui... Il est signé par un nommé Vergara... » — Je tirerai bon parti de ce cadastre, remarquable par le grand nombre de noms en signes rigoureusement syllabiques. Au bas de la deuxième page, on lit : « 1539. *Marques del Valle virey.* » C'est le titre de Cortès.

§ VII, n° 1. — Je n'ai qu'une copie de cette belle peinture appartenant au musée de Mexico et déjà reproduite par Beulloch, par lord Kingsborough, et plus récemment par Gondra, John Delafield et J.-F. Ramirez.

[1] Voir plus loin, p. 50. — [2] J'ai publié une autographie de cette pièce exécutée à l'Institut des sourds-muets.

IMPRIMERIE NATIONALE.

« § VII, nº 3. — Autre carte sur papier européen, en 25 feuilles, peut-être tirée d'une plus ancienne. Elle explique l'histoire mexicaine, la venue des habitants de la Nouvelle-Espagne, leur séjour en plusieurs lieux, avec les symboles des années et des jours, l'arrivée des Espagnols, la prédication de l'Évangile et les rites de notre religion. » — Pichardo et Gama en avaient pris des copies qui sont aussi en mon pouvoir.

« § VII, nº 10. — Autre carte sur papier indien, expliquant l'histoire de trois cycles . . . Elle est curieuse, peinte par quartiers, avec les caractères des années, comme en forme de croix. » C'est, après les peintures citées paragraphe 3, nº 1, le plus précieux morceau connu d'histoire mexicaine originale. Gama en donne une description étendue (2e partie, p. 41). Je possède aussi les copies faites par ce dernier et par Pichardo.

§ VII, nº 16. — J'ai pris copie de l'original, appartenant au musée de Mexico.

§ VII, nº 17. — J'en possède l'original et la copie faite par Pichardo.

« § VIII, nº 14. — *Histoire de la nation mexicaine,* partie en figures et caractères, partie en prose nahuatl, écrite par un anonyme en 1576 et continuée de la même manière par d'autres auteurs indiens jusqu'en 1608. » — Le texte mexicain est l'explication des figures. Je possède l'original et la copie de Gama, qui cite quelquefois cet ouvrage, suffisant à lui seul pour donner la clef de l'écriture et de l'iconographie mexicaines [1].

D'autres articles du même catalogue m'appartiennent encore, entre autres, les 18 feuilles originales du Tonalamatl, § XXX, nº 2, et la belle peinture originale sur peau, § XXX, nº 3, avec sa copie. Les manuscrits mexicains suivants, que je possède également, ne viennent pas de Botturini.

[1] Un fac-similé de ce manuscrit a été publié par moi à l'Institut des sourds-muets, sous son titre : *Nican Ycuiliuh*, broch. in-8º de 110 pages.

PEINTURES

NE VENANT PAS DE BOTTURINI.

Codex mexicanus, papier américain, en forme de livre, d'une centaine de pages peintes. Il contient l'histoire des Mexicains, année par année, depuis leur départ d'Aztlan jusqu'en 1590. J'en ai aussi une copie faite par Pichardo.

Autre histoire mexicaine, en 18 feuilles, papier ordinaire, figures accompagnées d'un texte nahuatl, pareillement année par année, depuis la sortie d'Aztlan jusqu'en 1569, avec une copie par Pichardo.

Fragments sur papier ordinaire ayant appartenu à Sigüenza. Depuis la feuille 94 jusqu'à la feuille 113, on voit peintes les principales fêtes du calendrier mexicain, comme dans le manuscrit Letellier de la Bibliothèque nationale, outre quelques figures de divinités et de rois. A partir de la feuille 113, se trouve l'explication de ce même calendrier, en partie de la main d'Ixtlilxochitl, suivant Gama, qui en a tiré une copie, aussi en ma possession.

Ces manuscrits mexicains et plusieurs autres, dont il serait trop long de parler, offrent peu de rapports avec un grand nombre de peintures mexicaines, insignifiantes ou apocryphes, conservées dans plusieurs collections. Je cite ici presque toutes pièces historiques où le fait est accompagné de sa date. On remarque dans l'économie de ces annales une diversité qui doit nous tenir en garde contre toute conclusion trop absolue sur le degré de perfection atteint par l'écriture, l'art et les institutions indigènes. Cette diversité a déjà été constatée par Gama. Il dit (2e partie, p. 30) : « Chaque historien adoptait la manière de peindre qui lui paraissait plus expressive, et on trouve de grandes différences quant à l'ordre et à la méthode suivis dans leurs peintures; de sorte que, parmi toutes celles que j'ai vues, je n'en ai pas trouvé deux qui fussent entièrement semblables. » La même variété se fait remarquer dans les chroniques composées encore pendant deux siècles après la conquête, suivant l'ancienne méthode et l'ancien calendrier, par des indigènes plus ou moins familiarisés avec l'usage de l'écriture alphabétique. Quelques-unes s'étendent même jusqu'en 1737. On n'y trouve

d'ailleurs que des évènements peu intéressants et quelques phénomènes naturels dignes tout au plus de fixer un instant l'attention du philologue ou du physicien.

Ces dernières peintures sont à peu près les seules pièces historiques recueillies, depuis Botturini, par Veytia et Pichardo, munis des ordres du gouvernement espagnol, et par Gama, compulsant, « pendant trente-six ans, les papiers et les anciens procès d'Indiens et d'Espagnols depuis la fondation de la première audience royale, où l'on trouve, dit-il, des peintures et autres précieux documents de ces temps[1] ». Il semble que Botturini ait épuisé la source des véritables peintures mexicaines, et acquis, avec la collection de Sigüenza, les annales peintes citées par Ixtlilxochitl et la plupart de celles que les Indiens tenaient cachées, et dont parlent Torquemada, Sahagun, Valadès, Zurita et autres écrivains[2]. Depuis que le Mexique a proclamé son indépendance, les recherches de don Carlos-Maria Bustamante, restaurateur des études historiques à Mexico, secondé par don Ignacio Cubas, depuis quarante ans attaché aux archives des vice-rois; celles de don Rafael-Isidro Gondra pour former le Musée national; celles de MM. Waldeck, Beulloch, Uhde, Naxera, et les miennes, n'ont presque fait découvrir aucune pièce importante qui n'eût appartenu à l'infortuné antiquaire. La magnifique publication de lord Kingsborough ne nous a fourni que des données sans intérêt réel pour la chronologie et l'histoire, quoique très précieuses sous d'autres rapports.

Mais nous devons aux recherches de Gama d'autres peintures, telles que des titres de propriétés, des témoignages juridiques, des actes administratifs, etc., présentés par des indigènes à l'audience royale de Mexico et expliqués par les interprètes royaux ou par les débats judiciaires. Citons-en quelques-unes :

Copie de trois cartes sur papier de maguei, faites, par ordre du dernier roi de Mexico, d'après d'autres plus anciennes, relatives au partage de la lagune entre les quartiers de Mexico-Tlatelulco et de Mexico-Tenochtitlan. Elles sont accompagnées d'une ordonnance assez longue et curieuse, rendue en 1523 par Quauhtimoc. Manuel Mancio, interprète de l'audience royale, a traduit le texte et

[1] *Descripcion*, 2ᵉ parte, p. 5. — [2] Torquemada, lib. II, prol., et cap. I et XLII; lib. III, cap. VI; lib. X, cap. XXXVI; lib. XIV, cap. VI; lib. XV, cap. XLIX. — Sahagun, lib. X, cap. XXVII et *passim*.



expliqué les cartes en 1704, par ordre de la cour. L'ordonnance de Quauhtimoc (vulgairement nommé Guatimotzin) rappelle quelques dates importantes depuis 1361.

Cadastre de terres conquises à Izhuatepec, etc., comprenant 25 feuilles de figures ou de textes écrits en 1539, 1573, 1599, etc. Une ordonnance du roi de Mexico Itzcohuatl nous apprend que ce sont des terres distribuées par lui, en 1438, aux capitaines mexicains qui l'ont aidé dans ses guerres. On y voit, outre l'image de Itzcohuatl, celle des rois mexicains qui ont précédé et suivi ce monarque, ainsi que d'autres renseignements historiques. L'original est conservé avec soin par les indigènes d'Izhuatepec, près de Mexico. La copie à moi appartenant porte des notes marginales de Gama, prouvant le parti que cet astronome en a tiré pour fixer le jour de la prise de Mexico par Cortès, base sur laquelle repose la concordance du calendrier mexicain et du calendrier européen.

Procès intenté, en 1564, à Jorge Ceron, ancien premier alcade de Chalco, par des indigènes contraints à des corvées illégales : 24 pages de figures entremêlées et suivies de textes, plus une grande feuille de papier indien. Je possède les originaux et une copie prise par Pichardo. Gama dit (2e partie, p. 139) : « Parmi toutes les pièces curieuses de cette nature qui m'appartiennent, ce fragment est celui auquel je dois le plus de lumières sur l'arithmétique des Mexicains... » Malheureusement don Carlos-Maria Bustamante a donné les observations de Gama sans les figures : c'est dire que ce dossier mérite d'être publié de nouveau en entier. Torquemada parle de ce Jorge Ceron ou Seron (lib. XIX, cap. VIII).

Plainte portée en 1566, devant l'audience royale, par le gouverneur, l'alcade, etc. de Temazcaltepec contre l'alcade, les alguazils et les habitants de Malacatepec, qui les ont pillés à main armée, ont brûlé plusieurs maisons et emmené captifs huit indigènes : environ 150 pages de texte, plus douze peintures sur papier de maguei, complètement expliquées par les dépositions de vingt témoins et par le reste de la procédure.

Je pourrais citer une vingtaine d'autres dossiers judiciaires non moins instructifs, différents rôles de tributs, des cadastres, des matricules. Mais je terminerai par une dernière classe de peintures propres à donner en même temps une idée

des principales méthodes graphiques américaines et des éléments étrangers qui en ont jusqu'ici compliqué l'étude : je veux parler des catéchismes ou doctrines chrétiennes (*doctrinas cristianas*) en images, employés à la conversion des indigènes.

PEINTURES CHRÉTIENNES.

PRIÈRES, CATÉCHISMES OU DOCTRINES CHRÉTIENNES (DOCTRINAS CRISTIANAS) ET AUTRES COMPOSITIONS DÉVOTES EN FIGURES.

Suivant Torquemada, huit ou neuf ans après la prise de Mexico, « Testera, de Bayonne, frère du chambellan de François Ier, ne pouvant apprendre aussi vite qu'il aurait voulu la langue des Indiens, pour y prêcher, et impatient du retard, se livra à un autre mode de prédication par interprète, ayant avec lui les mystères de la foi peints sur une toile et un Indien habile qui expliquait aux autres, en leur langue, ce que disait le serviteur de Dieu; il en retira un grand profit pour les Indiens, aussi bien que des représentations, dont il se servait beaucoup [1] ».

Sahagun [2], Motolinia, Pierre de Gand [3], tous les franciscains [4], ayant adopté les tableaux de leur gardien Testera (depuis commissaire général des Indes et revenu une seconde fois d'Europe à la tête de cent cinquante moines), la peinture indigène, jusque-là persécutée, reparut et s'y mêla, dans une partie considérable des possessions espagnoles. Nous trouvons Testera à Mexico en 1529 et 1530, à Champoton en 1531. Chassé du Yucatan par des Espagnols dont il voulait contenir les excès, il s'y trouve en 1534 et peut-être une autre fois encore. « Il n'y eut pas un pied de terre alors ici découverte, dit toujours Torquemada,

[1] Torquemada, lib. XV, cap. XVIII; lib. XIX, cap. I, II et XIII; lib. XX, cap. XLVII. — Vetancurt, *Menologio*, p. 84. — Gonzaga, *De origine seraphicæ religionis*, etc., p. 1221, 1243, 1305. — Cogolludo, *Historia de Yucathan*, lib. II, cap. XIII; et lib. VI, cap. XII. — Barezzo Barezzi, *Croniche dell' ordine*, etc., 1608, 4e parte, lib. III, cap. XLVIII.

[2] Sahagun, *Hist. gen.*, etc., lib. XI, cap. XIII.

[3] P. de Gand avait donné, cinq ou six ans auparavant, des leçons de peinture et de sculpture; mais, comme il était complice des franciscains espagnols dans la destruction des monuments antiques, ces leçons ne doivent s'entendre que des procédés artistiques et nullement de leur emploi didactique. Voir sa lettre du 29 juin 1529, fol. 126. (*Chronica compendiosissima ab exordio mundi*, etc., per F. Amandum Zierixcensen, etc., Antuerpiæ, 1533, in-8°; et Ternaux-Compans, *Recueil de pièces*, p. 193-203).

[4] Et parmi leurs commensaux dominicains, Gonzalo Luzero, dont Davila Padilla décrit les peintures. (*Historia... de Mexico*, lib. I, cap. LXXXI.)

qu'il ne parcourût : il alla en Mechuacan, à Guatémala, etc.[1] » Ces faits, importants pour la discussion de certaines peintures péruviennes et des traces d'un christianisme américain antérieur à Colomb, ces faits promettent pour les écritures figurées de l'Amérique centrale la lumière qu'ils jettent sur celles du Mexique proprement dit. Des catéchismes, encore entre les mains de quelques Indiens de Chiapa et du Yucatan, portent, assure-t-on, des caractères semblables à ceux des inscriptions de ces contrées que je n'ai pas visitées, mais où, suivant Gonzaga, « la mémoire de Testera s'est longtemps conservée[2] », et où, au temps de Barezzo Barezzi, « les Indiens faisaient tous les ans une fête en l'honneur de leur saint et glorieux ami[3] ».

Dans les provinces voisines de Mexico, les interprètes et un grand nombre d'indigènes, employés comme missionnaires, hâtèrent le retour des anciennes méthodes graphiques[4]. Motolinia était accablé d'Indiens se présentant avec leur confession en figures[5]. Valadès, en 1579, et Torquemada, près d'un siècle après la conquête, en recevaient encore de semblables : de leur temps, les peintures étaient quelquefois préférées à l'écriture alphabétique par des Indiens parfaitement exercés à cette dernière[6].

On distingue plusieurs sortes de compositions catéchistiques depuis l'arrivée de Testera (1529) jusque vers 1600, époque à laquelle le laborieux J. Baptista, se servant encore de peintures et de drames, écrivait l'ouvrage intitulé : *Hiéroglyphes de la conversion où, par des estampes et des figures, on apprend aux naturels à désirer le ciel*[7]. Les plus remarquables sont : 1° celles de Testera et des premiers franciscains; 2° celles de nature mixte; 3° celles en caractères phonétiques.

[1] « ... après y être allé lui-même (deux fois) avec cinq compagnons, il y envoya Fr. Toribio (le célèbre Benavente, dit Motolinia) avec douze moines. » (Torquemada, lib. XV, cap. XVIII; lib. XIX, cap. XIII).

[2] Gonzaga, p. 1243.

[3] Barezzo Barezzi, 4ᵉ parte, lib. III, cap. XLVIII, p. 281. Venetiæ, 1608.

[4] Torquemada, lib. XV, cap. XVIII.

[5] Motolinia (manuscrit) et Torquemada, lib. XVI, cap. XVI.

[6] Traitant de la mnémonique des Indiens, il dit : « ... Qui etiam si sine litteris... formis tamen quibusdam et imaginibus, voluntatem suam vicissim denotabant, quas gestare solent in panniculis bombycinis, papyro bibula ex foliis arborum... » Valadès ajoute : « Ea consuetudo in hodiernum usque diem in rationum suarum tabulis remansit, non modo ab ignorantibus, verum etiam recte legendi scribendique (quorum plurimos ad miraculum usque exercitatissimos videas) peritis. » (Valadès, *Rhetorica christiana*, 2ᵉ parte, cap. XXVII, p. 93. Perusiæ, 1579. — Torquemada, lib. I, cap. X.) Telle est l'origine d'un certain nombre de peintures modernes quelquefois difficiles à distinguer des anciennes. J'ai déjà parlé de celles qui font partie des dossiers judiciaires et administratifs.

[7] Vetancurt, *Menologio*, p. 141. Mexico, 1698. — J. Baptista, *Confessionario*, prol., p. 2.

Les premières, simplement imitatives, comme on l'entrevoit par ce qui précède, et d'ailleurs d'origine européenne, ne méritent pas de nous arrêter, au moins pour ce qui concerne le Mexique. Il en sera peut-être autrement pour l'Amérique centrale et l'Amérique méridionale, où ces catéchismes forment le premier épisode d'une querelle qui finit par ensanglanter le Pérou et les bords de la Plata. Les jésuites eurent près de quatre cents morts au combat de l'Assomption, où ils prirent l'évêque franciscain Cardenas[1]. Au Mexique, des mesures énergiques prévinrent de semblables excès, mais elles ne purent empêcher de nouvelles destructions de monuments antiques, ni la suppression d'immenses travaux des franciscains sur la statistique, l'histoire et la linguistique américaines.

Les catéchismes mixtes ne sont guère autre chose que les précédents, remaniés par les indigènes pour la pédagogie, pour la prédication ou pour les représentations scéniques. Tantôt c'est un nom propre que l'Indien ajoute en rébus phonétiques; tantôt, mais plus rarement, c'est un signe explicatif de l'action représentée. Quand ces indications manquent, il est fort difficile de savoir si la peinture est véritablement testérienne ou indigène. De là, d'interminables démêlés entre les ordres monastiques et l'erreur de quelques savants trompés, comme de Brosses, par l'inexactitude des descriptions et la partialité des témoignages[2].

C'est à ces deux premières classes qu'appartiennent cinq de mes catéchismes en images. L'un, portant le nom et des notes de Sahagun, est ainsi décrit par Botturini :

« § XXV, n° 1. — Original. 11 feuilles de doctrine en figures et en chiffres, sur papier européen. L'auteur en est le P. Fr. Bernardino de Sahagun, franciscain. C'est une chose à voir, très curieuse, avec laquelle les Indiens apprenaient facilement les mystères de notre foi. »

Les doctrines phonétiques ou de la troisième classe sont ainsi décrites par Torquemada, « le premier, dit Ixtlilxochitl, qui ait su interpréter les peintures

[1] Il s'agissait, cette fois, de savoir si, au catéchisme, on appellerait Dieu *Dios* ou *Tupa*. (Lettre de Cardenas, *Coleccion general de documentos*, t. I, p. 145; t. II, p. 60 et 93, édit. in-8°; p. 114, édit. in-4°. Madrid, 1768.)

[2] *Traité de la formation mécanique des langues*, ch. VII, § 14.

et les chants dans son ouvrage intitulé : *Monarchie indienne*[1] ». Après avoir parlé des cailloux dont quelques Indiens se servaient pour apprendre le *Pater noster,* ce franciscain ajoute : « . . . D'autres rendaient le latin par les mots de leur langue voisins pour la prononciation, en les représentant non par des lettres, mais par les choses signifiées elles-mêmes; car ils n'avaient d'autres lettres que des peintures, et c'est par ces caractères qu'ils s'entendaient. Un exemple sera plus clair. Le mot le plus approchant de *pater* étant *pantli,* espèce de petit drapeau servant à exprimer le nombre *vingt,* ils mettent ce guidon ou petit drapeau pour *pater.* Au lieu de *noster,* mot pour eux ressemblant à *nochtli,* ils peignent une figue d'Inde ou *tuna,* dont le nom *nochtli* rappelle le mot latin *noster;* ils poursuivent ainsi jusqu'à la fin de l'oraison. C'est par des procédés et des caractères semblables qu'ils notaient ce qu'ils voulaient apprendre par cœur. . . Tout cela se rapporte aux premiers temps de leur conversion. . . Car aujourd'hui (entre 1592 et 1614) ils n'ont plus besoin de ces caractères antiques (*aquellos sus caracteres antiguos*[2]). »

Ce passage, qui donne la véritable clef de l'écriture mexicaine, confirme ce que Torquemada dit ailleurs[3] des *lettres réelles* ou *rébus* encore en usage de son temps; ce qu'il ajoute d'une intéressante classe de moines totonaques chargés de composer, *de mettre en bon style et d'écrire en figures les discours que les pontifes prononçaient en public*[4]; enfin ce qu'on sait, par Sahagun[5] et par d'autres auteurs, de livres pour l'enseignement renfermant *des chants en caractères antiques.*

On pourrait donc prendre pour point de départ ces catéchismes figuratifs et surtout les belles peintures chrétiennes du musée de Mexico, également remarquables par un excellent goût de dessin et par des essais d'écriture syllabique. Mais les contradictions des auteurs ecclésiastiques exposant à des reproches du genre de ceux qu'on adresse quelquefois à Champollion, je ne pousserai pas plus loin une marche qu'on pourra reprendre pour les écritures de l'Amérique centrale,

[1] Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques,* manuscrit et traduction de Ternaux-Compans, tome I, chap. XLIX, p. 355.

[2] Torquemada, *Monarquia indiana,* l. XIV, c. XXXVI.

[3] *Letras reales de cosas pintadas.* (Venegas, ap. Torquemada, lib. I, cap. X.) «Lettres réelles de choses peintes ou *in rebus,* que j'appellerai *rébus.* »

[4] Lib. X, cap. VIII.

[5] Sahagun, lib. III, appendice. — Cogolludo, *Hist. de Yucathan,* lib. IX, cap. XIV, p. 507.

de l'Équateur et du Pérou. Pour le Mexique, nos résultats reposeront sur des documents purement indigènes.

Ajoutons quelques développements en faveur des personnes qui se proposent d'étendre à l'Amérique centrale ces recherches sur les catéchismes figuratifs.

PEINTURES DIDACTIQUES OU TABLEAUX DE TESTERA ET DES PREMIERS FRANCISCAINS.

L'ignorance de Testera dans les langues indigènes, la date de ses essais chez tant de peuples divers, excluent tout phonétisme de ses premières compositions, les seules dont il s'agisse d'abord. D'autre part, elles sont trop décousues pour mériter le nom d'idéographie. Improprement appelées catéchismes, elles appartiennent à la peinture vulgaire, comme chez nous certaines séries de tableaux, de bas-reliefs, d'estampes propres à être décrites, mais point assez significatives par elles-mêmes pour pouvoir se suffire. Telle est l'idée que Valadès[1], Torquemada[2], Davila[3], Acosta[4], donnent de ces tableaux, dont les couvents de franciscains renferment d'ailleurs encore des débris, tout à fait semblables à l'échantillon microscopique qu'on en voit sur une estampe où Valadès représente P. de Gand instruisant des enfants avec ces images.

On pourrait objecter que les expressions *inauditis et stupendis figuris*, «tout à fait à la manière indienne», s'appliquent mal à une iconographie grossière; et cette objection recevrait du poids d'autres autorités fournies par une polémique engagée sur ces catéchismes au XVIe et au XVIIe siècle. Ainsi Marianus, probablement en vue d'un alphabet mexicain de Valadès[5], semblable, quant au principe, à l'alphabet phonétique égyptien de Champollion, Marianus place au-dessus des hiéroglyphes égyptiens l'écriture mexicaine, assimilée sans façon aux images des moines[6].

Cependant, les tableaux que Marianus fait expliquer par Testera, dans l'estampe de la page 184 *bis*, liv. I, chap. XLII, n'offrent qu'un rapport imaginaire avec les écritures figuratives de l'Égypte et de l'Anahuac. Comme dans l'estampe de Valadès, comme dans tous les

(1) «Religiosi docent Indos figuris... Utuntur *inauditis et stupendis figuris*, in eumque finem habent aulæa quibus intexta sunt capita religionis christianæ, ut sunt Symbolum apostolorum, Decalogus, etc..... ut in sequenti stemmate videre licet. Unde æternam laudem meruerunt hujus inventi auctores. Quem honorem, quotquot ex D. Francisci societate in novo docendi modo primi desudavimus, jure nostro vindicamus.» (*Rhetorica christiana*, p. 95. La planche est à la page 107.)

(2) Après avoir décrit les mêmes faits en termes peu différents, Torquemada ajoute : «C'est ainsi que toute la doctrine chrétienne fut enseignée aux Indiens avec *précision, clarté et tout à fait à leur manière*. On se servait de ces toiles dans toutes les écoles d'enfants, et j'ai pu en voir encore quelques-unes...» (Torq., lib. XV, cap. XXV.)

(3) Davila Padilla, *Historia... de Mexico*, lib. I, cap. LXXXI. La description est trop étendue pour trouver place ici.

(4) Acosta, lib. VI, cap. VII.

(5) *Rhet. christ.*, p. 101.

(6) «... Plane simili, sed multo elegantiori modo quam Ægyptii, qui hieroglyphicis suis litteris scribunt et loquuntur (*sic*)...» (Marianus, *Gloriosus Franciscus redivivus*, etc... Ingolstadii, 1625, lib. III, p. 403.)

recueils testériens et dans toutes les vieilles toiles d'où ils sont tirés, il n'y a que du dessin ordinaire, de la peinture imitative, sans hiéroglyphes, ni symboles idéographiques ou phonétiques quelconques. Or ce sont précisément ces exagérations maladroites qui excitèrent la jalousie des ordres rivaux des franciscains. Ces derniers rapprochant continuellement leurs catéchismes de la peinture antique et des hiéroglyphes égyptiens, les dominicains tentèrent de se les approprier, les jésuites les attribuèrent aux indigènes : injustices contre lesquelles réclame, dans le passage cité ci-dessus, le procureur général des franciscains, Valadès, et source d'un symbolisme étranger ou bâtard, principalement imputable à l'assertion jésuitique.

DOCTRINES MIXTES.

Les jésuites, pour prouver l'origine indienne de tous ces catéchismes, citaient des prières ainsi décrites par leur provincial Acosta[1] :

« En recherchant, dit celui-ci, comment les Mexicains pouvaient conserver leurs histoires et tant de particularités, je vis que, s'ils étaient moins curieux et moins subtils que les Chinois et les Japonais, ils ne manquaient cependant pas d'une sorte de lettres et de livres pour conserver à leur mode les choses de leurs aïeux. Dans le Yucatan, il y avait des livres[2] reliés ou pliés à leur manière, où les savants indiens tenaient distribués le temps, les plantes[3], les animaux et autres choses naturelles avec leurs antiquités, fruit de beaucoup de soins et de recherches. Un catéchiste crut et soutint que ce devaient être des sortilèges, de la magie, qu'il fallait jeter au feu; et l'on brûla ces livres, au grand regret non seulement des Indiens, mais aussi des Espagnols, curieux des secrets du pays. . . . .[4]. Un de nos pères jésuites, homme expérimenté et adroit, réunit les vieillards de Tezcuco, de Tula, de Mexico, et conféra beaucoup avec eux. Ils lui montrèrent leurs bibliothèques, leurs histoires, leurs calendriers, choses dignes d'être vues. Ils avaient des figures et des hiéroglyphes ainsi employés dans leurs peintures : les choses qui avaient une figure étaient représentées par leur image propre, celles qui n'en avaient pas étaient rendues par d'autres caractères significatifs, et, par ce moyen, ils exprimaient tout ce qu'ils voulaient. Pour les dates, ils avaient les roues de cinquante-deux ans, plus haut mentionnées, à côté desquelles ils peignaient chaque évènement, à son année correspondante, avec les figures et les caractères déjà dits. Par exemple, un homme avec une casaque rouge et son chapeau, peint au signe *Roseau*, marquait l'année où les Espagnols entrèrent à Mexico. Mais comme leurs figures et leurs caractères n'étaient pas aussi suffisants (*no eran tan suficientes*) que notre écriture et nos lettres,

(1) *Historia natural y moral*, etc., lib. VI, cap. VII.

(2) *Libros de hojas* « livres de feuilles »; de Brosses ajoute : « d'arbres ».

(3) Le texte porte : *les planètes*.

(4) Ceci est dirigé contre les franciscains; mais Acosta ne dit pas ce que les jésuites firent des antiquités dont il parle, et les investigations de Tobar, suffisamment désignées ici, ne sont qu'une contrefaçon du plan antérieurement suivi, avec succès, par les franciscains (Sahagun, t. I, prol. Mexico, 1829) et même par le dominicain Duran, dont Acosta acquit les manuscrits. (Davila Padilla, livre II, fin.)

ils ne pouvaient rendre aussi ponctuellement les paroles, mais seulement la substance des idées. Et comme ils récitent encore les harangues et discours des anciens orateurs et rhéteurs, et beaucoup de chants poétiques qu'il était impossible d'apprendre avec ces hiéroglyphes et caractères, il faut savoir que les Mexicains avaient grand soin que les enfants les apprissent par cœur. . . . .

. . . .

Cependant, ils écrivirent aussi à leur manière, par des images et des caractères, ces mêmes discours (*los mismos razonamientos*); et j'ai vu, pour m'en convaincre, les oraisons de *Pater noster*, *Ave Maria*, *Credo* et *Confiteor* dans ledit mode des Indiens, et certainement étonnantes pour quiconque les verra. Car, pour exprimer ces paroles : *Je me confesse*, ils peignent un Indien comme se confessant à genoux aux pieds d'un religieux; puis, pour ces mots : *à Dieu tout-puissant*, ils peignent trois têtes couronnées désignant la Trinité; pour : *à la glorieuse Vierge Marie*, ils peignent le visage et le buste de Notre-Dame avec un enfant; pour *saint Pierre et saint Paul*, deux têtes couronnées, avec des clefs et une épée; et c'est ainsi que tout le *Confiteor* est écrit en images. Là où les images manquent, ils mettent des caractères, comme pour : *que j'ai péché* [1]. »

Acosta n'ayant pas décrit ces caractères, de Brosses les a crus européens; d'autres les ont supposés idéographiques. Cette incertitude, à côté de la distinction si nette (et si juste) entre les figures et les caractères, me faisait attacher un haut prix à l'acquisition de catéchismes semblables naguère encore en usage chez quelques Otomis. Après bien des recherches, un ancien curé de ces Indiens (auteur d'un dictionnaire et d'autres ouvrages en leur langue) [2], don Francisco Perez, professeur à l'université de Mexico, m'en procura un que nous étudiâmes ensemble, mais sans beaucoup de fruit, parce qu'il venait d'Otomis parlant un autre dialecte que celui d'*Atocpan*, professé par le P. Perez, et à cause de variantes sur lesquelles il est bon d'appeler l'attention des voyageurs.

Le christianisme monacal n'est pas toujours le nôtre. Souvent les franciscains introduisent saint François après *saint Pierre, saint Paul*, dans le *Confiteor*. Au lieu de : *par pensée, par parole, par action* (*omission*, disent les Mexicains, est une interpolation gallicane), ils énumèrent : « en mangeant, en buvant », etc., non sans immodestie dans les figures. Quelquefois,

[1] Le président de Brosses, après avoir, tout le long du chapitre d'Acosta, entendu par *caracteres* des caractères mexicains, traduit tout à coup ici : « caractères de nos lettres », et en conclut « que l'écriture figurée des Mexicains n'allait pas aussi loin qu'Acosta le prétend..., et qu'elle était en défaut aussitôt qu'il fallait exprimer quelque idée intellectuelle, morale, relative ou abstraite, etc. » (*Traité de la formation mécanique des langues*, ch. VII, § 14.) Or, si les Indiens avaient dû recourir aussi fréquemment à notre alphabet, Acosta n'aurait pas ajouté : « D'où on jugera de la vivacité d'esprit de ces Indiens; car, ni les Espagnols ne leur ont appris cette manière d'écrire nos oraisons et les choses de la foi, ni eux-mêmes n'en seraient venus à bout sans un mode tout particulier d'envisager ce qu'on leur enseignait... Si on chargeait beaucoup d'Espagnols très estimables de traiter des choses semblables au moyen d'images et de signes, ils n'en viendraient à bout, ni dans un an, ni peut être dans l'espace de dix. »

Cependant, il existe des peintures mêlées de figures et d'écriture alphabétique, comme l'entendait de Brosses. Telles étaient aussi les confessions que Torquemada montrait sans indiscrétion, quoique la partie non figurative fût en caractères européens bien formés et parfaitement lisibles. (Torquemada, lib. XVII, cap. XVI.)

[2] *Catecismo... en lengua otomi*, por el presbitero D. Fr. Perez. Mexico, 1834. — Le dictionnaire est resté manuscrit.

Jésus-Christ ne meurt pas sur la croix : il taille en pièces l'armée d'Hérode et monte au ciel. D'autres fois, il est délivré à main armée par les Espagnols. En 1831, j'ai vu à Tetzcuco cette intervention castillane, le vendredi saint. Le dominicain Remesal, inculpant les franciscains, dit donc avec fondement : « Les Indiens ne connurent jamais la passion et la mort de Jésus-Christ, parce qu'on ne les leur avait pas enseignées. La raison en est que les Espagnols, se donnant pour immortels, comme on verra plus bas, ne voulurent pas dire que leur Dieu put mourir... » (Remesal, *Historia general*, lib. VI, cap. VII, p. 302.)

Depuis la mort du P. Perez, j'ai acquis d'autres *Doctrines* dont la comparaison m'a été profitable. Deux de ces cahiers portent des textes en espagnol, un autre en otomi, le quatrième en mexicain. Les cinq catéchismes précédents, deux autres du musée de Mexico, et plusieurs fragments présentent, au fond, sauf les variantes mentionnées, à peu près tous les mêmes figures, évidemment testériennes, décrites par Acosta, et sont, par conséquent, d'origine franciscaine. Mais ils diffèrent des catéchismes testériens purs, en ce que les termes intermédiaires abstraits, ou n'ayant pas d'images propres, sont quelquefois rendus par d'autres images phonétiques qu'Acosta appelle *caractères*, et dont l'origine indienne est prouvée par la grande habitude des langues indigènes que leur choix suppose. Toutefois, il ne faudrait pas trop généraliser ces remarques, ni s'exagérer la régularité de compositions connues seulement par des copies peu uniformes et en fort mauvais état du XVIe au XVIIIe siècle. Tandis que le catéchisme nahuatl du musée de Mexico exprime phonétiquement, par deux autels (*momoztli*)[1], le mot mexicain *momoztlae*, qui signifie *quotidien* (le pain quotidien), la même expression est rendue par l'image du *soleil*, employée tropiquement pour *jour*, dans ma *Doctrine mexicaine;* par *trois soleils*, dans celle de Sahagun, et avec d'autres variantes ailleurs. On trouve même un phonétisme espagnol dans le titre de l'*Ave Maria*, figuré par un *oiseau* (*ave* en castillan) dans le catéchisme de Sahagun. D'autre part, la fréquente omission des termes abstraits ramène souvent le simple canevas testérien. Mais quelles que soient l'incorrection de nos copies et la régularité supposée de celles d'Acosta, on ne peut douter de leur identité primitive. Rapprochées des peintures antiques, et sauf les réserves à faire pour quelques peintures religieuses encore incomplètement étudiées, on n'y voit que des images franciscaines imposées aux indigènes[2], qui les ont parfois appropriées à leurs idiomes au moyen d'images ou rébus phonétiques. Ce sont peut-être des imitations de la mnémonique dont parle Valadès, mais non, comme le veut Acosta, des exemples de la manière dont les Indiens écrivaient le discours suivi.

DOCTRINES PHONÉTIQUES.

Si le *Pater* phonétique plus haut cité d'après le *provincial des franciscains*, Torquemada, ne réfutait pas complètement, sur ce dernier point, le *Credo* idéographique du *provincial*

[1] « *Momoztli* ou *mumuztli*, altar de los idolos o humilladero. » (*Dictionn. de Molina*. Mexico, 1571.)

[2] Ces catéchismes en images étaient autrefois seuls tolérés dans la cure du P. Perez, de peur, disait-on, que les naturels ne se corrompissent par le contact des lettres européennes. On y fustigeait même l'Indien qui parlait espagnol.



des jésuites, un *Pater* fragmentaire, conservé à la bibliothèque métropolitaine de Mexico, mettrait hors de doute l'emploi des rébus phonétiques à défaut d'images propres. Ce *Pater* est syllabique; il commence par :

(*pa-te noch-te* ou *pa-tetl noch-tetl*)

mis dans la bouche de Jésus-Christ. Le premier signe et le troisième sont le guidon *pantli*, racine *pan* ou *pa*, et le fruit *nochtli*, racine *noch*, décrits par Torquemada [1]. Le deuxième et le quatrième sont la pierre *tetl* ou sa racine *te*, équivalents de la désinence *ter* pour les Mexicains, qui n'ont pas le son *r* dans leur langue. La suite manque; mais des milliers de noms tracés, suivant le même procédé, dans les rôles de capitation, dans les terriers, dans les peintures anciennes et modernes, ne laissent aucun doute sur la nature du fragment perdu et sur l'universalité de ce mode d'écriture.

DE L'ÉCRITURE MEXICAINE.

Nos données sur l'écriture figurative cessent avec les disputes des religieux sur la peinture, l'histoire et le calendrier aztèques [2]. Après Torquemada, le combat de l'Assomption ayant victorieusement décidé en faveur des jésuites la dernière phase de la querelle des catéchismes, les images testériennes furent désormais tenues pour indigènes, et on n'en connut bientôt plus guère d'autres au Mexique. Ce que dit Humboldt [3] du très petit nombre de Mexicains instruits ayant vu des peintures antiques est vrai dès le XVIe siècle. La plupart des auteurs n'en parlent que d'après ces catéchismes d'origine étrangère.

D'autres peintures, et surtout de nombreux rituels idolâtriques, plusieurs fois découverts chez les indigènes, auraient pu éclaircir la question de l'écriture [4]. Malheureusement, après la ruine des collèges où les franciscains [5] se faisaient

(1) Ci-dessus, p. 24. Voir, plus bas, la liste des caractères syllabiques, n^os^ [63], [61], [69].

(2) Sahagun, *Historia general de las cosas de Nueva España*, lib. IV, append., p. 341-344. Mexico, 1832. — Torquemada, *Monarquia indiana*, lib. X, cap. XXXVII, et les passages où Acosta est pris à partie : lib. II, cap. II, XIII, XIV, XXXIII, XXXV, XLII, LIV, LV, LVII, LVIII et LXII; lib. III, cap. XXIV; lib. VII, cap. XXI; lib. IX, cap. XXVIII; lib. XI, cap. XXVIII, etc.

(3) *Vues des Cordillères*, t. I, p. 229, in-8°.

(4) Cogolludo, *Historia de Yucathan*, lib. VI, cap. I; lib. IX, cap. XIV. — *Constituciones diœces. del obispado de Chiappa*, etc..., por don Fr. Nuñez de la Vega; Roma, 1702, p. 9, 19, 107, 133.

(5) «Tout ce dont nous conférâmes me fut donné en peintures, qui étaient leur écriture ancienne. Les humanistes les expliquaient en leur langue, écrivant l'interprétation au bas de la peinture. Je conserve encore ces originaux.» (Sahagun, *op. cit.*, prol., p. IV. — Zurita, manuscrit et traduction de M. Ternaux, p. 7.) — Torquemada, Chimalpahin, Ixtlilxochitl et autres écrivains consultent incessamment ces peintures.

expliquer les peintures qu'ils suivent dans leurs ouvrages, les arcanes de Kircher s'étaient glissés, malgré ce jésuite, dans les écoles de la Compagnie [1]. Ces arcanes, les peintures apocryphes, le figurisme biblique et alexandrin, d'autres chimères hiéroglyphiques, plus tard idéographiques, comme la Spécieuse de Leibnitz, envahirent complètement l'archéologie américaine. Non seulement on méconnut la distinction d'Acosta et la valeur phonétique des caractères, on dénatura même le sens propre des figures imitatives. Acosta et l'historiographe Herrera avaient dit expressément «qu'un homme en veste rouge marquait l'arrivée des Espagnols, parce que tel était l'habit du premier Espagnol envoyé par Cortès à Mexico [2]». Pour Walton et les nouveaux interprètes, «la veste rouge marque la cruauté des Espagnols [3]». Lors donc que, vers 1700, l'évêque Nuñez de la Vega décrit «les peintures idolâtriques encore partout entre les mains d'Indiens depuis deux cents ans convertis au christianisme», l'évêque prend l'écriture figurative pour des symboles astrologiques [4]. C'est ainsi qu'Ordoñez et Cabrera fondent leur vicieux système sur les antiquités de l'Amérique centrale, que Gemelli Carreri, que le judicieux Clavigero, que des savants plus illustres encore, prennent le débarquement des Aztèques pour l'arche de Noé, et un mythe populaire relatif au chant d'un oiseau pour la confusion des langues et la tour de Babel.

Lorsque la maison de Bourbon restaura les études américaines (déjà honorées par Louis XIV dans la personne de Sigüenza), Botturini revint à la distinction d'Acosta, mais tardivement et avec une teinture trop superficielle des langues indigènes [5]. De leur côté, les jésuites mexicains déportés en Italie, Clavigero, Fabregat, Marquez, Cavo [6] et plusieurs autres, manquèrent, dans l'exil, d'un nombre suffisant de peintures authentiques. Gama et Pichardo seuls, pourvus

(1) Athan. Kircher, *Œdipus Ægyptiacus*, p. 28-36.

(2) Acosta, lib. VI, cap. II. — Herrera, *Hist. gener.*, dec. III, lib. II, cap. XVIII.

(3) Brianus Waltonus, *Biblia sacra polyglotta*, prol., p. X.

(4) *Constituciones diœcesanas del obispado de Chiappa.* — Boturini, *Idea de una nueva hist. gen. de America septentr.*, etc., p. 119. Vers 1600, l'étymologie qui fait des Chichimèques «des suceurs de chair» reposait en partie sur «les lèvres» (*tentli*, racine *ten* ou *te*) servant à écrire phonétiquement la syllabe *te* de *tepilhuan* (*Chichimeca tepilhuan*). — Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques*, chap. IV; trad. Ternaux, p. 34.

(5) Botturini, *loc. cit.* — Veytia, *Hist. antigua de Mexico*, édit. Ortega. Mexico, 1836. — Lorenzana, *Hist. de Nueva España.* Mexico, 1770.

(6) Clavigero, *Storia antica di Messico.* — Fabregat, manuscrits, et dans Kingsborough. — Marquez, *Due antichi Monumenti*, etc. Roma, 1804. — Cavo, *Los tres Siglos de Mexico*, 1836.

de nombreux originaux et de connaissances philologiques satisfaisantes, fussent arrivés à d'importants résultats, s'ils n'eussent encore tant déféré aux rêveries de Kircher et de Leibnitz. Gama, en particulier, sépare souvent avec bonheur les éléments de l'écriture figurative. Il isole même les signes *tlan, tzinco,* qu'il suppose soit grammaticaux (erreur funeste à d'autres archéologues), soit symboliques ou idéographiques, au lieu d'y reconnaître de simples signes de sons. On retrouvera ces deux caractères à la table ci-après [1], et l'on regrettera le tribut payé par ce savant aux hypothèses philosophiques.

L'écriture mexicaine présente au moins deux degrés de développement.

Dans les compositions grossières, dont les auteurs se sont presque exclusivement occupés jusqu'ici, elle est fort semblable aux rébus que l'enfance mêle à ses jeux. Comme ces rébus, elle est généralement phonétique, mais souvent aussi confusément idéographique et symbolique. Tels sont les noms de villes et de rois cités par Clavigero, d'après Purchas et Lorenzana, et d'après Clavigero par une foule d'auteurs. Humboldt en a donné une appréciation satisfaisante, à laquelle je renvoie [2]. J'ai déjà dit que l'illustre savant avait reconnu *des signes susceptibles d'être lus* et *que les Mexicains savaient écrire des noms en réunissant quelques signes qui rappelaient des sons.*

Dans les documents historiques ou administratifs d'un ordre plus élevé, l'écriture figurative, constamment phonétique, n'est plus idéographique que par abréviation ou par impuissance. Itzcoatl [3] (serpent d'obsidienne), nom du quatrième roi de Mexico, a pour rébus, dans les tributs de Lorenzana [4] et dans toutes les peintures populaires, un serpent (*coatl*) garni d'obsidienne (*itztli*), pouvant à volonté s'interpréter, phonétique-

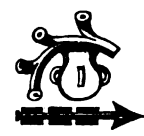
[1] Ce sont les signes [74], [86]. Cependant ni Gama, ni don C.-M. Bustamante, son éditeur, n'ont donné ces signes. Mais Gama les a certainement connus. Seulement, il n'a pas vu dans le premier signe les *dents* (*tlantli*, racine *tlan*), ni dans le deuxième la racine *tzin* de *tzintli* «extrémité postérieure, anus», etc. Comme Clavigero, qui a entrevu ce dernier signe, il revient, p. 37, n° 114, aux idées de Kircher, déclarées par Kircher lui-même inapplicables aux peintures mexicaines. (Gama, *Descripc. hist.*, 2e parte, p. 34.)

[2] *Vues des Cordillères*, t. I, p. 191, in-8°.

[3] *Itzcoatl*, ou *Itzcohuatl*, ou *Izcohuatl* paraît avoir été primitivement le nom d'un poisson appelé *Robalo* par les Espagnols et *Izcohua* par Hernandez (tract. V, cap. XLI, p. 78). Mais il n'est jamais écrit de cette manière. L'étymologie grammaticale, le sens du mot entier et sa définition absolue, cette chimère des idéographes, ne jouent qu'un rôle insignifiant dans l'écriture mexicaine, essentiellement phonétique, comme toute écriture véritable.

[4] Lorenzana, *Hist. de Nueva España*, pl. III, et dans lord Kingsborough, pl. I, 2e partie de la collection de Mendoza. — Clavigero, t. I, append.

ment, par le son du mot, ou, idéographiquement, par son acception grammaticale. Mais tout devient phonétique dans les peintures plus précises. Le codex Vergara (Botturini, § III, n° 12), fol. 39, 42, 49, 52, écrit syllabiquement ce même nom d'Itzcoatl au moyen de l'obsidienne (*itz-tli,* racine *itz*), du vase (*co-mitl*, racine *co*) et de l'eau (*atl*[1]) :



Il n'y a plus d'idéographie ni de symbolisme possibles.

Les documents de cette classe où l'écriture syllabique prédomine sont généralement, comme le codex Vergara, des cadastres ou terriers, des matricules, des rôles de tributs. Ces peintures, encore longtemps en vigueur après la conquête, portent, à l'usage des administrateurs espagnols, des transcriptions littérales qui permettraient de former un dictionnaire assez complet de l'écriture mexicaine. Quoique les imperfections de cette écriture restreignent beaucoup l'utilité d'un pareil dictionnaire, je donnerai un échantillon de la partie syllabique, très importante pour l'analyse des groupes figuratifs, pour l'histoire de l'écriture, peut-être même pour celle du langage[2] :

[1] *A*, *atl* «eau»; *auh* avec un pronom, par ex. dans *Incocoquauh* (codex Vergara [Bot., § III, n° 12], fol. 39, 44, 51[3].)............

[2] *E*, *etl* «faséole» («frisol ó haua», *Dict. de M.*); *euh* avec un pronom.

[3] *E*, pour *ei*, *yei* «trois[4]»..................................

[4] *El*, *elli* «le foie» («el higado», M.)........................

[4 *bis*] *Ep*, *eptli* «huître»..............................

[5] *Ez*, *eztli* «sang»................................... (rouge)

[1] Le signe inférieur est l'*itztli* («navaja de barbero», *Dict. de Molina*, 1re parte) «obsidienne et *pointe de flèche*, lancette, rasoir», etc. faits d'obsidienne; au milieu est le *comitl* («olla, o baril de barro», M.), et, audessus, le symbole bien connu de l'eau (*atl*), représentée par quelques gouttes. — Voir Clavigero, t. I, appendice, ainsi que les signes [6 *bis*], [31], [1] des pages suivantes.

[2] Relativement à la forme propositionnelle des langues primitives.

[3] *Nauh* «mon eau»; *mauh* «ton eau», etc. (Carochi, *Arte de la lengua mexicana,* fol. 82, Mexico, 1645, et p. 107 de l'abrégé : *Compendio del Arte de la lengua mexicana,* etc., por Ignacio Paredes [Mexico, 1571], que j'appellerai Car. Paredes, et *Vocabulario en lengua mexicana y castellana,* por Alonso de Molina [Mexico, 1571], que je désignerai par M.)

[4] Ex. : *epantli* («tres rengleras o hileras»... M.) pour *ei-pantli.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

[6] *I* « boire », *itl?*(1) dans *Chiquitl* (codex Verg., fol. 2, 15). Voir *Imacaxoc* (ibid., fol. 34, 35, 37); *Ixpolhuitl* (fol. 26, 28, 30); *Itleuceuh* (fol. 10, 18)..

[6 *bis*] *Itz, itztli* « obsidienne » (lancette, dard, lame d'obsidienne)......

[7] *Ich, ichtli* (prononcez *itch, itchtli*) « filasse »....................

[7 *bis*] *Ix, ixtli*(2) « œil, face »..............................

[7 *ter*] *Iz, iztitl, iztetl* « ongle »..............................

[8] *O, otli* « chemin »; *ohui* avec un pronom........................

U, prononcé *ou*, s'échangeant continuellement avec *o*, s'exprime de même.

[9] *Oc, octli* / *Uc, uctli* } « pulque » (liqueur fermentée et mousseuse).........

[10] *Ol, olli* / *Ul, ulli* } « caoutchouc » (balle et boule de cette substance)......

[11] *Om, ome* « deux »; *on* en composition........................

[12] *Ue, huehuetl* « sorte de tambour »..........................

[13] *Ui, hui*(3), *uh?* dans *Itleuhceuh* (cod. Verg., fol. 10, 18)........

Ç, Z, S, C (devant *e, i*), toujours prononcés *ss*, sont quelquefois exprimés par un poinçon(4), par exemple dans *Tecuictlacoz* (cod. Verg.). Mais quelques déterminatifs consonnes, cas peut-être accidentels d'analyse littérale, sont loin de prouver le passage du syllabaire à l'alphabet.

[14] *Ce, cen* « un »...

[15] *Ce, cen*, quelquefois *cin*, de *centli* ou *cintli* « épi de maïs(5) ».......

[15 *bis*] *Celt, ce* en composition (Elada, M., 1ra parte; « yelo ó carambano », M., 2a parte) « gelée, glace, grésil » (ms. de 1576, p. 67, 101).

[16] *Ci, ci-tli* « lièvre(6) »......................................

[17] *Cil, cil-li* « petit coquillage »...............................

[18] *Ço, çotl* ou *zotl* « lé, pièce d'étoffe » (« pierna de manta ó pieça de lienço », M.), et quelquefois « épine », de *zo* « piquer ou saigner ».......

(1) Primitif inusité de *tla-itl* « boisson ». (H. Carochi, fol. 47. — Car. Paredes, p. 128.)

(2) Prononcez *ich, ichtli*, l'*x* mexicain est le *ch* français. *Mexico* se prononce *Méchico*.

(3) De *huitztli* « épine », ou de *huictli* « houe, bêche, pieu ». (Voir Cuahui, fol. 2, 7, 14, 33, 34; Mahuiz, fol. 38, 42, 49.) — « *Vitztli*, espina grande ó puya. » (M.). *U* était prononcé *hou* (quelquefois *gou* et *wou?*) par les hommes et *vou* par les femmes. (H. Carochi, p. 1.)

(4) *Ço* « piquer »; *çoço* « enfiler, mettre en chapelet », etc. (H. Carochi, fol. 33. — Car. Paredes, p. 62.)

(5) *Ceycuic*. (Cod. Xolotl [Botturini, § III, n° 1] et cod. Vergara, fol. 10.)

(6) *Cipac*. (Cod. Vergara, fol. 29, 32.)

[19] *Çol, çul, zol, zul,* de *zol-lin* ou *zulin* « sorte de caille, colin ». Ex. *Zoltepec* (cod. Xolotl, fol. 4)..........

[20] *Cha, chan, chantli* (*tchantli*) « maison, demeure »..........

[20 *bis*] *Chal. Chalco* (Lorenzana, pl. XXI; Kingsborough, pl. XLIII) et *Chalcatl* (*Hist. de Quauhtinchan* [Bott., § I, n° 1]). Voir dans Molina : *Tenchalli* « menton », *Camachalli* « mâchoire inférieure », *Camachaloa* « ouvrir la bouche », etc..........

[21] *Chi, chian* (*tchi, tchia*) « graine oléagineuse » (*Hernandi Opera*, Matriti, 1780, indice [1])..........

[21 *bis*] *Chi,* de *chichi* « chien »..........

[22] *Chi,* de *chichitl* « poumons, mamelle »; *chichi* « teter [2] ». *Chimal* (cod. Verg., fol. 45, 52)..........

[22 *bis*] *Chich, chichtli* « chouette, sifflet » (M.)..........

[23] *Chil, chilli* « piment »..........

[24] *Ca, can,* racine de *camatl* « bouche » et de *cantli* « joue »; *nocan* « ma bouche » (Car. Paredes, p. 107)..........

[25] *Ca, cac,* pour *cac-tli* « sandale, soulier »; pour *catl* dans *Ayaquicatl* (cod. Verg., fol. 39, 43, 50, 56)..........

[26] *Cal, cal-li* « maison, case, caisse »..........

[27] *Cax, cax-itl* (pron. *cach, cachitl*) « vase, écuelle »..........

[28] *Que, quen,* racine de *quentli* (*kentli*) « vêtement, pièce d'étoffe attachée par devant ». *Quempol* (cod. Valeriano, fol. 7 [Bott., § XXI, n° 7].

[29] *Quech, quechtli* (*ketchtli*) « col, gorge » (« cuello ó pescueço », M.), ou pour *quechol*..........

[30] *Quil, quil-itl* « herbe comestible » (M.); *noquil* pour *no-quilitl* (Car. Paredes, fol. 107)..........

[31] *Co, con* racine de *comitl* « vase en terre » (« olla ó barril de barro », M.); *nocon,* pour *no-comitl* « mon vase » (Car. Paredes, fol. 107)......

[32] *Col, coltic* « chose courbe », etc. (« cosa tuerta ó torcida », M.). « Hiéroglyphe phonétique de *Colhuacan* » (Humboldt, *Vues des Cordillères*, in-8°, t. II, p. 117)..........

[33] *Coz, coztli? coztic, cozauhqui* « jaune », pour *toztli* « plumes jaunes d'un grand prix et nom de l'oiseau qui les porte [3] ». Voir [84]......

[1] Codex Vergara, fol. 2, 7, 13, 14, 15, 17, 21, 24, 45.

[2] « *Chichitl,* saliva o bofes » (M.). Des points ou taches rappellent quelquefois *chichictic* « chose tachée » (« manchada ó manzillada » M.).

[3] *Cozutlan* (cod. Cozcatzin, pl. ..).

[34] *Cox, coxcox* « sorte de faisan »; *cox* en maya; ordinairement.......
Ou (cod. Vergara, fol. 3, 7)...........................
Ou de *cocoxqui* « malade » (cod. Xolotl)....................

[35] *Cua, qua* « manger »; *quani* « mangeur ». *Aoctlaquani* (cod. Vergara, fol. 6, 13, 20)....................................

[36] *Cuach, quachtli* « mante » (Lorenzana, pl. III; Kingsborough, pl. XIX).

[37] *Cuauh, quauh*, de *quauhtli* « aigle »...........................

[38] ... ou de *quahuitl* « bois, bâton, arbre »....................

[39] *Cue, cueitl* « jupe, robe » (cod. Cozcatzin, fol. 8)..............

[40] *Cue, cuen*, de *cuemitl* « planche de terre labourée »..............

[41] *Cuech, cuechtli* « anneaux sonores du serpent à sonnettes » (cod. Vergara, fol. 6); « espèce de serpent » (Hernandez, p. 62).......

[42] ... ou de *cuechtli* « coquillage » (« cierto caracol largo », M.)......

[42 *bis*] *Cuep, cueptli* « gazon »...................................

[43] *Cui, cuixtli* « milan » (cod. Verg., fol. 10, 18)................

[44] *Cui, cuic, cuicatl* « chant »...............................
Cuitlapil (cod. Verg., fol. 29); *Cuicaxochitl* (fol. 48, 49, 55, 56); *Cihuacuicatl*, etc. (fol. 33, 38, etc.); *Cuicatlan* (Lorenzana, pl. XXII, ou pl. XLV de Kingsborough).

[45] *Cuil*, racine de *necuiltic* « tors, contourné » (« tuerto ó torcido, » M.), et de *xonecuilli* « pain en forme d'S mangé le jour *xochilhuilt* » (Sahagun, t. II, p. 252)................................

[45 *bis*] *Cutz, cotz*, de *cutzli* ou *cotztli* « gras de la jambe, mollet ».......

[46] *Ma, maitl* « main »..................................

[47] *Max, maxtlatl* « pagne, ceinture »........................

[48] *Me, metl* « agave americana ».............................

[49] *Metz, metztli* « lune » ou « jambe » (« luna ó pierna de hombre ó de animal », M.). *Ametzli* (cod. Cozcatzin)....................

[50] *Mi, mitl* « flèche, dard ». Signifie aussi « guerre », parce que *mitl chimalli* « flèche, bouclier » signifient « guerre, bataille[1] ».........

[51] *Mich, michin* « poisson[2] »...............................

[52] *Mic, miqui, miquiztli* « mort ». *Mictlan* (Lorenzana, pl. XXX, Kingsborough, pl. LIV)................................

[53] *Mil, milli* « champ cultivé, terre labourée »..................

[1] « *Mitl chimalli*, guerra ó batalla. » (M.) — [2] *Mimich* (cod. Vergara, fol. 46, 53).

[54] *Mix, mixtli* « nuage »....................................
Et..
Mixtlan, Ixmatlatlan (Kingsborough [collect. Mendoza], pl. XLVIII). Cette dernière figure, peut-être pour Mixmatlatlan, est celle de Tlaloc, dieu de la pluie (*quiahuitl*), employée pour la pluie elle-même, l'une des compositions communes au Mexique et à l'Amérique centrale. Serait-ce l'œil (*ixtli*) combiné avec l'image du nuage (*mixtli*) se fondant en eau [1] ?

[55] *Miz, miztli* « puma » (lion américain)........................

[56] *Mo, mon*, probablement de *montli* « ratière, souricière ? » *Mozamauh, Motlalohuatl, Moquauhzoma* (cod. Verg., fol. 12, 20, 28, 31, 49).

[56 *bis*] *Moz, momoz, momoztli* « autel »...........................

[56 *ter*] *Mul, mol*, de *mulli* ou *molli* « ragoût, potage ». *Mulcaxitl* « écuelle ». (M., Lorenzana, pl. XXIII; Kingsborough, pl. XLV, LVII)......

[57] *Na, nan, nantli* « mère ». *Cohuana* (cod. Verg., fol. 4, 9).........

[58] *Nauh, nahui* « quatre »...................................

[59] *Ne, nen, nenetl* « idole, poupée, vulve ». *Tletzanen* (cod. Verg., fol. 41, 47)..

[60] *Nex, nextli* « cendre »... *Nextitlan* (Lorenzana, pl. IV; Kingsborough, pl. XX, XXI)......................................

[61] *Noch, nochtli* « tuna », fruit du nopal; et l'arbre lui-même ....

[62] *Non, nontli* « muet » ....

[63] *Pa, pan*, racine de *pantli*, en composition, « drapeau, mur, ligne, rangée »..

[64] *Pach, pachtli* « plante parasite dont on tressait des couronnes ». *Pachcalco, Mapachtepec* (cod. Cozcatzin, fol. 6; Lorenzana, pl. XXV; Kingsborough, pl. XLIX)...............................

[65] *Pal, pal-li* « couleur noire » (« barro negro para teñir ropa », M.)...
Et quelquefois....................................
Topalcehual (cod. Verg., fol. 23, 25; et Hernandez, t. I, 262).

[65 *bis*] *Payn* (prét. de *payna* « courir ») « coureur »................

[66] *Pe, petl, petlatl* « natte » (*petl* avec un pronom)................
Employé métaphoriquement pour « gouverner, commander, s'asseoir ». (M.)

[1] On ne prononçait pas *m*. (Olmos, *Gramm.*, p. 140.)

[67] *Pil, pilli* « chose suspendue » (*Xiuhpil*, cod. Valeriano, fol. 10) et ordinairement « un enfant » *piltzintli*, racine *pil. Nezahualpilli*, etc. (mappe Tlotzin, fig. 33). La chose suspendue varie. Ici, c'est le signe [93], *xiuh*. . . . .

[68] *Po, poc, poctli* « fumée ». *Telpozaca* (cod. Verg., fol. 38, 44); *Topotitlan* (fol. 21, 22, 24). Ce signe marque aussi la vapeur, l'haleine, la voix, et, par extension, l'autorité. . . . .

Q (*qua, quauh*, etc.). Voir *C*, plus haut.

[69] *Te, tetl* « pierre [1] ». (En composition, *te* signifie aussi « personne ».).

[70] *Te, ten*, racine de *tentli* « lèvre [2] ». . . . .

[71] *Tec, tequitl* « tribut » (*tectli?* inus. de *tequi* « couper? » de *teca* « poser? »). *Tetectli* « chaîne » (de tissu) (« estambre de tela, » M.). . .

[71 *bis*] *Tex, textli* « chose moulue, pierre à moudre » (Lorenz., pl. XXIII; Kingsborough, pl. XLV). . . . .

[72] *Teuh, teuhtli* « poussière ». . . . .

Ou (cod. Vergara, fol. 41, 46). . . . .

[73] ... ou (*tec*milco, *teuh*milco, Cozca*tecut*lan [Lorenz., pl. XXI, XXXII; Kingsb., pl. XLIII, LVII]) « diadème ». . . . .

Enfin, de *Teotl, Teutl* « Dieu » (*Hist. de Quauhtinchan*, p. 7, et Kingsb., pl. XLVIII). . . . .

[74] *Tla* ou *tlan, tlantli* « dents ». . . . .

Aussi employé pour *titlan*.

[75] *Tlac, tlactli* « tronc ». . . . .

[76] *Tlach, tlachtli* « jeu de balle ». *Tlachco, tlachquiauhco* (Lorenz., pl. XVI, XXV; Kingsb., pl. XXXVIII, XLIX). . . . .

[77] *Tlal, tlalli* « terre » (pièce de terre). *Tlaltecatl* (cod. Verg., fol. 11, etc.; ms. de 1576, p. 71, 74). . . . .

[78] *Tle, tletl* « feu »; *tleuh* avec un pronom. *Itleuhceuh* (cod. Verg., f. 10, 18).

Ou (cod. Tellerianus). . . . .

[79] *Tli, tlil, tlilli* « encre, chose noire ». . . . .

[80] *Tlo, tlotli* « faucon ». . . . .

[81] *Tol, tul, tollin* ou *tullin* « jonc, glaïeul ». . . . .

(1) Ce signe, qui entre dans la composition de plusieurs autres, paraît formé du signe suivant symétriquement doublé pour en faire les deux moitiés des lèvres de face. De là les lignes médianes.

(2) C'est le sens d'un passage d'Ixtlilxochitl (chap. IV), dont Ternaux-Compans (trad., t. I, p. 34) a signalé l'obscurité. Dans *xochiteca* (cod. Vergara, fol. 10, 18), les deux signes sont employés simultanément. *Xochiteca* signifie « place-fleur ». . . . .

[82] *To, tototl* « oiseau »..................................

[83] *Toc, toctli* « terre ensemencée, pourette, jeune plante »..........

[84] *Toch, tochtli* « lapin »..................................

[84 *bis*] *Toz, toztli* « plumes jaunes très précieuses de l'oiseau de ce nom ». Voir [33] (1)..................................

[85] *Tzauh*, prét. de *tzaua* « filer »..................................

[86] *Tzin, tzintli* « anus, extrémité inférieure »..................

[87] *Tzon, tzontli* « cheveux, extrémité supérieure »..................

Et *Aztatzon* (cod. Verg., fol. 39, 44)..................

Cohuatzontli (mappe de Tepechpan, fig. 4)..................

[88] *Xa, xan*, racine de *xamitl* (*chamitl*) « torchis, carreau de brique »...

[89] *Xal, xalli* (prononcez *chal, challi*) « sable »..................

[90] *Xic, xictli* « nombril ». *Xicco* (Lorenz., pl. IV; Kingsb., pl. XX, XXI).

[90 *bis*] *Xin, xinqui* « qui taille, ruine ou détruit ». *Tlacoxin* (mappe Tlotzin, fig. 45)..................................

[91] *Xiuh, xihuitl* « herbe, an, comète, turquoise » (M.); quelquefois...

[92] ... souvent (*Xiuhtepec*, Lorenz., pl. VI; Kingsb., pl. XXIV, XXV)..

[93] ...(2) ordinairement (cod. Valeriano, Vergara, etc.)...........

[94] *Xo* « pied, jambe », en composition seulement, de l'inus. *xolt?*..... *Xopan* (cod. Verg., fol. 40, 46, 53).

[95] *Xoc, xoctli* « marmite »..................................

[96] *Xoch, xochtli* « fleur »..................................

[97] *Ya, yauh* « allé, je vais »; *yaqui, yani* « allé, parti ». *In yaqui* (cod. Verg., fol. 29, 32); *Yaotzin* (mappe Tlotzin, fol. 44)..........

[98] de *yauitl* ou *yauhtlaulli* « maïs noir » (M.) (3)..................

[99] *Yac, yacatl* « nez » (mappe Tlotzin, fig. 2)..................

[100] *Ye, yei* « trois »..................................

[101] *Ye, yetl* « tabac »..................................

Paraît déterminer la consonne *y* dans *Nauyotl* (cod. Verg., fol. 9, 17).

[102] *Yo, yotl? yoyotli* (*coyolli*) « grelot » (« caxcauel de arbol », M.). *Nauhyotl* (cod. Verg., fol. 29)..................................

[103] *Yol, yoli* « vivre »; *yollotl, yollotli* « cœur »; *yul, yullotli* « cœur »...

(1) *Toztlan* (Kingsb., pl. XLVIII et L). *Toztli* signifie « chose très jaune; espèce de perroquet » (Sahagun, lib. XI, cap. II).

(2) C'est le symbole de l'année (Clavigero, pl. VIII; Gama, 2e parte, p. 38), rendue phonétiquement par la *turquoise* et non par l'*herbe*, d'où vient cependant l'étymologie grammaticale.

(3) « *Yappalli*, color negro. » (M.)

[104] *Yon, yun,* prét. de *yoma* (*nino*) («amblar la muger ó el paciente», M., 1ra é 2a parte); en latin : «cevere, crissare», ajoute le P. Pichardo; surnom du plus célèbre monarque de l'Anahuac (mappe Tlotzin, fig. 38); en maya, *yum*, prét. *yumi* «se remuer pour le coït» (l'abbé Brasseur, *Vocab. maya*) .... 

Dans la liste précédente, qu'on pourrait beaucoup étendre, les signes et l'interprétation sont seuls authentiques; l'ordre et la disposition quasi-alphabétique sont tout à fait arbitraires. La langue mexicaine, pauvre en sons, comparée au français, manque des éléments *b, d, f, g, j, ll* mouillées, *gn, r, u, eu, v,* de *z* même (toujours prononcé *s*), de la plupart des nasales, et n'a de plus que le *ch* espagnol et anglais et l'aspiration *uh, hu,* voisine du *w* anglais et, comme ce *w*, souvent remplacée par le son *gou* dans les dialectes. En outre, aucun mot mexicain ne commence par la lettre *l,* si fréquente en cette langue.

Les signes précédents offrent la certitude la plus complète, si l'on tient compte des variantes provenant de l'habileté du dessinateur, ou plutôt du savoir et de la patience du calligraphe. J'ai omis tous les signes dont la détermination repose sur une analyse plus délicate des groupes figuratifs ou du langage, bien que d'une certitude au moins encore égale aux résultats les plus incontestés des égyptologues modernes; ainsi, *il, illi,* de *iloa,* paraît être l'espèce de crochet recourbé, ordinairement en forme de fer à cheval, qu'on voit dans *milli* [53] (prononcé *illi* à Mexico [Olmos, *Gramm.*]), dans *tlalli* [77] «terre», très souvent dans *toctli* [83], dans les signes du jour, de la fête *ilhuitl, cemilhuitonalli,* etc., que nous donnerons dans le calendrier, enfin dans la mappe Quinatzin, fig. 12, pl. II, où combiné avec *tla* [74] et *o* [8], disposés en fer à cheval, il forme *tla-il-o* dans *tlailotlaque*. Mais bien que les Indiens disent *niloa, tiloa, iloa* «je retourne, tu retournes», etc., le Dictionnaire de Molina ne donne que le fréquentatif *tlatlailoa* (*ni*) «turbar y rebolver... » ou les dérivés *iloti* (*n*) «bolverse ó tornarse de donde iua»; *ilochtia* «tornar atras». Le substantif *illi,* R. *il,* ne rappelle plus que l'idée de l'arbre *ili* ou *ilitl* «aliso» (M.), et cependant on le retrouve dans une infinité de composés. L'analyse de ces composés et des groupes qui les représentent conduirait à de curieux rapprochements avec les écritures de l'Amérique centrale. De là aussi des doutes sur l'identité et la valeur

définitive d'un signe qui se trouverait ainsi commun à deux systèmes d'écriture tout à fait différents, ce qui m'a fait clore au signe [104] la liste ci-dessus.

D'autres radicaux ont été omis pour éviter toute discussion sur le degré de perfection atteint par l'écriture mexicaine. De ce nombre sont : *ach*, de *achtli* « frère », et *achtli* « graine, pépin » (*nach* « mon frère », etc.); *chin*, prét. du primitif inus. *chinoa* (*nitla*) « brûler », etc. (codex Vergara, fol. 2, 7, 14); *cho*, de *chopilli*, « grillo » (M.); *chol*, de *chocholli* « pie ó talon de venado » (M.); *mol* ou *mul*, de *molli*, *mulli* « manjar », etc. (M., 1ra parte); *hueymollan* (ms. de 1576); *molanco*, *tzomolco* (cod. Cozcatzin); *top*, de *toptli* « idole, chasse, caisse »; *quaitl* « tête », etc.

. . . .

. . . .

. . . .

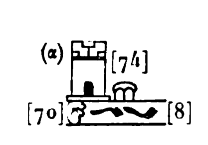
Chaque caractère peut représenter la syllabe initiale (ordinairement radicale) du mot, ou le mot tout entier, racine et désinence. Le premier cas répond généralement à la période syllabique ou quasi-syllabique de l'écriture américaine, l'autre aux essais grossiers des périodes antérieures. Je dis quasi-syllabique, parce que les rébus polysyllabes ne disparaissent jamais complètement de cette écriture, principalement connue, il est vrai, par des noms propres, souvent irréguliers, des époques rudimentaires ou de transition.

On se fera une idée de la nature et de l'emploi des rébus, dans le plus grand nombre de documents, par les douze premiers noms de propriétaires de chacun des quartiers de Teocaltitlan et Patlachiuhcan. (Cod. Vergara, fol. 26 et 33.) Ces tableaux administratifs, fort nombreux, de l'état des familles, de la figure et de la contenance des propriétés, nous fourniront ailleurs d'utiles renseignements sur l'arithmétique, la géométrie et la statistique américaines. Nous ne les étudions ici que sous le rapport de l'écriture. Les chiffres entre crochets sont les numéros d'ordre des signes dans la table ci-dessus.

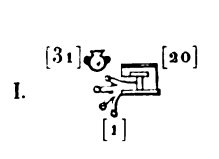
TEOCALTITLAN TLACATLACUILOLLI.

(DESCRIPTION OU LISTE DES GENS DE TEOCALTITLAN.)

J'omets les figures représentant chacun des membres de la famille, même les enfants au berceau, la couleur et le sexe.

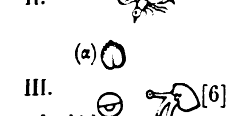


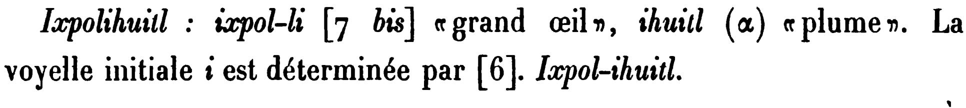
Teo-cal-ti-tlan « auprès du temple (*teocalli*) ». Le temple (α) et tout au plus le temple et les dents *tlan* [74] suffiraient dans les peintures vulgaires. Ici les syllabes initiales *te-o* sont en outre déterminées par les lèvres *te* [70] et par le chemin *o* [8]; ce qui donne *te-o-cal-tlan : ti* est la ligature grammaticale « souvent omise » dont parlent Car. Paredes (p. 40) et H. Carochi (fol. 19). *Teocalli* « maison (*calli*) de Dieu (*Teotl*) ».

I. 

Chantico (*chaticon*, fol. 26, 30; *chantinco*, fol. 27, rôle figuratif des propriétés). *Chantli* [20] *co* [31]; l'eau *a* [1] ou *atl* détermine la première syllabe. *Chantico* est le nom d'une divinité dont parlent Torquemada (lib. II, cap. LVIII; lib. VIII, cap. XIII) et Nieremberg (*Hist. nat.*, lib. VIII, cap. XXII) et Gama (p. 12).

II. *Çayol*, « mouche »; *çayolin* « moxca » (M.).

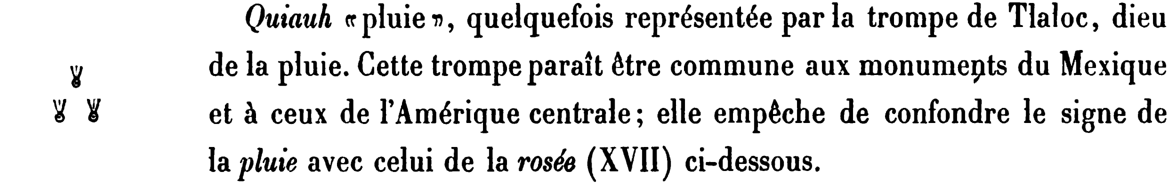
III. 



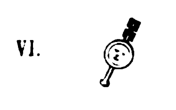
Ixpolihuitl : *ixpol-li* [7 *bis*] « grand œil », *ihuitl* (α) « plume ». La voyelle initiale *i* est déterminée par [6]. *Ixpol-ihuitl.*

IV. 

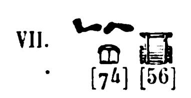
Tzihuac-mitl « flèche de tzihuactli », arbre dont les Téochichimèques mangeaient la racine. (Sahagun, t. III, p. 118.) Voir *Tziva* (*tzihua*) et *Tetzihoactli* (Hernandez, *Historia plant.*, lib. XVIII, cap. CXXII, et lib. VI, cap. CVI, CVII. — *Tetziuactli*, édit. rom., p. 78)... d'où le grand nombre de plantes commençant par *ciuha*, *cioa*...

V. 

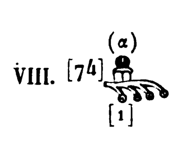
Quiauh « pluie », quelquefois représentée par la trompe de Tlaloc, dieu de la pluie. Cette trompe paraît être commune aux monuments du Mexique et à ceux de l'Amérique centrale; elle empêche de confondre le signe de la *pluie* avec celui de la *rosée* (XVII) ci-dessous.

VI. 

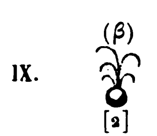
Yaotl « ennemi » (« enemigo », M.), tropiquement rendu par le bouclier et l'épée-scie mexicaine, sorte de bâton garni d'obsidienne.

VII. 

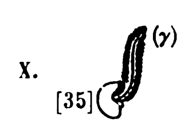
Motlalohuatl, *motlalohua*, *motlaloani*, signifient « coureur »; de là l'empreinte de pieds; *mo* [56] et *tla* [74] donnent les deux premières syllabes.



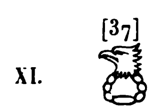
Tlaocol « triste, compatissant »; les dents *tla* [74] et l'eau *a* [1] déterminent la première syllabe et font office, l'un de voyelle, l'autre de consonne. Mais le maïs (α) *tlaolli*, courbe *col* [32] et semblable à l'*ol* [10], présente plus d'incertitude; le mot paraît être incomplet.



Ehecatl « vent » (β), représenté par des stries, comme dans le codex Vaticanus. (Humboldt, *Vues des Cordillères*, t. II, p. 118 et 126.) Le faséole *e* (*etl*) [2] indique de plus la première syllabe.



Çacuan « plume très précieuse de l'oiseau jaune (γ) *zacuantototl* » (« paxaro de pluma amarilla y rica », M.). Le correctif *cua* [35] s'applique, par exception, à la deuxième syllabe.



Cozcacuauh, littéralement : « aigle (*quauh* [37]) à collier (*cozcatl*) »; oiseau connu et signe du calendrier. (*Vues des Cordillères*, in-8°, t. I, p. 376.)

XII. [16] [63]

Cipac, nom d'un autre signe du calendrier (*ibid.*): *ci* [16]; « lièvre », *pa* [63] « drapeau » . . . .

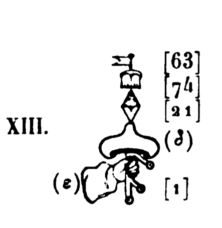
. . . .

. . . .

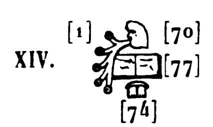
Ces noms, tirés du rôle des feux (fol. 26) sont reproduits dans le même ordre au *Milcocolli* « contour ou figure des terres » (fol. 27) et au *Tlahuelmantli* « réduction ou mesure » (fol. 30), ce qui en facilite l'étude.

PATLACHIUHCAN TLACATLACUILOLLI.

(LISTE DES GENS DE PATLACHIUHCAN [FOL. 33].)

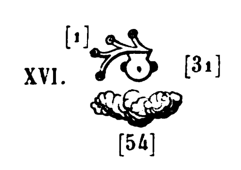


Le symbole générique de cité, habitation (δ), est un peu élargi, parce que *patlac-huichcan* signifie « lieu où l'on fait des choses larges et plates » (planches, dalles, etc.). Cf. *Patlaxima*, *Patlactic*, *Tepactlactli* (M.). Il en sort de l'eau [1] et on y voit une main (ε), parce que *achiuhcan* signifie « lieu « où l'eau est faite, produite ou manipulée ». (Car. Paredes, p. 136.) De plus, on a *pa* [63] *tla* [74] *chi* [21], pour les trois premières syllabes, et, à la rigueur, pour les dernières : (ε) *chiuh* « fait », *a* [1] « eau », ou *tlachiuhqui* « faiseur » (Car. Paredes, p. 138) et *atl* « eau ».



Tlaltecatl : *tlal* [77] *te* [70] *atl* [1]. Le déterminatif *tla* [74] se rapporte à la première syllabe.

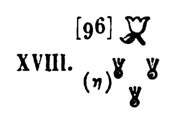
XV. [44] (ξ) *Cihuacuicatl* « chant féminin » : *cuicatl* [44] « chant », *cihuatl* (ξ) « femme », reconnaissable aux cornes formées par sa chevelure. (Humboldt, *Vues des Cordillères*, t. II, p. 124.)



Mixcoatl « serpent nébuleux ». Nom d'une divinité mexicaine : *mix* [54] *co* [31] *atl* [1]. Serpent, tourbillon de nuages, tornado, phénomène très commun et fort remarquable au Mexique. La mythologie aztèque se rattache en grande partie, sinon tout entière, aux phénomènes naturels.



Xicon « sorte d'abeille (*xicotli*) qui perce les arbres » (M.). Les noms propres mexicains conservent ou perdent à volonté leur désinence.

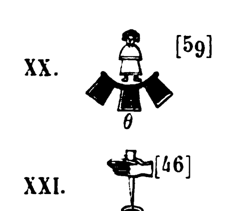


Xochiahuech « rosée de fleurs » : *xoch* [96], *ahuech-tli* (η) « rosée ». Voir *Rocio* (M., 1ra parte) et *quiauh* ci-dessus.



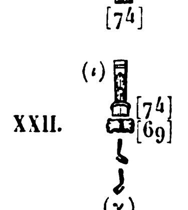
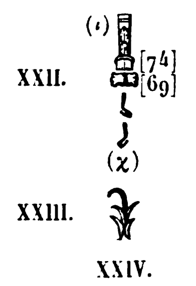
Cuahui « arbre » : *quauh* [37] *hui* [13].

J'omets le nom suivant, qui est celui d'une veuve, parce qu'il ne porte pas de transcription littérale et que l'explication en serait incertaine.



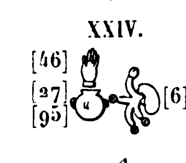
Neçahual « l'idole *Ne* ». (*Nenetl*) [59] est la première syllabe du signe inférieur (θ), connu par les noms de deux monarques célèbres, *Neçahualcoyotl* et *Neçahualpilli*. (Gama, 2a parte, p. 43.)

XXI. [46] [74] *Tlamamal* « porté ou taraudé » : *tla* [74] et les mains *ma* [46] taraudant avec un bâton. « *Tlamamalli*, cosa barrenada » (Car. Paredes, p. 128).

Tlacochtemoc « flèche descendante » : *tlacoch* (ι) « flèche » (queue de flèche garnie de plumes), dont *tla* [74] désigne la première syllabe; *te* [69] donne pareillement la syllabe initiale de *temoc* « descendu ». Empreinte de pieds (χ) de haut en bas (« *temo*, descendir ó abaxar, pret. *temoc* », M.).

XXIII. *Ohua* « tige verte de maïs » (« caña de maïs verde, *ohuatl* », M.).



Imacaxoc : *i* [6] *ma* [46] *cax* [27] « écuelle », *xoc* [95] « marmite ». Ces deux derniers signes sont fondus en un seul et représentent une sorte de vase du genre des *caxcomulli*, *caxpechtli*, *caxpiaztli*, etc. (Voir Molina.)



Tochtli [84] « lapin ».

On voit que l'écriture mexicaine, comme probablement l'égyptienne et la chinoise, dérive des rébus, dont le peuple et l'enfance conservent partout le goût et la tradition. Les correctifs idéographiques définissant étymologiquement le mot par l'idée paraissent avoir été bien moins avantageux que les phonétiques pro-

cédant matériellement et par parties. Ces derniers ont immédiatement conduit à l'écriture syllabique, comme dans *itzcoatl*, *mixcoatl* (XV), *cuahui* (XVIII), etc., et mieux dans *moquauhzoma* (fol. 49, 38, 42) et *tepalecoc* (fol. 55, 48) :

XXVI.	*ma* [46]	*mo-cuauh-zo-ma* [1].
	zo [18]	
	cuauh [37]	
	mo [56]	

XXVII.	*oc* [9]	*te-pal-e-coc-oc*.
	co [31]	
	e [2]	
	pal [65]	
	te [70]	

L'analyse de la syllabe a suivi celle du mot et les Mexicains sont arrivés à l'élément littéral en appliquant au monosyllabe isolé le même système de correctifs ou distinctifs orthographiques qui avait donné naissance à l'écriture syllabique. De là des groupes monosyllabiques, tels que les dents [74] et l'eau [1] dans *tlaocol* (VIII), où le déterminatif voyelle [1] fait un déterminatif consonne du signe [74] qui y est accouplé. On voit comment le signe [9] a pu être employé comme consonne finale de *tepalecoc* (XXVI) et comment le poinçon *zo* [18] devient le *z* final de *tecuhtlacoz* ou *tecuictlacoz* (fol. 6, 38, 43, 50).

XXVIII.	*z* [18]	*tecuh-tla-co-z*.
	co [31]	
	tla [74]	
	tecuh [2]	

Toutefois ce n'est guère qu'au commencement des mots que ces groupes et la notion de lettre présentent quelque certitude; ailleurs, des apocopes, des rébus polysyllabes plus brefs ou plus élégants, des ligatures, des omissions, rendent l'observation peu concluante.

Il ne nous reste que des monuments très imparfaits des méthodes graphiques américaines. Le codex Vergara, il est vrai, simple copie, mais un des codex les

[1] *Auh*, forme possessive de *atl*, détermine [37]. — [2] *Tecuh* (seigneur), tête ornée du diadème. «*Tecutli*, cauallero ó principal.» (M.)

moins irréguliers, fourmille d'erreurs, d'incorrections, de disparates révélées par la comparaison des mêmes noms dans le rôle personnel et dans les rôles figuratif et évaluatif des propriétés. Deux fois le signe initial *mo* [56] de *mocuauhzoma* (XXV) et une fois le pénultième *zo* [18] manquent (fol. 38, 42) : le nom même est deux fois écrit *mocuauhtzoma*. Le signe *pal* [65] de *tepalecoc* (XXVI) est omis folio 55, et le poinçon [18], *z* final de *tecuhtlacoz* (XXVII), folio 6, omis folio 50, est deux fois remplacé (fol. 38, 43) par la flèche *tlacoch* (i, XXI), probablement pour relier les deux signes monosyllabiques *tla* [74] et *co* [31]. En ajoutant que *tecuhtlacoz* est ici pour *tecuhtlacozauhqui*, nom d'un serpent redoutable (« vivora grande, pintada y muy ponçoñosa », M.), et que ces suppressions finales sont fréquentes, on appréhendera qu'il n'y ait un système correspondant d'abréviations écrites et que ces noms figuratifs ne soient que des abrégés fort incomplets de leur rédaction primitive.

De pareils documents ne peuvent apprendre jusqu'où les Mexicains ont poussé l'analyse de la parole. On ne sait si l'on doit tenir pour un simple jeu d'esprit ou pour véritable un alphabet phonétique américain donné, sans explication suffisante, par Valadès, en 1579, en même temps qu'un calendrier mexicain, aussi sans explication, mais dont l'authenticité n'est pas douteuse. Chaque lettre de cet alphabet est représentée par un objet américain qui l'a pour initiale [1] dans une langue autre que le mexicain ou nahuatl qui sert de base à ces recherches [2].

L'écriture que je viens d'étudier est, avec quelques signes techniques, celle de la presque totalité des peintures américaines connues; elle donne généralement l'explication des trois genres administratif, historique, judiciaire, où elle est fréquemment employée; mais elle ne permet que jusqu'à un certain point l'explication des genres religieux et divinatoire, où elle est rare. Un centième environ de tous ces documents, le codex de Dresde et un autre de la Bibliothèque nationale à Paris, bien qu'offrant quelque rapport avec les rituels, échappent à toute

[1] « Videlicet, pro littera A, Antonium; pro B, Bartholomeum; pro C, Carolum, et ita de omnibus aliis litteris. » (Valades, *Rhet. christ.*, p. 100.)

[2] Car on voit pour E le signe [20], [26], qui devrait être *c* (*calli*) ou *ch* (*chantli*), en mexicain. Certaines lettres et un passage de l'auteur reporteraient vers le tarasque et l'otomi : « Versatus sum inter illos plus minus triginta annos, et incubui prædicationibus et confessionibus eorum plus quam viginti duos, in tribus illorum idiomatibus, mexicano, tarasco et otomi. » (*Ibid.*, p. 184.)

interprétation. Ils appartiennent, ainsi que les inscriptions de Chiapa et du Yucatan, à une écriture plus élaborée, comme incrustée et calculiforme, dont on croit trouver des traces dans toutes les parties très anciennement policées des deux Amériques. La formation du signe arbitraire *te* [69] « pierre », en dessinant probablement les lèvres de profil *ten* [70] à chaque commissure des lèvres de face; la réunion des deux signes [69], [70] en un seul dans les cadastres; leur fusion dans l'image du mont, *tepetl* (ou de la grotte), pour former un autre caractère conventionnel, *altepetl* « ville » (dans Patlachiuhcan, XII *bis*), en y incorporant souvent les éléments *etl* [2], *petl* [66], peut-être *atl* [1], ces compositions et plusieurs autres semblent devoir faire connaître le mode de formation de ces anciens caractères et la langue dans laquelle ils furent conçus. J'ai déjà parlé du signe en fer à cheval commun aux deux systèmes graphiques, et qui, se trouvant sur un volant ou pied de fuseau, paraît avoir, dans cette langue et cette écriture inconnues, le même sens de *tour, retour, torsion,* etc., que le son *il* en mexicain. A l'époque où j'ai quitté le Mexique, cette pierre conique, qui m'appartient et l'urne sépulcrale du musée de Mexico, plus haut mentionnée, étaient, entre tous les monuments trouvés sur le plateau d'Anahuac, les seuls qui offrissent de ces caractères semblables à ceux de l'Amérique centrale.

Ce qui suit est plus incertain.

Les peintures chrétiennes[1], aussi longtemps employées au Pérou conjointement avec les fils, les cailloux et les grains de maïs, fourniront d'autres analogies. Suivant Montesinos[2], à la suite d'invasions, les unes terrestres, les autres maritimes, qu'il raconte, les arts graphiques autrefois connus, une sorte d'écriture comprise, auraient été violemment abolis, mais jamais complètement éteints dans l'Amérique méridionale. Tout en disant que les Péruviens « ne se servaient pas de lettres, de caractères, chiffres ou petites figures, comme les Chinois et les Mexicains », Acosta ajoute : « ils suppléaient au défaut d'écriture ou de lettres, en partie comme ces derniers, par des peintures plus grossières au Pérou qu'au Mexique, en partie et surtout par des quipos de fil..., et de petites pierres

(1) Acosta, lib. VI, cap. VII et VIII.

(2) *Mémoires historiques sur l'ancien Pérou,* traduction Ternaux-Compans, p. 33, 60, 100, 108, 113, 119. — On détruisit aussi des peintures à Mexico sous Itzcoatl, un siècle avant la conquête espagnole. (Sahagun, lib. X, cap. XXIX, § 12.)

servant à apprendre ponctuellement ce qu'on veut retenir de mémoire. Il est curieux, poursuit-il, de voir des vieillards décrépits apprendre, avec un rond de cailloux, le *Pater noster;* avec un autre, l'*Ave Maria;* avec un troisième, le *Credo;* et savoir quelle pierre signifie : *conçu du Saint-Esprit;* quelle autre : *a souffert sous Ponce-Pilate;* puis, quand ils se trompent, se reprendre, seulement en regardant leurs cailloux[1]... »

Le langage et la civilisation étant peu différents à Cuzco et à Quito, même avant la conquête péruvienne[2], il est naturel de rapprocher les quipos en cailloux et en grains de maïs de « la manière d'écrire des Quitos... Leurs archives ou annales, dépositaires de leurs hauts faits, dit Velasco, se réduisaient à certaines tables de bois, de pierre ou d'argile, divisées en plusieurs compartiments dans lesquels ils plaçaient de petites pierres *de grandeurs et de couleurs différentes, et taillées avec art par d'habiles lapidaires.* C'était par les diverses combinaisons de ces pierres qu'ils conservaient leur histoire et établissaient toute espèce de calculs[3]. »

Or, sans parler de la divination mexicaine au moyen de cordons et de grains de maïs[4], les caractères calculiformes des *Codices mexicani* de Dresde et de Paris, aussi bien que ceux des inscriptions de Chiapa, du Yucatan et de l'Amérique centrale, rappellent involontairement ces écritures du Pérou et de l'Équateur[5]. Les Katuns yucatèques de vingt ans, « ces pierres gravées, placées sur une autre pierre gravée scellée sur le mur des temples[6], rappellent de même les pierres gravées exprimant à Bogota le cycle muizca de vingt années des prêtres[7]. Les archives de Yucatan, disait-on à Cogolludo, étaient à Tixualahtun, dont le nom signifie « lieu où l'on superpose les pierres gravées ». On comptait communément l'âge par Katuns, et, à 60 ans, on disait : J'ai trois pierres, et, à 70 ans : J'ai trois pierres et demie. Le même Cogolludo ajoute : « Les Itzaes gardent aujourd'hui, dans une sorte de livre appelé *Analte,* les pro-

(1) Acosta, *op. cit.,* lib. VI, cap. VII, VIII. — Garcilaso de la Vega, *Comment. reales,* 1re parte, lib. II, cap. XXVI; lib. VI, cap. VIII, IX. — Torquemada, lib. XV, cap. XXXVI. — Herrera, dec. V, lib. IV, cap. I.

(2) Velasco, *Histoire de Quito,* traduction Ternaux, p. 81, 185, etc.

(3) Velasco, *op. cit.,* p. 21, 71, 116, etc. — Province de Popayan (*Recueil de documents,* etc., p. 248; Gide, 1840.)

(4) *Mecatlapoa, Tlaolchayaua, Tlapouia,* etc. (*Dictionn. de Molina.*)

(5) Calancha, *Chronica de San Agustin del Peru,* lib. II.

(6) Cogolludo, *Hist. de Yucathan,* lib. IV, cap. V, p. 186.

(7) Humboldt, *Vues des Cordillères,* t. II, p. 263.

phéties écrites avec leurs caractères antiques. Ils y conservent la mémoire de tout ce qui leur est arrivé depuis leur établissement dans cette contrée[1]. »

En se rappelant donc ce que j'ai dit des catéchismes mixtes encore en usage dans ces contrées, en songeant qu'au passage de Humboldt à Bogota, M. Duquesne puisait chez des Indiens Muizcas la connaissance du calendrier et des caractères antiques par lui transmise à l'illustre voyageur[2], on ne désespérera point de retrouver la clef de ces écritures incrustées, à quelques égards congénères, mais qu'il sera plus sage de considérer comme distinctes. La plupart n'ont point été recueillies et ne pourraient donner lieu qu'à des conjectures. Ces conjectures recevraient un haut degré d'intérêt et de vraisemblance de ce qu'on pourrait ajouter sur Quetzalcoatl, introducteur des arts graphiques au Mexique et adoré depuis la Californie jusqu'au Pérou; sur les institutions phalliques, communes au Mexique et à la Colombie, d'après le *Codex mexicanus* du Palais-Bourbon; sur le *Codex mexicanus* de Vienne, qui pourrait bien être véritablement un *Codex Americæ* ou *Indiæ meridionalis*, comme le porte une annotation célèbre. Mais à quoi bon des conjectures, lorsque, en nous restreignant au Mexique, nous arrivons à la certitude dans le plus magnifique champ d'étude qu'il ait été donné à l'homme de parcourir?

APPLICATIONS.

PEINTURES HISTORIQUES.

Les peintures indigènes, comme les peintures chrétiennes, comprennent :

1° Des monuments des arts du dessin;

2° Des documents mêlés de dessin et d'écriture figurative;

3° Et vraisemblablement des livres en rébus ou de toute autre nature, peut-être entièrement perdus, mais dont l'existence autrefois paraît démontrée.

Les monuments des arts du dessin, je l'ai dit, m'occuperont peu. Sous le rapport artistique, quelques objets de prix habilement sculptés, quelques débris de

[1] *Hist. de Yucathan*, lib. IX, cap. XIV, p. 507. — [2] *Vues des Cordillères*, t. II, p. 239-261.

IMPRIMERIE NATIONALE.



tapisseries en barbilles de plumes, rappelant pour le moelleux et surpassant en éclat le coloris du Corrège, relèvent considérablement un art trop déprécié, sans permettre d'asseoir un jugement irrévocable. Au point de vue archéologique, l'intelligence en est subordonnée à celle des documents de la seconde classe.

Cette seconde classe comprend des documents religieux et divinatoires, peu étudiés; des documents administratifs, judiciaires, et le genre calendrier, dont l'étude est avancée; enfin le genre histoire, dont l'intelligence laisse peu à désirer et que je vais parcourir dans cet ordre :

I. HISTOIRES NON CHRONOLOGIQUES (*nemilizamatl? nemilizçotl? nemiliztlacuilolli?* M. : papiers, tableaux, mappes ou peintures de la vie). « *Tlacuilolli*, escriptura o pintura. » (M.)

II. HISTOIRES CHRONOLOGIQUES OU CHRONIQUES (*xiuhtlacuilolli*, M. : peintures d'années; *xiuhtlapohualamatl,* Chimalpahin : papiers du compte d'années); subdivisées en :

Annales (*cexiuhamatl, cexiuhtlacuilolli*, M. : papiers ou peintures année par année);

Éphémérides (*cecemilhuitlacuilolli, cecimilhuiamoxtli*, M. : peintures ou livres jour par jour);

Résumés synchroniques, histoires particulières, histoires générales de forme et de nature diverses, mais à série chronologique discontinue (« *tlatollotl? tlacuilolli, tlatlalilli,* ystorial cosa, » M., 1ra parte).

TABLEAUX OU MAPPES NON CHRONOLOGIQUES.

Ce groupe, intermédiaire entre deux classes dont il fut la souche commune, retient, pour cette raison, un grand nombre d'ébauches peintes ou sculptées, confusément imitatives et didactiques, en partie restituables à la série des produits artistiques. Il répond à l'espèce d'histoire que Gama appelle « vulgaire » et dans laquelle il range le *Codex mexicanus* de 50 pages, § VII, n° 3, du catalogue de Botturini, embrassant toute l'histoire mexicaine depuis le départ d'Aztlan jusqu'à l'arrivée de Cortès [1]. Ne pouvant, à regret, reproduire un recueil de cette étendue, je le remplacerai, comme échantillon du groupe, par une pièce bien supérieure pour l'exécution, sinon par l'intérêt historique.

MAPPE TLOTZIN.

(Planches I, II et III.)

HISTOIRE DES ROIS ET DES ÉTATS SOUVERAINS D'ACOLHUACAN.

Peinture ayant 1^{m}275 de long, sur 0^{m}315 de large, ainsi décrite par Botturini (§ III, n° 3, p. 4) :

« Mappe sur peau préparée, représentant la généalogie des empereurs chichimèques depuis Tlotzin jusqu'au dernier roi don Fernando Cortès Ixtilxochitzin. Elle porte plusieurs lignes en langue nahuatl. »

Elle a appartenu à Diego Pimentel, descendant du roi Nezahualcoyotl, suivant l'inscription, au dos de la peinture : *Es esta pintura de don Diego Pimentel, principal y natural,* etc. Torquemada [2] et Ixtilxochitl [3] se déclarent très redevables aux historiens de cette famille.

Sommaire. — Des guerres de religion, des pestes, des famines, l'abandon de

[1] Gama, *Descripcion de dos piedras,* etc., n° 106 (2ᵉ parte, p. 30). — [2] *Monarq. indiana,* lib. II, cap. LIII. — [3] *Hist. des Chichimèques,* t. I, cap. XLIX, p. 355, trad. Ternaux-Compans.

toute culture, d'autres calamités, ayant détruit la civilisation toltèque au XIe siècle, le Mexique dépeuplé fut envahi par des Chichimèques (Tchitchimèques) barbares, que policèrent peu à peu quelques Toltèques échappés à la ruine commune et les colons venus des bords du golfe de Californie et ayant, dit Gomara, «des figures pour lettres [1]». C'est ainsi que les Chichimèques amenés par Amacui (Xolotl?), Nopal et Tlotli de régions septentrionales voisines de l'Atlantique et les Acolhuas des côtes de l'océan Pacifique fondèrent, à l'est des lagunes, les trois petits royaumes d'Acolhuacan, bientôt réunis en un seul, dont la capitale fut Tetzcuco, l'Athènes d'Anahuac, la rivale de Mexico, qu'elle surpassait en étendue et qu'elle ruina par un secours de cinquante mille hommes donné à Cortès et aux Tlaxcaltèques [2].

INDICATIONS TOPOGRAPHIQUES.

ÉTABLISSEMENTS OU CAVERNES CHICHIMÈQUES DES MONTAGNES DE TETZUCO.

Le haut du tableau représente, approchant avec la déclivité relative des villes ou villages qui les ont remplacées, six cavernes (*oztotl*) surmontées de végétation et figurant des monticules, à savoir, de gauche à droite et à peu près du nord au sud :

Fig. 1. — 1° *Tzinacanoztoc* «dans la caverne (*oztoc*) de la chauve-souris (*tzinacan*) [3]» : lieu de plaisance des rois de Tetzcuco (vulg. Tezcuco), désigné par la grotte et la chauve-souris. L'inscription *nahuatl*, en fac-similé sur la planche, mais ici suivant l'orthographe usuelle, porte : *In Tzinacanoztoc ompa tlacat in Ixtlilxochitzin*, littéralement : «Tzinacanoztoc, là naquit Ixtilxochitzin.» Il sera bientôt question (fig. 30) de cet Ixtlilxochitl, le dernier des rois d'Acolhuacan dont la suprématie ait été reconnue dans l'Anahuac. (Voir, fig. 28, 29, le nom des parents.)

[1] Gomara, *Cronica de la Nueva España*, cap. CXCII. — Torquemada, lib. I, cap. XI, XIV, XXI-XXVI; lib. II, cap. VIII, XXII; lib. III, cap. XXXII. — Ixtlilxochitl, t. I, p. 30-38 et 71.

[2] *Troisième lettre de Cortès à Charles-Quint*, § 27, p. 251, édit. Lorenzana. Mexico, 1770. — Torquemada, lib. II, cap. LVII; lib. III, cap. XXVII; lib. IV, cap. LXXXII, XCI.

[3] «*Oztotl*, cueva, *oztoc*, en la cueva.» (Hor. Carochi, *Arte de la lengua mexicana*, fol. 18. Mexico, 1645. — Paredes, *Compendio del arte del P. Hor. Carochi*, p. 39. Mexico, 1759.) L'original remplace *tz* par *z* ou *c*, et *n* par *m* devant une voyelle; «*n*... se vuelve en *m*, por seguirse vocal» (H. Car., fol. 10); «en lugar de *an*, se pone *am*, quando el verbo comienza con vocal o con *m*.» (Car. Paredes, p. 25.) — «*Tzinacan*, murcielago que muerde.» (Molina, *Vocabulario en lengua mexicana*, etc., 1571. — «Ixtlilxochitl, qui était né dans la forêt de Tzinacanoztoc.» (Trad. Ternaux, t. I, p. 88.)

Fig. 2. — 2° *Quauhyacac* « à l'extrémité (*yacac*) des arbres (*quahuitl*, R. *quauh* [38]) » : hameau contigu aux forêts qui ceignent les montagnes à l'est d eTetzcuco. Rébus : un « nez » au tronc de « l'arbre » à droite de la caverne. (« *Yacatl*, nariz o punta de algo[1] », M.)

Le texte souscrit, traduit plus loin, donne les noms des trois localités suivantes :

Fig. 3. — 3° *Oztoticpac,* quartier de Tetzcuco, qu'il ne faut pas confondre[2] avec d'autres Oztoticpac, près d'Otumba, près de Guadalaxara et ailleurs : *icpac* « sur », *oztotl* « la grotte » ; *ti* sert de ligature (H. Carochi, fol. 20 ; Car. Paredes, p. 40). Rébus : la figure conventionnelle de la grotte et une pierre [69] au-dessus (*icpac*). Le premier signe, que nous avons vu (*Patlachiuhcan, d*), que nous retrouverons figure 7 et à chaque pas, est le signe, soit matériel, soit phonétique, de la cité, chez d'anciens Troglodytes qui appellent encore « caverne, eau, mont » la ville, le village.

La pierre [69] est purement idéographique et marque la superposition, comme le *co* de Texcalticpac. (Cod. Vergara, fol. 38, 42, 49.) *Icpac* « sur », littéralement « dans les cheveux[3], dans le fil (*icpatl*) » ; *icpatetl* « peloton de fil », fourniraient d'autres analogies, quoique les filets de la pierre aient une autre origine ; mais il vaut mieux s'en tenir à l'annotation *In Oztoticpac*, etc., à la généalogie et descendance de Tlotli, prouvant, avec ce qui précède, qu'il s'agit bien ici du premier établissement chichimèque, fondé sur l'emplacement de l'ancienne ville toltèque de Catlenihco ? aujourd'hui Tetzcuco[4].

Fig. 4. — 4° *Huexotla* « saussaie » (« sauzeda ó arboleda de sauzes », M.) : ville autrefois importante dont on voit les ruines, encore intéressantes, à San-Luis-

(1) Un nez rend pareillement le *yacatl* de Tlayacac, Tlayacapan, etc., dans l'original des « Tributs » conservé au musée de Mexico. Ces nez sont omis dans la planche VII de Lorenzana (*Hist. de Nueva España.* Mexico, 1770). Cette planche VII répond aux planches XXVI, XXVII de Kingsborough, collect. de Mendoza, fig. 16, 20, etc.

(2) « Oztoticpac que es en Tezcuco. » (Ixtlilxochitl, *Relacion A*, cap. VII.) « Lugar de la ciudad de Tetzcoco ». (Ixtlilx., *Rel. B*, fol. 25.) — *Oztoticpac, axcan, ye Tetzcoco pohui.* (*Hist. de Teotihuacan,* p. 2. — Villa-Señor, *Theatro americano,* lib. I, cap. XXIX ; lib. V, cap. XXII.) — « *Oztoticpac,* encima de la cueva y se llama asi un pueblo », etc. (H. Carochi, fol. 22 ; Car. Paredes, p. 46.)

(3) Dans *Tlalticpaque* (cod. Vergara, fol. 12, 20), *icpac* est rendu par une chevelure.

(4) Ixtlilxochitl, trad. Ternaux, t. I, cap. VII, p. 53 ; cap. X, p. 69. — Veytia, II, cap. VIII, p. 56, dit Catenihco.

Huexotla, près de Tetzcuco. Rébus : un *huexotl* «saule» à droite et au-dessus de la caverne.

Fig. 5. — 5° *Cohuatlichan* «demeure du serpent», littéralement : «serpent, sa maison» : ancienne capitale proprement dite des Acolhuas policés venus des bords de la mer Vermeille, aujourd'hui village appelé San-Miguel-*Coatlichan,* ou *Quauhtlichan* «maison de l'aigle», ou *Quauhtinchan* «maison des aigles»[1]. Les pierres [69] autour du reptile n'ont ici aucun sens phonétique.

Fig. 6. — 6° Sixième caverne ou établissement chichimèque, terminant la série descendante de postes échelonnés du nord au sud, en déclinant à l'ouest, depuis Tzinacanoztoc jusqu'à ce point intermédiaire, entre Cohuatlichan (fig. 5), la frontière des Chalcas (fig. 22, 23, 24) et Colhuacan (fig. 7). Cette situation géographique, la présence d'Icpacxochitl[2] «couronne de fleurs» (fig. 17) et d'un fils, encore au berceau, recevant de son père Tlotli «faucon» (fig. 16) le nom de Quinantzin[3] «bramant», exprimé par la tête de cerf bramant (fig. 26) dirigée de la bouche du père à l'antre du nouveau-né; ces circonstances et la forme enterrée de l'*oztotl* ne laissent aucun doute sur le nom de *Tlallanoztoc,* près de Tlatzalan[4], que doit porter cette grotte placée au bord le plus endommagé de la peinture et n'offrant aucun indice certain d'écriture figurative. Suivant Ixtlilxochitl[5], «Xolotl ordonna à son petit-fils et légitime successeur (Tlotli) d'aller à Tlatzalan, comme seigneur... Avant de partir, Tlotli fut marié à l'infante Tocpacxochitzin[6], de laquelle il eut, étant dans sa principauté de Tlatzalan, deux

(1) Villa-Señor, *Theatro americano,* p. 160. Mexico, 1746. — *Histoire toltèque* (§ I, n° 1, de Botturini), en grande partie consacrée à l'histoire d'une ville du même nom.

(2) Ou Icpacxochitzin, femme de Tlotli. (Veytia, *Hist. antigua de Mejico,* t. II, lib. II, cap. VII, p. 49. Mejico, 1836. — Ixtlilxochitl, *Rel. E,* fol. 8.) — Le *tzin* est simplement révérenciel, du style de la cour (*tecpillatolli*), et presque étranger aux dialectes plébéiens ou montagnards (*macehuallatolli*). (Aldama, *Arte,* etc., prol. III. Mexico, 1754. — Tapia, *Arte,* etc., p. 15. Mexico, 1753.)

(3) Ou *quinan,* prétérit de *quinani,* primitif inus. des fréquentatifs : *quiquinaca* «gémir, grogner»; *quiquinatza* «bramer» («rifar el cavallo», M.; «gruñir el perro», H. Car., fol. 75).

(4) *Tlatzalan* «gorge, vallon» («quebrada de monte entre dos sierras», M.), littér. : «entre les choses».

(5) *Rel. B,* fol. 31.

(6) *Notre*-Icpacxochitl, comme on dit *Notre*-Dame, *Monsieur.* Les indigènes séparent peu le nom du pronom possessif. (Molina, *Vocab.,* v° *Aviso,* 4°. — Perez, *Arte,* etc., p. 76. Mexico, 1713. — Duponceau, *Mémoire,* etc., p. 57, 157, 178.) — *Tocpac,* «encima de la cabeza ò en la cabeza» (M.), est synonyme de *icpac,* «encima de lo alto ò en lo alto de alguna cosa» (M.). *Pachxochitzin* (Ixtlilxochitl, *Rel. A,* cap. VI), tiré de *pachtli, pachxochitl,* herbes

filles, appelées Malinalxochitl..., Azcaxochitl...; et, en troisième lieu, le prince Quinantzin, qui lui succéda. » Dans sa *Relation A*, le même auteur remplace Tlatzalan par *Tlatzalan Tlallanoztoc,* deux lieux voisins mentionnés dans plusieurs peintures et dans la *Relation B*, fol. 25. Tlallanoztoc, signifiant « dans la mine ou caverne souterraine [1] », explique la forme peu saillante de cet *oztotl* privé de l'enveloppe extérieure qui donne l'apparence de monticule aux grottes précédentes.

Pour ne laisser aucune incertitude sur le lieu natal du monarque qui affermit dans l'Anahuac la civilisation délivrée du fléau des invasions nomades, je donnerai l'*Établissement à Tlatzalan,* extrait d'une peinture chronologique (Botturini, § III, n° 1, codex Xolotl), que Ixtlilxochitl interprète dans ses relations :



α. Tlatzalan-Tlallanoztoc (Ixtlilxochitl, trad. Ternaux, t. I, cap. VI, p. 46); littéralement : « dans la caverne creuse (*tlallanoztoc*), entre deux montagnes (*tlatzalan*) ».

β. Tlotli « faucon ».

γ. Icpacxochitl « couronne de fleurs ».

δ. Malinalxochitl « fleur de malinalli [2] », herbe dont le nom vient de *malina* « tordre ». Rébus : une chose tordue et des fleurs (*xochitl*). Voir, fig. 46, Malinalxochitl à Cohuatlichan.

ε. Azcaxochitl. RR. *Azcatl* « fourmi », *xochitl* « fleur ». *Aztlatl, xochitl* (Ixtlilxochitl, *Rel. B*, fol. 31), est donc vicieux.

dont les Chichimèques se couronnaient (*ibid.*, cap. IX), peut être une méprise. Un descendant de la princesse, du même nom qu'elle, est appelé aussi indifféremment Ipacsuchil par Cortès (*Troisième lettre*, § 9, p. 197), et Tocpacxochitl par Ixtlilxochitl (trad. cit., cap. XCI, p. 276).

[1] « *Tlallan*, debaxo la tierra; *tlallanoztotatacac*, minador. » (M.) De *tataca* « creuser ».

[2] « Herba... ex quâ Indi parant retia, » etc... (Fr. Hernandi *Opera*, lib. XII, cap. CVI. Matriti, 1790.) — « Hierba larga que se cria en los montes al modo de esparto de Es-

ζ. Quinantzin, depuis ses conquêtes, surnommé Tlaltecatzin [1] « qui aplanit ou met en ordre (*teca*) la terre (*tlalli*) », ce qu'exprime la planche ou plate-bande de terrain [77] sous la tête grognante (*quinan*).

η. Nopaltzin Cuetlaxihuitzin [2], de *cuetlaxihui* « languir ». Rébus : un nopal, plante de la cochenille, une peau d'animal (*cuetlax-tli*) et deux plumes (*ihuitl*).

θ. Tochintecuhtli « chevalier du lapin », roi ou seigneur de Huexotzinco.

ι. Xiuhquetzaltzin (*Rel. B* et *C*), premier seigneur de Tlaxcallan. Xiuhquetzalli tecuhtli (chevalier Xiuhquetzal). (*Rel. A*, trad. Ternaux, p. 47) : « Aigrette de turquoises, panache d'herbes [3] », etc. Rébus : des turquoises (*xihuitl*) autour d'une plume verte appelée *quetzalli*.

La date, *ce tecpatl* (un silex), au centre de l'*oztotl*, entre Tlotli et sa femme, sera expliqué plus loin.

VILLES DES LAGUNES

DISPOSÉES DU SUD AU NORD ET DE DROITE À GAUCHE, AU BORD INFÉRIEUR DU TABLEAU.

Fig. 7. — *Culhuacan* ou *Colhuacan* « lieu de Culhuas ou Colhnas » c'est-à-dire de ceux qui ont des aïeux ou des choses courbées [4] : symbole tiré de *Coloa* « courber » et donné par Gemelli-Carreri, Clavigero [5] et Humboldt [6], d'après Sigüenza, dans l'explication de la trop fameuse peinture du déluge. C'est le Qulhuacan de Villa-Señor [7], village au sud de Mexico, et l'antique métropole de cette capitale; les Mexicas n'ayant définitivement renoncé à la vie nomade qu'après leur captivité chez les Culhuas-Toltèques, reste d'une nation civilisée d'où viennent les noms de Culhua, terre de Culhuas, ligue Culhua, donnés au Mexique par Cortès et par les Yucatèques [8]. A gauche de l'*altepetl* recourbé se trouvent (fig. 8) le roi

paña. (Ixtlilxochitl, *Rel. B*, fol. 25.) — « Paja para casas. » (Molina, *Vocab.*, 1ra parte.) — Jour du mois et « cierta hierba torcida. » (Gama, *Descripc.*, p. 26, et 2ª parte, p. 36.)

(1) « El que allana la tierra. » (Veytia, t. II, p. 171.) — « Tender o allanar la tierra. » (Ixtlilx., *Rel. C*, fol. 16).

(2) Ixtlilxochitl, *Rel. C*, fol. 10. — Nopaltzin Cuetlachihui, *Rel. A*, cap. VI, trad. Ternaux, p. 46, 77. — Quetlacyhuitzin, *Rel. D*. — Nopaltzin Toxihuitzin, *Rel. B*, fol. 43. Serait-ce *Tochihuitzin?* rappelant *Tochin ihuimatzal*, Torquemada, lib. II, cap. V? Aurait-on pris l'animal écorché d'abord pour un loup (*cuetlachtli*), puis pour un lapin (*tochtli, tochin*), ensuite pour un cerf (*mazatl*)?

(3) « *Xihuitl*, año, cometa, turquesa e yerba; *quetzalli*, pluma rica, larga y verde ». (M.)

(4) Car. Par., p. 39, 142. — « Auelo... *colli, tecol.* » (M.) « *Coltic* ou *cultic*, cosa tuerta ó torcida. » (M.) « *Coltotl*, avicula inflexa » (Hernandez, *Hist. avium*, cap. XX.) R. *col*, *toll* (*tototl* « oiseau »). (*Ibid.*, p. 315, aussi tract. III, p. 59, 70.) Cŏltōes est encore le nom d'un lézard « de tierra calente » rappelant le *κολωτης* des Grecs.

(5) Clavigero, append. VI.

(6) *Vues des Cordillères*, t. II, p. 177.

(7) *Teatro americ.*, t. I, p. 62.

(8) Cortès, *Troisième lettre*, § 6, p. 9. — Herrera, dec. II, lib. XI, p. 78; dec. III, lib. III, cap. I. — Torquemada, lib. XIX, cap. XXXI. — *Anahuac* « près de l'eau » s'applique à toute contrée maritime ou aquatique, telle que la vallée marécageuse de Mexico et le littoral.

Coxcox et sa femme. Le nom propre est exprimé par une tête de faisan (*cox* en maya; *coxolitli, quauhcoxolitli,* etc. en nahuatl [1]). D'autres villes de ce nom, près du golfe mexicain et du golfe californien, jouent un rôle important dans l'histoire du Mexique. Le codex de 50 pages, cité page 51, désigne la plus ancienne de ces villes par un scorpion («*colotl,* alacran,» M.); et *colohuacan* «lieu abondant en scorpions ou sorte de lézards» serait le nom primitif de ces localités : «*colotli,* idolo, rocadero, coroza» (M., 1ra et 2a parte); «armadura de manga de cruz ó de andas,» etc. ne donnerait que des distinctions religieuses; mais «murezillos *acolli*» (M., 1ra parte; et Hernandez, p. 325) nous donnera des Acolhuas, Colhuas maritimes et baleiniers comme les Mexicains, pêcheurs au service des Aztèques, mais non Aztèques eux-mêmes, avant l'initiation politico-religieuse qui décida de leur départ d'Aztlan et du nom collectif d'Aztèques, qui n'était pas le leur, suivant les peintures.

Fig. 9. — *Tenochtitlan,* nom d'un îlot de la lagune, appelé Mexico, conjointement avec l'îlot de Tlatelolco, du nom des Mexicas établis sur l'un et sur l'autre. Étymologie : *Tenoch-ti-tlan* «près de Tenoch», chef de la nation lors de la fondation de la ville, et des Tenochcas depuis la séparation des Tlatelolcas [2]; ou «près du *tenochtli*», plante décrite par Hernandez (lib. VI, cap. cx). Rébus : la pierre, *tetl,* R. *te* [69] et [61], le *nochtli* ou *tenochtli* (*tuna lapidea* d'Hernandez), ici figurés. Plusieurs mythes et explications allégoriques, reposant sur ces données historiques ou philologiques, ont plus de célébrité que de fondement. Une tête d'oiseau-mouche (*huitzitzil* ou *huitzitzilin*) entourée de quelques plumes (*ihuitl*) exprime le nom du roi de Mexico *Huitzilihuitl,* placé entre sa femme et Tenochtitlan (fig. 10).

Fig. 11. — *Azcaputzalco* (aujourd'hui Escapuzalco) «dans la fourmilière», toujours ainsi désigné par une fourmi (*azcatl*) dans (*co*) la fourmilière (*azcaputzalli*) : ville dont les Mexicains étaient alors tributaires et qu'ils ruinèrent, de concert avec les Tetzcucas et d'autres auxiliaires.

[1] Molina, *Vocab.* — Hernandez, *Hist. avium,* cap. XL. *Cox* «faisan»... (Beltram, *Gram. maya,* p. 177). — [2] Voir la scission entre les nobles et le parti populaire et sacerdotal. (Veytia, lib. II, cap. xv.)

IMPRIMERIE NATIONALE.

J'ignore si les drapeaux [1] qu'on voit sur trois localités peuvent désigner les nationalités, chichimèque à Oztoticpac, acolhue à Cohuatlichan [2], chalca au lieu de l'entrevue de Tlotli et des Chalcas; s'ils ne marquent pas plutôt la suzeraineté de Tlotli sur ces contrées [3]; enfin, si ces drapeaux, figurant ordinairement le son *pan, pantli* [63], sont ici pour *tepantli* « confins, limites [4] ». Cette dernière explication est assez conforme aux circonstances de l'entrevue aux frontières de Chalco; mais la première et surtout la seconde reçoivent beaucoup de poids de la présence du *cuachtli* [5] « anneaux de la queue du serpent à sonnettes » figuré au bas du *cuachtli* ou *quachtli* « étoffe » des trois drapeaux, et désignant plutôt le son *quachpantli* « étendard » que le son *tepantli* « mur ou limites ».

EXPOSITION HISTORIQUE.

VIE CHICHIMÈQUE OU NOMADE.

Au milieu de plantes, d'animaux servant encore d'aliments aux indigènes, les chefs chichimèques :

Amacui (fig. 12),

Nopal (fig. 14),

Tlotli (fig. 16),

et, dans le même ordre, mais au-dessous, leurs femmes :

Malinalxochitl ? (fig. 13),

Quauhcihuatl ? (fig. 15),

Icpacxochitl (fig. 17),

s'avancent diagonalement, de bas en haut, de gauche à droite, vers Quauhyacac [6]

[1] *Quachpamilt, quachpanitl, quachpantli* « estandarte, bandera ó pendon » (M.), de *quachtli* « manta grande de algodon » (M.) et *pamitl, panitl, pantli*, dont la racine *pan* signifie « pan, panne, panneau, etc., ban, banne, bannière, bande, bandière, file, rangée », et, de plus, « vingt, sur », etc.

[2] Cohuatlichan Acolhuacan. (*Rel. B*, fol. 29.) — « Tlacoxin..., chef de Coatlichan et des Acolhuas. » (Ixtlilxochitl, traduction Ternaux, t. I, p. 38, 39, 49.) Mais Tetzcuco et Huexotla s'appellent aussi Aculhuacan. (*Mémorial*, an 1116.)

[3] Chalco payait tribut à Tlotli. (Ixtlilxochitl, p. 46.)

[4] « Linde entre heredades... *tepantli.* » (M.) — « *Tepantli*, pared. » (M.) RR. *tetl, pantli* « rangée de pierres ». Le territoire de Tlaxcallan était ceint d'une immense muraille. « Quinatzin fit élever trois grandes murailles, l'une depuis le bas de la ville de Huexotla jusqu'au lac, » etc. (Ixtlilxochitl, trad. Ternaux, t. I, p. 53.)

[5] « *Coacuechtli*, caxcauel de bivora. » (M.) RR. *coatl, cuechtli*. De « *cuech*, seu colubro sonalibus insignito. » (Hernandez, *Nova plant., anim. et miner. mexican. historia*, cap. XVII, fol. 62.) Présenté par une personne, le drapeau est signe de paix.

[6] Hameau dans les montagnes, à l'est de Tetzcuco. *Quauh-yaca-c* « à l'extrémité ou à la pointe du bois ».

(fig. 2), où nous les retrouvons : Amacui et Malinalxochitl, au fond de la grotte; Nopal et sa femme, à droite sous Malinalxochitl; Tlotli et Icpacxochitl, à gauche sous Amacui. Ils viennent, à n'en pas douter, de l'établissement chichimèque principal de Tenanyocan [1], souvent mentionné par la suite, et se séparent à Quauhyacac pour se répartir comme nous l'apprend la glose suivante, sans ponctuation dans l'original, mais ici reproduite et ponctuée d'après l'orthographe usuelle :

Oncan mochtin motlalico in Quauhyacac : oc cencatca [2]. Quin oncan onehuac in Amacui ; nehuan icihuauh yaque in Cohuatlichan. Quin no oncan onehuac in Nopal ; nehuan icihuauh yaque in Huexotla. Quin no oncan onehuac in Tlotli ; nehuan icihuauh yaque in Oztoticpac.	Tous vinrent s'établir là, à Quauhyacac : ils étaient encore tous ensemble. De là partit ensuite Amacui ; avec sa femme, il alla (ils allèrent) à Cohuatlichan. De là partit encore Nopal ; il alla avec sa femme à Huexotla. De là partit encore Tlotli ; il alla avec sa femme à Oztoticpac.

Ce texte laisse peu d'incertitude sur les noms. *Amacui* « qui prend (*cui*) du papier (*amatl*) » a pour rébus abrégé une feuille d'*amatl.* Nopal, aïeul du Nopal Cuetlaxihui cité dans la digression, est désigné par la raquette ou cactus initial du nom de ce dernier. Tlotli et Icpacxochitl sont connus. La femme d'Amacui paraît s'appeler Malinalxochitl, comme la fille de Tlotli, déjà mentionnée, et comme la princesse de Cohuatlichan (fig. 5 et 46), personne probablement identique, dont il sera bientôt question. Enfin la femme de Nopal, désignée par la même tête d'aigle que la femme de son petit-fils Quinatzin, porte vraisemblablement le nom de Quauhcihuatl, « femme d'aigle ou aiglonne » (RR. *Quauhtli* [37] et *cihuatl* « femme »), qui est donné à cette dernière par les auteurs et par la glose qui la concerne plus loin (fig. 27).

Cependant les auteurs semblent ne pas connaître cette femme chichimèque de Nopal. Ils ne nomment que Azcaxochitl [3], petite-fille du dernier monarque toltèque (l'infortuné Topiltzin Acxitl Quetzalcoatl), mariée au conquérant sexagénaire pour sceller l'union des deux peuples. Ils parlent, il est vrai, d'un bâtard de Nopal, du tyran Tenancacaltzin, usurpant, dans la capitale des Chichimèques,

(1) Tenayuca, à 3 lieues N. N. O. de Mexico. (Villa-Señor.)

(2) On peut changer la ponctuation, mais le sens varie peu. Voir, pour *oc cencatca,* le manuscrit de 1528, I, 2, et Car. Pared., p. 67. *Onehuac* ou *oneuh* (seul donné par M.), comme plus loin *huecahuac* et *huecauh.* Voir *Oneua, Eua, Euhteua, Vecaua* (M.), et surtout Car. Pared., p. 76. « *Ehua,* neutro, partirse, pret. *ehuac.* »

(3) Veytia, lib. II, cap. v, p. 36. — Ixtlilxochitl, trad. Ternaux, t. I, p. 40. — *Rel. B.,* fol. 30. — Torquemada, liv. I, cap. xxix.

les droits des fils de la princesse toltèque; mais je ne trouve point le nom de sa mère, et Torquemada prend Quauhcihuatl pour la bru de Nopal et non pour sa femme[1].

Je n'examinerai pas si Amacui n'est autre que le père de Nopal, Xolotl, de qui prétendaient descendre tous les monarques d'Anahuac. La marche simultanée de Tenanyocan à Quauyacac, «où ils sont encore en famille», les conférences de Cohuatlichan, d'autres circonstances, le feraient croire, si Nopal, dont la femme ne porte point de havresac, n'était indubitablement ici le personnage principal. C'est à des documents plus explicites qu'un abrégé incomplet de la vie de Tlotli, à résoudre une question importante pour les origines de la civilisation qui va nous occuper.

CIVILISATION DES CHICHIMÈQUES.

Il ne s'agit plus d'Amacui, de Nopal, de vie nomade dans le reste de cette peinture, mais de la première éducation agricole, industrielle et religieuse, que les Chichimèques reçoivent des Chalcas-Toltèques dans la personne de leur chef Tlotli, fondateur du royaume de Tetzcuco. Voici ce qu'apprend une glose commençant au-dessous de Tlotli (fig. 16), à Oztoticpac-Tetzcuco (fig. 3), et continuée autour de Cohuatlichan et de Tlallanoztoc (fig. 5 et 6) :

In Oztoticpac huel ichan in Tlotli. Auh in Tlotli zan ompa huia in Cohuatlichan, tlaminaya; oncan ipan acico in Chalcatl, itoca Tecpoyochcauhtli. Auh in Tecpoyoachcauhtli[3] iuhquin[4] momauhti in oquithuac[5] Tlotli itlahuitol yeti... [6] oquilhui in Tec-

Oztoticpac (était) la véritable résidence de Tlotli. Or, Tlotli allant chasser à Cohuatlichan[2], le Chalca appelé Tecpoyoachcauhtli (principal missionnaire) vint l'y trouver. Tecpoyoachcauhtli fut effrayé en voyant Tlotli, l'arc bandé. Il lui dit : O mon fils! (voulez-

[1] Torquemada, lib. I, cap. XLVIII; lib. II, cap. V, où Tenancacaltzin est frère de la mère de Quinatzin. Serait-ce *madre* pour *padre?*

[2] Ou : «ne dépassant pas Cohuatlichan», etc., ou : zan oppa huia? «alla deux fois seulement».

[3] Ixtlilxochitl (cap. IX; trad. Ternaux, p. 64) en fait un nom propre. Ce pourrait fort bien être le titre d'un emploi : «*Tecpoyotl*, embajador grande» (Chimalpahin, t. I; *Relacion*, an 1241); «notificateur royal...» (Torquemada, lib. XI, cap XXV);— «*achcauhtli*, principal, hidalgo» (Olmos, *Arte*, etc., p. 10, 21); *le doyen des prêtres* ou *d'une classe de prêtres* (tlamacazque) (Torquemada, lib. X, cap. XXXI, XXXII); «officier municipal et justicier plébéien, principal» (Sahagun); «juge, commissaire, délégué» (Ixtlilxochitl, trad. cit., cap. XXXVIII).

[4] Voir M., *iuhquin*, et «espeluzado *momauhtia*».

[5] Pour *oquittac* (*tierra caliente*). (Carochi Paredes, p. 178.)

[6] Je lis : *ye tilictic*, «cosa tesa y panda» (M.). De *tilinia*,... «frechar ó enarcar arco» (M.).

poyoachcauhtli Tlotli : Nopiltzine ! ma motlantzinco ninemi ! Auh in Tlotli amo quicaqui, ca Chichimecatl. Auh niman ye za quihuicatinemi [1] in tlatlamina Tlotli. Auh in quiminaya mazatl, tochtli, cohuatl, tototl, quitquiliaya [2] Tecpoyoachcauhtli. Auh in Tecpoyoachcauhtli, quin yehuatl yancuican quitlehuachili [3] in itlamin Tlotli; quin yancuican icocic [4] quicoalti in Tlotli, ca za quixoxouhcaquaya in quiminaya.

Auh in Tecpoyoachcauhtli huecahuac in itlan nemiya Tlotzin. Niman ye quinahuatia, quilhui : Nopiltzine ! ma niyauh ! ma niquimithua in mococolhuan [5] in Chalca, in C... tlateca ! Auh ma [6] niquinnonotza in onimitznothuilico [7], yuh motlantzinco ninemiya ! Auh in Tlotzin ye achi quicaqui in itlatol; quitquiti tochtli, cohuatl, huacaltica [8].

Auh in Tecpoyoachcauhtli hualla in itlan Tlotzin; quilhui : Nopiltzine ! ma nozo xiquinmothuili in mococolhuan in Chalca !

In Tlotzin niman quihuicac; quiyacantiya in Tecpoyoachcauhtli; quimamatiya mazatl, tochtli, zan no yehuatl in quitqui in achto ic huiya. In oacic Tlotzin, quihualnamicque in Chalca; quitlalique, quitlamacaque; in quimacaque tamalli [9], atolli [10]. In tamalli amo

vous) que je demeure avec vous ? mais Tlotli ne le comprend pas, car il est Chichimèque. Depuis lors Tecpoyoachcauhtli accompagne Tlotli à la chasse. Il lui porte les cerfs, les lapins, les serpents, les oiseaux atteints par les flèches. Le premier il fait rôtir le gibier de Tlotli; il lui fait manger pour la première fois des choses cuites, car Tlotli mangeait cru ce qu'il avait tué.

Tecpoyoachcauhtli vécut longtemps avec Tlotzin. Ensuite il demanda congé, et lui dit : O mon fils ! (voulez-vous) que j'aille voir vos serviteurs les Chalcas, les Cuitlatecas ? que je leur raconte comment je suis venu vous voir et vivre avec vous ? Alors Tlotzin comprend déjà un peu son langage ; il envoie des lapins, des serpents, dans un huacal.

Tecpoyoachcauhtli revint auprès de Tlotzin, et lui dit : O mon fils ! que ne les voyez-vous vos vassaux les Chalcas !

Tlotzin alors le suit; Tecpoyoachcauhtli le précède; il fait porter des cerfs, des lapins comme la première fois. A l'arrivée de Tlotzin, les Chalcas vinrent à sa rencontre; ils le firent asseoir, lui servirent à manger. Ils lui servirent des tamales, de l'atole. Il ne man-

(1) « *Vicatinemi* (*nite*), andar acompañando á otro. » (M.)

(2) *Itquilia* « porter à ou pour autrui », applicatif d'*itqui* « porter ».

(3) *Tlehuachilia* « rôtir pour autrui », applic. de *tlehuatza*. On trouve *tlehuaxilia* dans Tezozomoc.

(4) Pour *icucic*... « cosa cozida. » (M.) On dit aujourd'hui *huecic, yuccic*. — *Quicoalti* pour *quiqualti*, compulsif de *qua* « manger ».

(5) *Cocol, nococol* (M., et ms. de 1563) « protégé, client, vassal ? » Les Cuitlatecas, au sud-ouest de Mexico (Clavigero, *Hist. ant.*, lib. I) vers Tetela-del-Rio, disent que leurs ancêtres, venus probablement « du pays des Chinois », firent naufrage sur la côte et s'établirent d'abord à Atoyac, dans les montagnes ; qu'ils traversèrent ensuite la Sierra Madre, et vinrent fonder (San-Miguel) Totolapan et Axochitlan. Ils eurent aussi une colonie au village del Espirutu-Santo, où les Cuitlatecas portent encore des fleurs en mémoire de leur ancienne résidence, quoiqu'il n'y reste plus qu'une croix et qu'il y ait 14 lieues d'Axochitlan, suivant un de leurs anciens juges, qui ne sait plus que ces mots (par conséquent fort douteux) de leur langue : 1 *tehual*, 2 *cal*, 3 *calil*, 4 *pal*, 5 *pual*, 6 *daxil*, 7 *uxil*; viande, *muñahua*; tortilla, *chaux*; feu, *pujtal*; mère, aïeule, *pipi*; et Dieu te garde, *Dios kaïmo*. *X* est le *ch* français; les autres lettres sont espagnoles.

(6) « Relatar, *nite*, *nonotza*. » (M.)

(7) *Ithuilia*, révérenciel de *ithuia*, appl. de *ithua*, seulement usité dans les Terres chaudes.

Onimitznothuilico signifierait : « (que je leur rende compte de) ce que je suis venu vous dire ».

(8) *Huacalli*, sorte de hotte en forme de cage quadrangulaire.

(9) Sorte de pâtisserie.

(10) Bouillie de maïs.

quicoa, in atolli zan conyeco [1]. Niman ye quinnonotza in Chalca in Tecpoyachcauhtli, quimilhui ca amo momopilhuatiya [2] in Tlotzin. Niman yam... [3]... in Chalca, ca in Chalca diablo quitlayecoltiya [4]. Tlotzin ca Chichimecatl amo quimatiya in iuh quintlayecoltiaya Chalca in diablome. Ca in Chichimeca zan quixcahuiyaya in quintimotinemi in mazatl, in tochtli in quicoaya. Zan iyo tonatiuh quiteotocaya, quimotatiyaya; inic quiteotocaya tonatiuh quiquechcotonaya in cohuatl, in tototl; quitatacaya tlalli, zacatl quitzetzelohuaya, ipan quixitzaya in eztli [5]. In tlalli iuhquin no quiteotocaya, quimonantiaya. Ixquich in inic quimiztlacahui diablo inic quimotlatlacalhuilique totecuyo icel Dios teotl.

In Tecpoyoachcauhtli in oquimithua ihuanyolque quinmacac in tochtli, cohuatl, ihuan quinnonotz in huecauh o-itlan-nemiya Tlotzin, iuh quimilhui in iuh oquihuicatinenca otlatlaminaya.

gea pas les tamales, il ne goûta que l'atole. Alors Tecpoyoachcauhtli confère avec les Chalcas. Il leur dit que Tlotzin *n'était pas bien converti ??* Alors les Chalcas... car les Chalcas adorent le diable. Tlotzin, comme Chichimèque, ignorait ce culte. Car les Chichimèques ne s'occupaient qu'à chercher les cerfs, les lapins qu'ils mangeaient. Ils adoraient seulement le soleil, qu'ils appelaient leur père; pour l'adorer, ils coupaient le col aux serpents, aux oiseaux; ils creusaient la terre, ils secouaient le gazon et l'arrosaient de sang. Ils adoraient aussi la terre, l'appelant leur mère. C'est pour leurs péchés que le diable les trompa tant. *Littéralement :* le diable les trompa tant, pour avoir offensé notre Seigneur le Dieu unique.

Tecpoyoachcauhtli, en voyant ses parents, leur remit les lapins, les serpents; il les entretint du temps passé avec Tlotzin et leur dit comment il l'avait suivi à la chasse.

Quelques développements religieux semblent manquer ici. Peut-être le morceau de 0m 32 ajouté à la bande principale approchait-il des 0m 955 de cette dernière. Quoi qu'il en soit, on voit (fig. 18 et 19) Tecpoyoachcauhtli faisant rôtir pour Tlotli (fig. 16) et sa femme (fig. 17) un lapin et un serpent embrochés [6]. Plus loin, il leur fait boire l'*atolli,* bouillie de maïs écrasé sur le *metlatl* (fig. 20) avec le rouleau *metlapilli* placé en travers comme pendant la mouture. A côté,

(1) On peut traduire : «il ne finit que l'atole.»

(2) L'*amo* abrégé, un *mo* peut-être de trop et l'oblitération de ce qui suit rendent ce passage difficile. La présence de l'émissaire chalca à Tlallanoztoc et partout, jusqu'après la naissance du prince royal (fig. 6), ferait traduire au propre *mopilhuatia*... «engendrer...» (M.) Mais les trois *mo* et le but apparemment religieux de sa mission font préférer le sens de «*rétif,* non affilié». «Inobediente, rebelde y presemptuoso *amo mopiloani, amo mopilollani.*» (M., 1re parte.) Voir *Mopiloa tonatiuh* (ms. de 1528 [483]), *Valmopiloa, Itech ninopiloa, Tetech mopiloqui.* (M.)

(3) Je crois lire *monauatia* «se concertent», comme le manuscrit de 1576, p. 38. Mais la danse religieuse où les exécutants *entrelaçaient leurs bras* donne un sens plus naturel. — Voir *Dansar, Dansa, Nenaualitzli.* (M. et Sahagun, lib. II, cap. XXIV, etc.)

(4) *Diablo* pour *Teotl,* sujet de graves controverses entre les ordres religieux.

(5) «*Ixitza, nitla,* destilo algo.» (H. Car., fol. 75; Car. Pared., p. 101.) — Voir, sur ces sacrifices d'herbes, Torquemada, lib. VII, cap. XVII et *passim.* — Ixtlilxochitl, trad. cit., lib. I, cap. VI, et Chimalpahin.

(6) A Mexico, on mange encore les serpents à sonnettes.

(fig. 21) des charbons ardents supportent le *comalli*, plaque de terre servant de tourtière, etc. Rien n'est changé à cet égard au Mexique et je renvoie pour les détails aux récits des voyageurs [1]. Je ferai seulement remarquer le symbole *tetl* [69] incorporé au metlatl pour en indiquer la nature pierreuse, et, de chaque côté du *comalli* (figuré par deux traits parallèles), le signe [68] désignant, ici, la fumée, ailleurs, l'haleine, la voix, le chant, et, plus communément, la parole, le commandement, comme dans l'imposition du nom de Quinatzin à Tlallanoztoc (fig. 6, 16, 17, 26).

Fig. 22. — Au-dessus de cette dernière caverne, Tecpoyoachcauhtli, encore avec le signe [68], rend compte de son séjour chez les Chichimèques.

Fig. 23. — Immédiatement au-dessus, il porte, avec d'autre gibier, un chevreuil sur les épaules et des serpents à sonnettes dont on voit les grelots. Enfin, vis-à-vis du seigneur chalca, placé sous le drapeau (fig. 24), a lieu la présentation du chef chichimèque, et Tecpoyoachcauhtli rapporte les tamales refusés par Tlotli, dont la femme vide une tasse d'atole.

On doit cette interprétation au texte nahuatl plus haut cité. Des annotations semblables sur d'autres peintures expliquent la figure 25, à gauche de Cohuatlichan. C'est dans les trous creusés par une sorte de taupe (*tozan*) que les Chichimèques commencèrent à planter le maïs. Leur aversion pour le travail, leur résistance désespérée, lors des grandes guerres de Quinatzin, aux institutions agricoles et monarchiques toltèques, montreront combien fut pénible, au sortir du moyen âge américain, la renaissance de la civilisation que Cortès trouva au Mexique.

DYNASTIE CHICHIMÈQUE TETZCUCANE.

ROIS DE TETZCUCO (EMPEREURS, GRANDS CHICHIMÈQUES DES AUTEURS ESPAGNOLS ET INDIGÈNES).

Revenons à Oztoticpac-Tetzcuco (fig. 5). Le berceau entre Tlotli et Icpacxochitl (fig. 16 et 17), au fond de la grotte, est celui de Quinatzin (fig. 26), né à Tlal-

[1] Hernandez, *Nova plantarum, animalium et mineralium mexicanorum historia*, lib. VII, cap. XL et XLI. Romæ, 1651; lib. VI, cap. XLIV et XLV. Matriti, 1790. — Clavigero, *Historia antigua de Megico*, lib. VII. — Cf. Humboldt, et toutes les descriptions de la Nouvelle-Espagne.

lanoztoc (fig. 6), puis marié à Quauhcihuatzin (fig. 27) « femme aigle », d'après tous les auteurs [1] et la note suivante, où j'ai puisé ce même nom pour la femme de Nopal, grand'mère de Quinatzin :

In Quinatzin Tlaltecatzin commocihuahuati Huexotla Quauhcihuatzin ichpoch in Tochin.	Quinatzin Tlaltecatzin épousa, à Huexotla, Quauhcihuatl, fille de Tochin [2].

Quinatzin (bramant) a déjà mérité par ses exploits le surnom de *Tlaltecatzin* (qui aplanit ou soumet la terre); mais on distingue imparfaitement, au milieu de la plate-bande, un signe qui semble désigner un sol meuble et nivelé dans quelques cadastres?? Remarquons la position de l'enfant, perpendiculaire à l'axe du berceau; le costume différent des femmes toltèques et chichimèques; enfin les peaux que vêt encore Quinatzin, restaurateur, nous le verrons, de la civilisation détruite.

Entre Quinatzin et sa femme, est le berceau de Coxcox Techotlala ou Tecchollala (fig. 28), dont le nom s'écrit : *Coxcox,* par une tête de faisan [34], comme à Culhuacan (fig. 8), et *Te-choltlala* (boue jaillissant de la pierre), par la boue (*tlalatl*) s'échappant de la pierre [69] [3].

L'annotateur ajoute :

In Techchotlalatzin commocihuahuati, Tozquentzin Coatlichan ichpoch Acolmiztli.	Techotlala épousa Tozquentzin, fille d'Acolmiztli de Coatlichan.

Fig. 29. — Torquemada [4] et Ixtlilxochitl [5] le confirment. *Tozquentzin,* sans révérenciel *tozquen* « vêtement, parure (et ici : « gorgerette, collier ») jaunes ou de toztli », plumes précieuses et sorte de perroquet, figurés séparément dans les tribus de Xoconochco et de Toztlan (et non Toztan ni Tototlan). (Lorenzana, pl. XXV et XXVI; Kingsborough, collect. de Mendoza, pl. XLIX et L.) Voir, dans Molina, les dérivés de *tozquitl, tozcatl* « voix, gorge ».

[1] Chimalpahin, 3e *Rel.; Mémorial,* an 1272. — Veytia, lib. II, cap. x, p. 77. — *Hist. de Teotihuacan,* etc. — Excepté Torquemada (lib. I, cap. XLVIII; lib. II, cap. v), pour qui Quauhcihuatl est *mère* et non *femme* de Quinatzin.

[2] *Tochin* ou *Tochtli* (lapin), seigneur de Huexotla (fig. 40).

[3] Techollala, techchollala (*t* se supprime entre deux *l*) donneraient « éclaboussure » : *te* « de » ou « sur autrui » ; *tech* « sur nous », et d'autres étymologies plus ou moins éloignées du rébus. — « *Tlalatl,* cieno (eau terreuse). » (M.) « *Choloa*. . . . . saltar ó chorrear el agua. » (M.)

[4] Lib. II, cap. VII.

[5] *Rel. A* et *B,* trad. Ternaux-Compans, t. I, p. 74 et 88.

Un annotateur plus ancien écrit, avec son orthographe propre, derrière la princesse :

In Techchotlalatzin quin ipan acico nauhtlamantin, Mexica, Colhuaque, Huitznahua, Tepaneca.	Sous Techotlalatzin arrivèrent quatre nations : les Mexicains, les Colhuas, les Huitznahuas, les Tépanecas.

Ces mots et plus haut, à droite, d'autres effacés par le temps, mais où on lit : . . . *Tlailotlaqueh,* s'appliquent à des colonies policées, venues, en partie, de la région du Sud (aujourd'hui couverte de ruines), qui firent de Tetzcuco le principal foyer de la civilisation d'Anahuac [1].

L'image de Techotlala n'a plus rien de chichimèque. Ce prince fit triompher la cause paternelle, celle de la civilisation, dans la révolte de ses frères et de l'aristocratie nomade contre les institutions toltèques, agricoles et monarchiques.

Fig. 30 et 31. — In Ixtlilxochitzin commocihuahuati Matlalcihuatzin Tenochtitlan ichpoch Huitzilihuitl.	Ixtlilxochitl épousa Matlalcihuatl, fille de Huitzilihuitl de Tenochtitlan.

Le rébus du nom du prince né à Tzinacanoztoc (fig. 1) est formé des éléments *ix* [7 *bis*] *tlil* [79] *xochitl* [96]. L'œil (*ixtli*) a sa paupière inférieure noire (*tlilli*). *Tlilxochitl* « vanille ». (M. et Clavigero, lib. VII.) Le nom de son épouse *Matlal-cihuatl* (femme bleue) paraît être tiré des plantes *matlalin* et *tzihua* [2], décrites par Hernandez; de « *matlalin,* color verde escuro » (M.), avec les déterminatifs : *atlatl* « amiento » (*amentum*) (M.) et probablement *mahute* « le haut, l'attache de l'aile » (*atlapalli*), et de *tzoualli* [3] « sorte de massepain », pour *çouatl,* syn. de *cihuatl* « muger » (M.)

Fig. 32. — In Nezahualcoyotzin commocihuahuati ichpoch Temiccin Tenochtitlan.	Nezahualcoyotl épousa la fille de Temictzin de Tenochtitlan.

Nezahualcoyotl « coyotl (sorte de renard ou de chacal) à jeun » : nom d'un fétiche adoré au Mexique (ms. inédit) et au Pérou, suivant Ternaux-Compans [4].

(1) Ixtlilxochitl, *Rel. A,* traduction citée, I, cap. XII, p. 81; cap. XIII, p. 87, et dans ses Relations inédites.

(2) Voir, plus haut, Teocaltitlan, IV.

(3) « Comida hecha de bledos y miel. » (Torquemada, lib. X, cap. XXIII.) « Cierto pan de semillas, como bollos. » (M., 1re parte, fol. 119, p. 2. — Sahagun, lib. I, cap. XIV et XV; lib. VII, cap. XII.) « A Mexico, on ne prononçait ni *m* ni *p;* ainsi, on disait *exico* pour *Mexico.* » (Olmos, *Arte de la lengua mexicana,* p. 140.)

(4) « Quand ils prennent un renard, ils l'ouvrent, le vident et le font sécher au soleil; ils l'habillent ensuite d'un costume de veuve et l'attachent avec une écharpe comme

IMPRIMERIE NATIONALE.

Voir, ci-dessus, Nezahual (Patlachiuhcan, XIX, h), et pour le nom et l'histoire curieuse de la princesse mère de Nezahualpilli : Ixtlilxochitl, trad. cit., t. I, p. 308, 314; Torquemada, lib. II, cap. XXIII, XLV; Chimalpahin, 7ª *Rel.*, p. 18, 191, 193 (an, 1431); Veytia-Ortega, *Hist.*, etc., append., cap. IV; Veytia-Bustamante *Tezcoco*[1], p. 160; la mappe de Tepechpan, et Ixtlilxochitl, *Rel. C*, fol. 33. Plus sage que ces historiens, le peintre n'a point cherché le nom de la femme d'un roi polygame.

On lit encore à droite, non sans peine :

Auy? yehuatl in Nezahualcoyotzin quincennechico diablos, quincalti in nauhtlamantin, ihuan quinnechico in izquitlamantin tlechichiuhque in tolteca [2].	Nezahualcoyotl réunit les idoles, donna asile aux quatre nations et rassembla par quartiers les artistes et les artisans.

On voit, en effet, derrière la princesse, un peintre et un mouleur ou sculpteur (polychrome), avec leurs couleurs; un émailleur («pintor con fuego, *tlatleicuilo,*» M.) et un orfèvre, avec leurs fourneaux; un nattier, un géomètre-arpenteur, un sculpteur en bois, diversement occupés des travaux de leurs professions. Quelques figures ne sont pas exemptes d'incertitude : la hache de la dernière[3], par exemple, peut appartenir à un taillandier et à d'autres artisans.

Il s'agit ici moins des quatre nations déjà mentionnées, que d'autres dispersées par les troubles religieux de Culhuacan et par la guerre tépanèque, et, vraisemblablement, des Acolhuas, des Colhuas, des Tenochcas et des Otomis, qui repeuplèrent aussi Xaltocan[4].

celles qu'elles ont l'habitude de porter, et après l'avoir placé sur une espèce de trône, ils lui offrent de la chicha,» etc. (*Recueil de documents*... Gide, 1840, p. 106.) Voir p. 54, 81 (3), et fig. 33.

(1) Don Carlos Maria Bustamante, *Tezcoco en los ultimos tiempos de sus ryees*, etc. Mexico, 1826.

(2) *Niccaltia in noyacapan :* «je pourvois de maison mon fils aîné.» (Car. Paredes, p. 146.) *Tlechichiuhque* «qui font du feu, artistes» (jadis). *Toltecatl* «Toltèque» et «artisan habile» («official de arte mecanica ó maestro», M.) «*Izquitlamantli,* tantas partes,» etc. (M.) «Il assigna un quartier séparé à chacune des trente et quelques professions, de sorte que tous les habitants d'un faubourg travaillassent l'or, ceux d'un autre l'argent; qu'il n'y eût que des peintres dans un troisième, des lapidaires dans un quatrième... Pour cela, il les attirait de toutes parts,» etc. (Torquemada, lib. II, cap. XLI; Ixtlilxochilt, *Relacion C,* fol. 30; *Relacion A*, traduction Ternaux-Compans, p. 264.)

(3) C'est le *tepuztli* («*tlaximaltepulztli*, hacha,» etc., M.), mal figuré dans Lorenzana, pl. XXI, Tepuztlan; pl. XXIII, Tepozcolatan. «*Tepuztli,* cobre...» (M.) «*Tepuzuia, nitla*, cortar algo con hacha.» (M.)

(4) Ms. de 1563, an 1435.

Torquemada[1] et Ixtlilxochitl[2] parlent, comme l'annotateur, des temples que Nezahualcoyotl finit par élever à toutes les divinités, même à celles dont il voulait proscrire le culte. Le peintre omet ces faits et passe à :

Fig. 33. — *Nezahualpilli* ou *Nezahualpiltzintli* (noble ou enfant à jeun), fils et successeur du précédent. Un enfant (*pilzintli*, primitif *pilli*), remplace dans le rébus la tête de *coyotl*, au milieu des franges qui paraissent être «les insignes portés les jours d'abstinence» et peut-être «de deuil»[3]. La souscription *cacamatzin* ne se rapporte pas à la figure de Nezahualpilli, mais à celle qui suit.

Les deux derniers monarques retiennent encore l'arc chichimèque, que perdent leurs successeurs. Ils portent la queue, comme l'envoyé chalca, et sont assis sur l'*icpalli*[4], comme les Colhuas-Toltèques de Mexico et de Colhuacan (fig. 7 et 9) d'où viennent les trois ou quatre dernières reines mères.

Six des fils de Nezahualpilli[5], nés de deux de ces princesses mexicaines, succédèrent, dans l'ordre suivant, à leur père, sous lequel ils sont rangés horizontalement, de droite à gauche, le regard à droite :

1° Cacamatzin, ipan acico in marques.	Cacamatzin, le marquis (Cortès) arriva de son temps.

Fig. 34. — 1° *Cacamatl* («petit épi de maïs qui pousse à côté de l'épi principal», M.), nom d'un prince courageux que Cortès, après s'être emparé de Moteuhzoma par trahison, se fit traîtreusement livrer par ce dernier. Il fut mis

(1) Lib. II, cap. XLI, LVI, LXIV.

(2) Ixtlilxochilt, trad. Ternaux, cap. XLV, XLVI, p. 323 et 353.

(3) Torq., lib. XIII, cap. VI; lib. X, cap. XXXI. — Surnom de Titlacahuan ou Tezcatlipoca. (Sahagun, t. I, lib. III, cap. II.) *Nezahualiztli* «jeûne» (M.); *nezahuilia* «porter le deuil» (M.); *nezahualizmiccatlatquitl* «deuil pour un mort» (M). D'autre part, *nezaloliztli* «détention, rétention, retard»; *zaualli* «toiles d'araignées»; *zoa* «tendre» et «déplier», etc., fourniraient d'autres analogies.

(4) «Silla baja» (Torq.), «assentadero» (M.); Torq., lib. II, cap. LXII, LXXVIII.

(5) Nezahualcoyolt et Nezahualpilli sont les plus célèbres monarques de l'Anahuac. Sur la fin d'un long règne, découragé par ce qu'il savait des Antilles, ce dernier laissa prendre par Moteuhzoma un ascendant qu'accrurent une guerre de succession et le partage du royaume tetzcucan. Mexico devint l'État prépondérant de la confédération culhua. Une coalition semblable à celle qui, un siècle auparavant, l'avait fondé sur les débris de l'empire tépanèque était imminente; les intrigues de Cortès, le secours des armes européennes, hâtèrent le dénouement. Une poignée d'Espagnols et 200,000 auxiliaires rasèrent la capitale de Moteuhzoma. De nouvelles intrigues, la destruction de l'aristocratie indigène par la plèbe chrétienne, la petite vérole et d'autres pestes, le génie de Cortès et de Charles-Quint, la sagesse du gouvernement espagnol, firent le reste.

à mort la nuit que les Espagnols s'échappèrent de Mexico [1]. Ses cheveux, en forme de houppe, paraissent être le *tzotzocolli*, sorte de toupet porté seulement par les plus vaillants.

Fig. 35. — 2° *Don Pedro Couanacochtzin : cohuatl* « serpent », *nacochtli* « boucles d'oreilles » (« orejeras », M.). C'est le Guanacacin [2] de Cortès, le Cocnacoyocin, Couanacochcin de Gomara [3], pendu avec les rois de Mexico et de Tlacopan, dans l'expédition de Honduras [4].

On voit l'échec de Cortès la première fois qu'il tenta, d'accord avec Moteuhzoma, d'intervertir l'ordre de succession à la couronne de Tetzcuco en proclamant Cuicuitzcatzin [5] à la place de son frère Cacama, dépossédé, et de son autre frère Cohuanacochtzin, qui suit Cacama sur cette liste exactement conforme à celle de Sahagun [6].

Fig. 36. — 3° *Don Hernando Tecocoltzin : tecol* « aïeul » (« auelo », M., 1ra parte). Rébus : un vieillard ridé et courbé [32]. Il envoya à Cortès, qui avait favorisé son usurpation, un secours de 50,000 hommes, sous la conduite [7] de son frère, aussi son successeur [8].

Fig. 37. — 4° *Don Hernando Ixtlilxochitzin*, qui livra sa patrie aux étrangers après l'avoir ruinée par la guerre civile. Voyez, pour le rébus, celui de son aïeul (fig. 30), et, pour sa vie, la *Relation C*, d'un de ses descendants, l'historien don Fernando de Alba Ixtlilxochitl, souvent cité dans ce travail.

(1) *Deuxième lettre de Cortès à Charles-Quint*, éd. Lorenzana; Mexico, 1770, § 28, p. 95. — Voyez, pour le genre de mort : *ibid.*, § 44, p. 145; Torq., lib. II, cap. LXII; lib. IV, cap. LVI; Ixtlilxochitl, éd. Ternaux, t. II, p. 249; cap. LXXVXIII (h); Sahagun, lib. II, cap. XXVII, p. 134.

(2) *Carta tercera de Relacion*, etc., § 9, p. 197.

(3) *Cronica*, etc., cap. CXIX, CLXI, CLXVIII, ou CXXI, CLXIII, CLXX, éd. Barcia.

(4) Torq., lib. II, cap. LXII; lib. IV, cap. CIV, et surtout Ixtlixochitl, *Rel. C*, fol. 93.

(5) Torq., lib. IV, cap. LVII. — C'est le Cucuzcacin ou Ipacsuchil de Cortès (p. 96, 143, 197), le Quiquizcatl de Herrera (dec. II, lib. IX, cap. III), le Cuicuitzcatzin ou Tocpacxochitzin d'Ixtlilxochitl (éd. Ternaux, cap. XCI, p. 276).

(6) *Hist. gener.*, lib. VIII, cap. III.

(7) Cortès, *Troisième lettre*, § 27, p. 251.

(8) Tecocoltzin était aussi blanc que les Espagnols. (Torquemada, lib. IV, cap. XLII, et Ternaux-Compans, *Cruautés*, etc., p. 28). Dans quelques lieux élevés, les Indiennes sont remarquables par leur blancheur. La mort de ce prince, en 1521 (*Chronologie de Tlaxcala*); celle de Cohuanacoch, en 1525, prouvent que la dépossession de ce dernier est ici reconnue, sans doute parce que la couronne reste dans la branche tetzcuco-mexicaine, seule légitime. Mais le peintre-historien aussi bien que Sahagun méconnaissent ce néophyte chrétien, bâtard de Nezahual-

Fig. 38. — 5° *Don Jorge Yoyontzin :* de *yoyoma,* prét. *yoyon* «amblar la mujer ó el paciente [104]» (M., 1ra parte); «crisso, ceveo» (Pichardo).

Fig. 39. — 6° *Don Pedro Tetlahuehuetzquititzin*[1] «bouffon, plaisant», littéralement : «qui fait rire les autres», d'où vient le rébus, avec les signes [69], [74] et peut-être [70] (lèvres, tant de profil que de face), incorporés. J'ai déjà parlé de l'analogie que ces caractères composés semblent avoir avec de plus anciennes écritures du Mexique et de l'Amérique centrale.

Suivant Sahagun, arrivé à Mexico en 1529, «Ixtlilxochitl régna huit ans, Yoyontzin régna un an.» La date 1530 est donc très voisine du commencement du «règne»[2] de Tetlahuehuetzquititzin et de l'époque où l'on peut supposer que notre peinture a été faite.

HUEXOTLA.
(Fig. 4.)

Les annotations manquent pour le reste de la peinture; d'autres autorités y suppléeront.

Fig. 40 et 41. — *Tochin* (lapin) et sa femme *Tomiyauh* (notre fleur de maïs)[3], dont la fille Quauhcihuatzin est mariée à Quinatzin (fig. 26 et 27).

Ils ont pour fils :

Fig. 42. — 1° *Manahuatzin : ma* [46] «main» *nahuac* «proche, auprès[4]»,

pilli, dont Cortès annonce à Charles-Quint l'installation après la mort de Tecocoltzin (*Troisième lettre,* § 47, p. 318). Ce don Carlos de Cortès est le don Carlos Ahuaxpitzactzin? peut-être Ahuachpitzactzin ou Auachpixaubtzin d'Ixtlilxochitl (*Relacion C,* fol. 82; *Horribles Crueldades,* etc., Mexico, 1829, p. 74, trad. Ternaux-Compans, p. 28).

[1] «*Tetlauetzquiti,* chocarrero, truhan ó juglar.» (M.) «*Tetlatlauetzquiti, tetlauetzquitiani,* truhan ó chocarrero» (M.); «*ueuetzquitia, nite, nitetla,* hazer reir a otros diziendo gracias, pret. *onitetlaueuetzquiti,*» etc. (M.) Compulsif de *hueuetzca.* (Car. Paredes, p. 84.)

[2] Sahagun, *op. cit.,* lib. VIII, cap. III, éd. de Mexico, p. 277. — Tetlahuehuetzquititzin, l'aîné des fils vivants de Nezahualpilli, devait succéder à son père. Les intrigues de Moteuhzoma, celles de ses autres frères, enfin celles de Cortès, l'en empêchèrent jusqu'au moment où il ne pouvait plus être roi que de nom. Toutefois, Sahagun lui donne pour successeur, après un règne de cinq ans, «Tlahuitoltzin, qui régna six ans, et Pimentel, qui en régna vingt». Les Espagnols avaient maintenu jusqu'aux dernières révolutions un simulacre des institutions antiques.

[3] Voyez, pour cette forme possessive, Tocpacxochitl, note 5, p. 54. *Tomiyauh,* bien des fois écrit : *to* [82] «oiseau», *miyahuatl* «maïs fleuri», est souvent la *miyahuatototl,* «petit oiseau jaune au chant suave» (M.) ou *miyahuatototlouhuatzin* «femme comme cet oiseau», et enfin (ms. de 1528, page biffée) *teocoxtzin* ou *teocoxochtzin* «plante» décrite par Hernandez, lib. III, cap. XLVII, et peut-être «faisan divin».

[4] D'où *nahua, tito* «danser unis par les mains» («danzar asidos par las manos», M., 1re parte). «*Tlanaoan,* abrazado; *quinaoa in Vitzilipochtli,* abrazar á Vitzilopochli (Pâque mexi-

appelé *Manahualtzin* par Chimalpahin [1] et *Malzicoltzin* (manchot) par Ixtlilxochitl [2]. Dans l'histoire manuscrite de Teotihuacan, Manahuatzin n'est que le second des fils de Tochin.

Fig. 43. — 2° *Quiyautzin* (pluie), successeur de son père, pour cette raison, peut-être, quelquefois supposé l'aîné, contrairement à la plupart des auteurs et aux peintures. Sahagun, lisant *ayotl* «jus, bouillon», au lieu de *quiyauh* «pluie», l'appelle *Ayotzintecuhtli* [3] (seigneur du bouillon).

Fig. 44. — 3° *Yaotzin* (ennemi) : *ya* [97] *o* [8] *tzin* [86]. Chimalpahin, commençant par le signe moyen et prenant le signe *aller* [97] pour le signe *courir* [65 *bis*], a lu : *o* [8] *païn* [65 *bis*] *tzin* [86] [4]. Mais les autres auteurs et le codex Xolotl [5], où *Yaotl* est écrit comme dans le codex Vergara (Teocaltitlan, VI), lèvent toute incertitude. Cependant l'étymologie de Chimalpahin et les deux noms peuvent être historiques. Rien de plus commun que ces doubles dénominations, une des institutions de la chevalerie américaine [6].

Des peintures plus explicites, confirmant et continuant ce qui précède, feront servir la chronologie de Huexotla, donnée par Sahagun, au contrôle des chronologies mexicaine, tetzcucane, colhua et autres. Elles montreront l'erreur des historiens qui en ont négligé l'étude [7].

Le petit royaume de Huexotla ayant été annexé à celui de Tetzcuco, le peintre laisse de côté les autres seigneurs que Sahagun appelle encore rois.

COHUATLICHAN.

Suivant Ixtlilxochitl, «Tlacoxin, fils de Tzontecomatl, chef de Coatlichan et des

caine).» (Sahagun, lib. II, cap. XXIV, p. 109.) «*Quechnaua*, abraçar á abro poniendo el braço sobre el cuello.» (M.)

(1) *Ma* «main», *nahualli* «sorcier». (*Mémorial de Culhuacan*, an 1155.)

(2) *Histoire des Chichimèques*, trad. Ternaux-Compans, cap. VIII, p. 59. — «Manco de las manos... matzicoltic, matzitzicol.» (M., 1re parte.)

(3) Sahagun, lib. VIII, c. IV, édit. Bustamante, t. II, p. 278. — «*Ayotl*, caldo de alguna cosa.» (Car. Paredes, p. 142.)

(4) «En 1155, Tochintecuhtli vint prendre possession de la seigneurie et des terres de Huexotla. Il amena sa femme Miyahuatototl Cihuatzin. Là ils engendrèrent Manahualtzin et, à ce qu'on dit, Quiyautzin. Ils avaient eu auparavant Opayntzin, Miyahuatototl étant encore en chemin (étant encore nomades)». (*Mém. de Culhuacan.*)

(5) Botturini, § III, n° 1, v° *Huexolta*.

(6) Veytia, lib. II, cap. XXIII, p. 190.

(7) Et par exemple de ceux qui confondent Tochin, premier seigneur de Huexotla, avec le frère de Quinatzin et d'autres personnages du même nom. (Torq., lib. II, c. V; Ixtlilxochitl, *Rel. B*, fol. 31, 36, 43, 69.)

Aculhuas, épousa Malinalxochitzin, fille aînée du prince Tlotzin Pochotl. Il en eut un fils, Huetzin, et une fille, Chichimecacihuatzin [1]. »

Fig. 45. — *Tlacoxin* ou *Tlacoxinqui* « qui taille (*xima*, prét. *xin* ou *xinqui*) des baguettes (*tlacotl*) », appelé aussi *Itzimil* « dard (*mitl* [50]) d'obsidienne » ou *Itztli* [6 *bis*], ce qui n'est qu'une autre manière de lire la baguette et l'*itztli*[90 *bis*] « couteau et dard [2] ».

Fig. 46. — *Malinalxochitl,* déjà mentionnée plusieurs fois, p. 55, 58, et dont le nom, commun à plusieurs princesses, a occasionné bien des méprises [3].

« Huetzin, qui avait épousé la princesse Atototzin, en eut sept enfants : Acolmiztli, qui lui succéda, et Coxochitzin, Coazanac [4], Quecholtecpantzin, Quautlachtli, Tlatonal-Tectliopeuhqui, Nemexoltzin-Itzitlotinqui et Chicomacatzin-Matzicolque [5]. »

Veytia [6] nomme les cinq fils de Huetzin : « Acolmiztli, Quecholtecpantzin, appelé aussi Quauhtlaxtzin; Tetliouhpequi (*sic*), appelé aussi Tlacatlanetzin (*sic*); Itzitlolinqui, surnommé Nemezoltzin, et Matzicolque, appelé aussi Chicomacatzin », et deux filles : « Coxxochitzin et Coaxanac (*sic*) ».

Ces textes, identiques au fond et probablement transcrits d'une peinture que je ferai connaître [7], rendent assez bien raison des neuf dernières figures suivantes :

Fig. 47 et 48. — *Huetzin : hue* [12] *tzin* [86], et sa femme. Le nom de cette dernière est complètement oblitéré. Botturini et (probablement d'après lui) Pichardo ont mis le signe [69] dans leurs copies. J'ignore s'il existait dans la partie supérieure du rébus, entièrement effacée. Mais la partie moyenne rend cela douteux, et la partie inférieure présente des traces fort reconnaissables du signe *cueitl* [39].

(1) *Hist. des Chichimèques*, cap. VII, trad. Ternaux, p. 49; Torquemada, lib. I, cap. XL.

(2) « Itzmitl por otro nombre Tlacoxinqui. » (Torquemada, lib. I, cap. XXX.) « *Itzmitl*, inic ontetl. » *Itoca Tlacoxinqui* (*Mém. de Culhuacan*, an 1130.) Le manuscrit de 1528 et sa copie, si souvent différente de l'original, disent : « Iontetoca Tzontecomatl » ; c'est le nom du père, « Tzontecomatl Acolhua ».

(3) Faute de consulter les peintures, on la fait « femme de son aïeul » ou « sœur puînée de son aïeule ». (Ixtlilxochitl, *Rel. C*, fol. 9, et note marginale de Veytia, *Rel. B*, fol. 31.)

(4) D'après le codex Xolotl (Bottur., § III, n° 1), on doit peut-être lire *Coaxochitl, Coazacatl ?* On trouve cependant *Coxanatzin* (Ixtlilx., trad. Ternaux, p. 41) et *Coxauatecuhtli* (Torquemada, lib. III, cap. VIII). La première est appelée Coaxochitzin par Veytia (lib. II, p. 226).

(5) Ixtlilxochitl, trad. de M. Ternaux, lib. I, cap. VIII, p. 59.

(6) *Hist. antigua de Mexico*, t. II, cap. X, p. 80. — Ixtilx. (*Rel. B*, fol. 36), dit... « Cuaubtlextrin... Tlacatlanextrin », etc.

(7) C'est le codex Xolotl (Bottur., § III, n° 1), déjà cité.

Atotoztli pourrait avoir porté, comme sa sœur et sa petite-fille, le nom célèbre d'Ilancueitl[1]; ses enfants ont aussi une double dénomination et Muñoz Camargo[2] parle d'une Ilancueitl Atotoz de la même famille.

La grande natte matrimoniale au-dessous des époux rappelle une alliance rendue célèbre par la guerre allumée entre les prétendants à la main d'Atotoztli. Devenue presque générale, cette guerre compléta la fusion et fortifia l'ascendant des Culhuas et des Aculhuas, unis et civilisés. Les dissidents chichimèques commencèrent leur mouvement rétrograde vers les régions septentrionales d'où ils étaient sortis[3].

La description du mariage mexicain dans les recueils Thévenot, Purchas ou Mendoza laisse peu de doute sur le sens matrimonial de cette grande natte transversale oblongue[4]. Il n'en est pas de même de la petite natte carrée placée derrière Huetzin et susceptible, comme dans le langage parlé, d'un double sens, propre et métaphorique. Elle peut avoir trait à l'installation ou aux victoires de Huetzin. « Nezahualcoyotl », dit un chant chichimèque[5], « étendit partout sa natte et son sofa. » Le réchaud, à gauche, n'exclut pas cette explication. Un autre chant royal dit que le conquérant Xolotl « vint étendre sa fumée[6] et son brouillard ». Toutefois, la plantation du maïs dans la taupinière contiguë, à gauche, fait préférer le sens propre, quelque rapport qu'on suppose entre le règne de Huetzin et le retour à l'usage du maïs, du fourneau et de la natte[7], et notamment à l'usage de ces deux derniers objets, dans les cérémonies du mariage.

Fig. 49. — *Huitzilihuitl*[8], deuxième nom, presque effacé, d'Acolmiztli, appelé

[1] Ou Acxocueitl. (Manuscrit de 1528, p. 50.) Voir Ixtlilxochitl, *Rel. B*, fol. 32 et 33; Torquemada, lib. II, cap. XIII.

[2] *Historia... de Tlaxcala...*, fol. 8. — Huetzin paraît avoir eu une autre femme avant Atotoztli. (Torquemada, lib. I, cap. XL.) Voir encore, pour ces noms, Tezozomoc, le manuscrit de 1621, et Chimalpahin, 5e *Rel.* (1307); 7e *Rel.* (1367); etc.

[3] Torquemada, *ibid.*, fin; Ixtlilxochitl, trad. citée, p. 78, 83, 86, 94. — C'est la guerre des Chichimèques (*Chichimecayaoyotl*) des auteurs indigènes. (*Rel. B*, fol. 33.)

[4] Marquée O dans Thévenot.

[5] Cité par l'historien de Teotihuacan : « *noian* (pour *nohuian*) *quitecat in ipetl, in icpal.* » L'*icpalli* est la natte à chevet, le banc ou siège à dossier des figures 30, 31. (Torquemada, lib. II, cap. XIII, LXXXIX; lib. IV, cap. XX.) « Señoria de gran señor... *petlatl ycpalli.* » (M.) « *Petlapan ycpalpan nica* tener officio de regir y gobernar. » (M.)

[6] Probablement, la fumée et la vapeur du foyer, peut-être de la marmite?

[7] Dans Camargo (*Historia de Tlaxcala*, fol. 2), Icxicoatl fait présent de marmites en terre aux Chichimèques. La natte est encore aujourd'hui un objet de luxe pour beaucoup d'indigènes, qui n'ont généralement pour couche que le sol. Enfin, voir Torquemada, lib. I, cap. XLII, sur le retour de l'agriculture, et principalement lib. XIII, cap. V, sur les cérémonies matrimoniales du réchaud et de la natte.

[8] Homonyme du roi de Mexico (fig. 35 et 36, mappe de Tepechpan).

Acolmiztli-Huitzilihuitl dans le manuscrit de 1528, page 20. L'incorrection de ce nom, du précédent et des deux suivants, dans les copies Botturini et Pichardo, prouve que l'altération de cette partie de la peinture est déjà ancienne.

Fig. 50. — *Tetliopeuhqui*[1]? Autant qu'on peut l'inférer des textes ci-dessus et de quelques linéaments rappelant la pierre emmanchée (pelle? ou fourgon?) qui figure ce nom dans le codex Xolotl (pl. III).

Fig. 51. — On ne peut qu'émettre des conjectures sur ce nom, déjà confus dans la copie de Botturini[2] et où je n'aperçois que vaguement, avec Pichardo, une tête de *miztli* ou *ocelotl* (lion ou tigre américain), qui semblerait faire double emploi avec la figure 49. Cependant les enfants de Huetzin sont exactement au nombre de sept, ici, comme dans la peinture et dans les textes cités. Le codex Xolotl peut faire supposer qu'un frère d'Huitzilihuitl s'appelait aussi Acolmiztli, ou d'un nom approchant.

Fig. 52. — *Itzilolinqui,* dérivé peu correct de *itztli* [6 *bis*] et de *olinqui* ou *olin*, prét. de *olini* «se mouvoir[3]». *Olin* ou *ollin* est le nom du soleil en mouvement et de sa représentation dans le calendrier[4]. On voit une lancette d'obsidienne (*itztli*) entre les croisillons supérieurs du signe solaire.

Fig. 53. — *Quecholtecpantzin : quecholli* «oiseau» et «signe du calendrier[5]», *tecpana,* prét. *teepan,* «mettre en ordre, en rang».

Fig. 54. — *Chicomacatzin* (sept roseaux), quoiqu'on dût lire *Chicu-eiacatzin* (huit roseaux), à cause d'un point, mis peut-être de trop, pour la symétrie et par mégarde. De plus, cette figure, ainsi que la suivante, est féminine, et *Chicomocatzin* est un homme dans la peinture et les textes cités. Tout fait supposer un double nom aux filles comme aux fils de Huetzin.

(1) «Qui détache (*yopeuhqui*) le feu (*tletl*)» («desempegador (*tlayopeuhqui*)», M., 1re parte). De *yopeua, nitla,* «udespegar algo». (M.)

(2) Avant qu'elle eût été rectifiée en vue des risques de a traversée.

(3) Molina (2e parte) ne donne que l'actif *olinia*, etc. Mais «movible cosa... *olinini*» (*Id.*, 1re parte) appartient au primitif neutre *olini*, omis, quoique encore très usité.

(4) Humboldt, *Vues*, etc., t. I, p. 376; t. II, p. 28, 86.

(5) *Ibid.*, t. I, p. 352.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Fig. 55. — *Ome tochtli* (deux lapins), nom qu'on rencontre souvent, mais sur lequel nos autorités se taisent, aussi bien que sur celui d'autres fils de Huetzin, probablement d'un premier lit, et armés contre leur père [1].

Des difficultés insolubles ici, à cause des dégradations, les différents surnoms de Quauhtlachtli et de Cuauhtlaxtzin, de Tlatonal et de Tlacatlanextzin ou Tlacatlanetzin, etc., seront complètement expliqués par les doubles dénominations figurées du codex Xolotl, qui fera connaître d'autres rois de Cohuatlichan, désormais vassaux de ceux de Tetzcuco.

Ici finit cet abrégé d'histoire nationale, destiné à de très jeunes enfants, constatant l'établissement du mariage, la fabrication des nattes et tapis, l'utilisation, pour la poterie, de la terre meuble, si abondante, des taupinières, plus volumineuses qu'en Europe [2], mais étranger à des questions d'un ordre plus élevé. L'élément scientifique n'apparaîtra que dans la deuxième partie de notre seconde mappe, dans une grossière représentation géométrale de la distribution des services administratifs. La date (un silex) de la page 56 n'est qu'une citation, un emprunt fait à une peinture chronologique pour distinguer les conférences de Cohuatlichan d'une propagande antérieure favorable à une exégèse récente. Selon l'histoire de Quauhtitlan, Itzpapalotl avait autrefois enseigné à de plus anciens Chichimèques la Trinité du *Tenamaztli* ou des «pierres qui supportent la marmite» [3] et appelées Mixcohuatl, Tozpan, Ihuitl. Cette Trinité du *Tenamaztli* ou des *Trijumeaux* rappelle un culte secret de la marmite qui, au dire des évêques du Pérou, entravait considérablement leurs travaux apostoliques. Nous retrouvons ce culte ou ses dérivés sur tout le littoral du nouveau continent et sur quelques points de l'ancien.

MAPPE QUINATZIN.

(PLANCHES IV et V.)

TABLEAU HISTORIQUE DE LA CIVILISATION TETZCUCANE.

On ne peut guère séparer de la peinture précédente une autre mappe tetz-

(1) Torquemada, lib. I, cap. XL.

(2) Il existe des plaines où elles sont si multipliées et si profondes, qu'elles empêchent les manœuvres de la cavalerie.

(3) «*Tenamaztli*, nacido con otrosdos» (M., 1re parte); en otomi : *nohiuy*. — «*Tenamaztin*, piedras sobre que ponen la olla al fuego o tres criaturas nacidas juntas de un vientre» (M.); c'est le pluriel de *tenamaztli*, en otomi : *yohiuy*.



cucane qui, en quelque sorte, la résume et la continue. Quelques indications numérales et chronologiques qu'elle renferme font d'ailleurs naturellement placer cette dernière entre les peintures non chronologiques que nous venons d'étudier et les chroniques de la section suivante. Cette mappe est indubitablement celle que Botturini décrit en ces termes :

« § III, n° 5. — (Original.) Autre carte sur papier indien, contenant plusieurs figures, des chiffres numériques et quelques lignes en langue nahuatl. Elle concerne Nezahualpilzintli et ses fils. Elle est plus longue qu'une feuille de grand format. »

Cette peinture, en très mauvais état, mais encore remarquable par la netteté des figures, a $0^{m}77$ de long, sur $0^{m}44$ de large. Le Père Pichardo en a fait une copie que je possède et qui m'a servi à rétablir quelques points effacés de l'original. Je l'appellerai : « Mappe Quinatzin », du nom d'un personnage qui y occupe une place importante.

Elle se compose de deux demi-feuilles de même grandeur, doubles elles-mêmes dans leur épaisseur et collées à la suite l'une de l'autre. La première (pl. IV) traite des sources prochaines de la population et de la civilisation tetzcucane et s'arrête à la guerre tépanèque. La seconde (pl. V) est un tableau de cette civilisation ou de l'administration tetzcucane, depuis la restauration de la monarchie.

PREMIÈRE PARTIE.

(Planche IV.)

TEMPS ANTÉRIEURS À LA GUERRE TÉPANÈQUE.

§ I. Vie sauvage des Chichimèques.

Le tiers supérieur de la peinture représente les Chichimèques nomades, vivant de chasse (fig. 1, 2, 3, 4), de plantes sauvages ici figurées, et principalement d'oiseaux, de serpents, de lapins, collectivement désignés par le chiffre 5. Ils habitent des cavernes (fig. 6) et couchent les enfants dans un berceau portatif (fig. 7) servant quelquefois de gibecière. La tête de lapin et le cactus épineux (fig. 8)

montrent assez quelle est leur nourriture habituelle et peut-être aussi, d'après le mot *tequitl* « tribut, tâche », qu'on lit dans une inscription presque entièrement effacée, à quel genre de redevance les malheureux étaient déjà assujettis [1]. Ils sont couverts de peaux de bêtes fauves; les hommes portent des couronnes de *pachtli,* plante d'où vient le signe [64]. L'usage du feu a été déjà introduit chez eux, et une femme fait griller un serpent (fig. 9).

Tout ceci rentre dans les explications données (p. 58 et 62) au sujet de la première mappe. La seconde nous apprend, en outre (fig. 10), qu'on enterrait les morts dans des cavernes. Ternaux (trad. d'Ixtlilxochitl, t. I, p. 67) et Ribas (*Historia de los triumphos,* etc., Madrid, 1645, p. 488) donnent quelques détails sur cet usage, qui paraît avoir été assez général chez les sauvages [2]. On a découvert dans le Bolson de Mapimi, et plus récemment dans l'État de Coahuila, des cavernes renfermant des centaines de cadavres accroupis, empaquetés à peu près comme dans la figure. Malheureusement, presque tout a été livré au pillage, et le petit nombre d'objets divers : tissus, armes, ustensiles, que le musée de Mexico put alors recueillir, comparé à l'énorme quantité d'objets de même nature colportés, à cette époque, dans les villes de l'Union anglo-américaine, prouve l'étendue des dévastations qui furent commises [3].

Ce tableau de la vie chichimèque est animé par un épisode relatif, sans doute, au nom de Quinantzin (bramant). Nous avons vu plus haut (p. 54, 55, et mappe Tlotzin, fig. 6) une tête de cerf ou de biche grognante rappeler l'imposition de ce nom au fils de Tlotzin. La mappe Quinatzin, plus explicite, quoique encore obscure, nous fait suivre les traces de l'animal blessé (fig. 2 et 3) et venant expirer (fig. 4) près du berceau (fig. 7), qui est indubitablement celui de Quinantzin. Nous retrouverons, en effet (fig. 11), avec la même tête bramante pour rébus, le monarque qui clôt la période nomade et avec lequel commence la vie séden-

[1] Leur tribut consistait en lapins, cerfs, serpents. (Sahagun, lib. X, cap. XXIX.)

[2] Les Teochichimèques, qui tuaient les malades et les vieillards pour les délivrer de leurs maux, les enterraient avec de grandes réjouissances. (Sahagun, *loc. cit.*) Encore aujourd'hui, la mort d'un enfant au-dessous de 7 ans, considéré comme un saint, un protecteur, donne lieu à des réjouissances semblables. Autour du cadavre lavé, parfumé, costumé en ange et couvert de fleurs, s'ouvrent des danses et commence une orgie qui durent jour et nuit, et que la décomposition du corps n'arrête pas. Des industriels louent, achètent le cadavre, qu'ils transportent dans un lieu plus aéré, suivant les proportions qu'ils veulent donner à la fête, appelée « velorio » au Mexique et « velatorio » en Espagne. Le nom est espagnol; les peintures montrent que le reste ne l'est qu'en partie.

[3] La collection Strebel, à Hambourg, en possède quelques fragments.

taire des Chichimèques. Une inscription : *In Quinaçin*, etc., placée au-dessus du personnage et de la tête bramante, ne laisse aucune incertitude sur ce point.

Il est à regretter qu'une autre inscription, tracée au-dessus de la grotte et en avant de la biche, ne soit pas mieux conservée. Cette inscription de dix lignes dans la planche, mais véritablement de onze dans l'original, aurait complété l'explication. Quelques mots tronqués, qu'on ne déchiffre qu'avec beaucoup de peine, semblent se rapporter à l'animal. Ces mots sont : . . . . . *inque maçatl. . . va. . . piltzin,* qu'on peut lire : *Quiminque maçatl ivâ. . . ipiltzin :* «Ils blessèrent une biche. . . et le fils de. . . » Le commencement de l'inscription paraît rappeler que «Nohpal était seigneur des Chichimèques» : *Intlatocauh Chichimeca Nohpal;* que «le tribut (*tequitl*) consistait en oiseaux (*tototl*), en serpents (*coatl*),» etc.; bien que par *tequitl* («tributo o obra de trabajo», M.) on puisse entendre que les Chichimèques étaient principalement occupés à la recherche des oiseaux, etc., ce que nous avons déjà vu page 60. *Zantequitl* «ne faire que, faire seulement» (H. Car., fol. 104).

La fin de l'inscription se rapportait au *pachtli* et aux manteaux (*intilma*) de peau (*euatl* ou *yehuatl*) dont ils se couvraient, eux et leurs femmes (*inciuaua*), ainsi qu'à «la fumée avec laquelle on idolâtrait» (*poctli inic motev. . .*). Ce dernier mot paraît être *moteotiaya,* de *teotia* (*nino*) «hago dioses para mi, que es idolatrar» (Car. Paredes, p. 147). On lit, en dernier lieu : *Tlateotocaya,* de *teotoca* (*nitla*) «ydolatrar» (M.).

Une partie de cette inscription pourra reparaître par des moyens chimiques.

§ II. Colonies étrangères civilisatrices. — Vie sédentaire des Chichimèques.

La mappe précédente, bien que contenant la généalogie des rois de Tetzcuco jusqu'à la conquête espagnole, s'arrête, sous presque tous les autres rapports, à la naissance de Quinatzin à Tlallanoztoc (pl. I, fig. 6). C'est à peu près à ce point que la seconde mappe reprend l'histoire de la civilisation chichimèque. Cette pièce appartient donc à la classe de peintures dont parle Ixtlilxochitl (*6ª Relacion*, fol. 11), «qu'on voyait encore de son temps et qui avaient presque toutes pour point de départ le règne de Quinatzin».

Fig. 11. — *Quinatzin* ou *Quinantzin* (bramant). La natte sur laquelle il est assis et les trois paroles sortant de sa bouche annoncent qu'il est un grand seigneur, un *tlatohuani* ou *tlatoqui*, littéralement : « un parleur ». On lit au-dessus :

In Quinatzin in ipan acico tlailotlaque Chimalpaneca ye matlacpohualxihuitl ipan epohualxihuitl ipanonxihuitl axean.	Du temps de Quinatzin arrivèrent les Tlaïlotlaques, les Chimalpanecas; il y a cent soixante-deux ans à présent.

On voit, en effet, avec une seule parole à la bouche, les Tlaïlotlaques (fig. 12) et les Chimalpanecas (fig. 13) reçus par Quinatzin. Un quartier de Tetzcuco porte encore aujourd'hui le nom des Tlaïlotlaques; c'est celui où se trouve la chapelle de la Trinidad Tlainotlacan. Leur nom est écrit ici : *tla* [74] *il o* [8]. Le chemin contourné en forme de fer à cheval et paraissant avoir le sens de *il* est le signe mentionné page 40. Il a déjà été question de ces Tlaïlotlaques page 65. Quant aux Chimalpanecas, suffisamment désignés par le bouclier (*chimalli*), nous les verrons, sous le règne d'Ixtlilxochitl (fig. 23), petit-fils de Quinatzin, ouvrir les portes de Tetzcuco aux Tepanèques d'Azcaputzalco et massacrer Huitzilihuitl, qui défendait la ville. (Veytia, t. II, p. 288.)

Les deux cent soixante-deux ans mentionnés dans la légende se rapportent aux signes peints en vert qui commencent, avec les accolades, au haut de la colonne immédiatement placée derrière Quinatzin et qui finissent, en remontant la seconde colonne, au signe (10 calli), (10 maison), rattaché au dernier signe vert par un trait rouge. Les petits carrés expriment les unités simples ou années. Les vingtaines d'années (*cempohualxihuitl*) sont exprimées par le signe *cen* [15], figurant l'épi de maïs (*centli*), et par une grande turquoise, ou plutôt par un compte ou vingtaine (*pohual* ou *poal*, en composition) de turquoises (*xihuitl*). Le signe [93] a pris la forme carrée, au lieu de la forme ronde, déjà employée pour les unités abstraites qui accompagnent le signe *calli* [26] dans la date 10 calli. Ce sont, d'ailleurs, les mêmes compartiments ou les mêmes facettes. La seconde colonne présente, dans sa partie inférieure, un groupe formé d'une vingtaine placée entre deux unités, qui reçoivent, du fait de l'accolade, la valeur de vingtaines. Les deux cents années de la première colonne, réunies aux soixante années du groupe mixte et aux deux années vertes de l'accolade suivante, jusqu'au trait rouge, forment les deux cent soixante-deux ans de la légende. Les neuf années

restantes, à partir et au-dessus de la date 10 calli (1281), se rapportent, y compris la dernière unité détachée, au couronnement de Quinatzin, qui se trouve ainsi fixé à l'an 1272. Le Mémorial de Culhuacan (Veytia, t. II, p. 84), la troisième Relation de Chimalpahin, Ixtlilxochitl lui-même (*Compendio,* fol. 15), d'autres documents, confirmant ce résultat, je ne m'occuperai pas des objections auxquelles pourraient donner lieu la singularité du groupe mixte, l'oblitération des signes, la date 15 calli substituée arbitrairement et incorrectement, sans doute à cause de son oblitération, à la date 10 calli, dans la copie de Pichardo; enfin ces mots, presque indéchiffrables, écrits, au dos de la peinture, par une autre main que celle de notre annotateur : *Ipan xihuitl matlactli calli omicuill... inin amatl ipan mil quinientos y un anos... tlapohualli* (l'an 10 calli, ce papier a été écrit, en 1541... compte). On pourrait inférer de ces mots que le signe 10 calli n'est que la date de l'année où la peinture a été faite; il n'en est rien. 10 calli répond, il est vrai, aussi bien à 1541 qu'à 1281; mais 1281 et 262 font 1543, qui est 12 acatl, et non 10 calli, dans le calendrier mexicain. La légende de la figure 30 donnera pareillement 12 acatl (1543) ou, tout au moins, 11 tochtli (1542) pour date de la peinture.

Fig. 14. — Nous retrouvons ici, comme plus haut (p. 72, et mappe Tlotzin, fig. 25), la taupinière dans laquelle les paresseux Chichimèques commencèrent à semer le maïs et les autres graines apportées par les Colhuas. On lit au-dessous :

Techotlalatzin ipan in huallaque Colhuaque; quihualcuique uixinachtlaolli, yetl, huauhtli, chiyau; tozan ipotzal ipan in quitlallique iuxinach; ic mochiuh in ohuatl, in xillotl; quin yehuantin momiltique, quichipauhque in tlalli quinhualhuicaque inteohuan in omicque moclatiaya.	Du temps de Techotlalatzin arrivèrent les Colhuas; ils prirent de leurs semences de maïs, de haricots, de blettes, de chia; ils mirent ces semences dans des trous de taupe; de là sortirent les tiges, le xilotl; les premiers, ils se firent des champs; ils défrichèrent la terre; ils apportèrent leurs dieux; on brûlait les morts.

En effet, la figure 15 reçoit, de la bouche de Techotlala (fig. 21), l'ordre d'accueillir pacifiquement le Colhua (fig. 16) et sa femme (fig. 17), encore chargée du maïs et des graines mentionnés dans la légende. Un atlatl, machine à lancer les dards, placé au-dessous du quimilli (havresac) qui est aux pieds de l'envoyé

de Techotlala, peut indiquer, ou la soumission de l'étranger qui dépose les armes, ou la protection qui lui est offerte. Les empreintes de pieds partent de Culhuacan (fig. 25), déjà connu par la première mappe. Le metl (*Agave americana*) [48] indique (fig. 18) une tribu de Mexicas ou Mexicains établie à Tetzcuco. Le Huitznahuatl « Nahuatl du Sud ou de la pointe » (*huitztli* [13] « épine, piquant, liqueur piquante? »...), est représenté (fig. 19) par le signe [68] sortant, comme d'une bouche, d'un trou pratiqué dans une pointe de metl « résonnante » (*nahuatl*). Les signes [69], [63] forment *Te-pan*, nom du faubourg de Tetzcuco habité par les Tepanecas (fig. 20). « Les six quartiers de cette ville, » dit Ixtlilxochitl (*Relation B*, fol. 104), « s'appellent *Mexicapan, Colhuacan, Huitznahuac, Tepan* [1], *Tlaïlotlacan* et *Chimalpan* ». Tous ces noms sont déjà connus par les annotations de la mappe Tlotzin, expliquées page 65. Suivant le même Ixtlilxochitl, les Mexicas, les Huitznahuas, les Tepanecas, étaient des tribus colhuas. Les Tlaïlotlaques et les Chimalpanèques venaient de la Mixtèque, au S. S. E. de Mexico, les tribus colhuas, des côtes de la mer Vermeille ou golfe de Californie [2]. Torquemada (lib. I, cap. XI) et d'autres auteurs nous apprennent également que Tetzcuco fut civilisé par les Colhuas. Le codex Xolotl donne quelques détails de plus sur l'arrivée de ces étrangers.

Techotlala (fig. 21) est un grand monarque. Ses paroles [68] sont plus fortes, plus nombreuses et d'une plus grande portée que celles de son père Quinatzin. Il n'est plus vêtu de peaux, comme ce dernier, ni assis non plus, comme lui, sur une simple natte (*petlatl*), mais bien sur l'*icpalli* « siège à dossier ».

La figure 22, placée entre Techotlala et Ixtlilxochitl (fig. 23) est presque totalement effacée; cependant des liens semblables à ceux de la figure 10, et des traces d'emblèmes religieux, notamment des cupules panachées de la couronne du dieu du feu (Sahagun, lib. II, cap. XXXVII), ne permettent pas d'y méconnaître les cérémonies toltèques de la combustion des cadavres. Les superstitions religieuses, sagement contenues sous Quinatzin, favorisées et triomphantes sous Techotlala [3], précipitèrent la perte d'Ixtlilxochitl successeur de ces princes.

Le grand parallélogramme, les quelques traces de plantes (et de fleurs dans

[1] Ou *Tepanecapan* (*Hist. des Chichimèques*, cap. XXXVIII; Ixtlilxochitl, trad. cit., p. 264). — [2] *Hist. des Chichimèques*, cap. XIII; *Rel. B*, fol. 49; *Rel. E*, p. 10. — [3] Ixtlilxochitl, trad. cit., p. 88.



la copie Pichardo) de la figure 24, représentent les enclos, jardins et fermes modèles construits par Quinatzin et agrandis par ses successeurs. « Ce prince avait formé trois grandes enceintes : l'une depuis le bas de la ville de Huexotla jusqu'au lac ; la seconde à Tetzcuco, qu'il avait commencé à fonder : elles étaient destinées toutes deux à protéger les plantations de maïs et d'autres grains qui servaient de nourriture aux Aculhuas et aux Toltèques ; la troisième [1], » etc. On montre encore des restes de ces constructions.

Bien que les Colhuas, les Mexicas, les Huitznahuas, les Tepanecas, eussent résidé à Colhuacan, près Mexico (p. 56, et mappe Tlotzin, fig. 7), avant d'aller à Tetzcuco, il se pourrait que la figure 25 représentât le Colhuacan voisin des côtes de la mer Vermeille ou de Cortès, San-Miguel-Culiacan, d'où ils venaient, suivant Ixtlilxochitl [2].

D'après cet auteur, ils étaient originaires de provinces encore plus septentrionales (Cibola), peut-être aussi plus occidentales et même à quelques égards transmarines, d'après un ensemble de documents qui expliquent la persistance de Cortès dans ses projets d'expéditions maritimes et ses tentatives sur la Californie [3]. Remarquons l'omission, dans l'original, du nom des figures 16 et 17, le point de départ un peu différent des figures 18, 19 et 20, portant un nom et rejoignant les précédentes ; enfin l'éloignement de la figure 25, d'ailleurs à peine reconnaissable. Mais n'attachons pas trop d'importance aux indications sommaires, quoique sérieuses, d'une mappe élémentaire dans la grave question des origines occidentales de la population et de la civilisation du Mexique.

La figure suivante se rapporte aux origines orientales de cette civilisation. Elle confirme les inductions à tirer de l'histoire du *codex mexicanus* de Vienne, de la carte de l'isthme jusqu'à la Terre-Ferme, remise par les Mexicains à Cortès, des voyages du même Cortès, d'Alvarado, de Colomb lui-même, à la recherche de Tlapalan, de Tamoanchan (le Paradis terrestre américain), enfin ce qu'on sait « d'Orientaux, venus et repartis par mer, qui avaient apporté au Mexique la divination généthliaque du Tonalamatl, les arts, la religion [4] ».

[1] Ixtlilxochitl, traduction citée, p. 53. — Veytia, t. II, p. 83.

[2] Ixtlilxochitl, *Rel. B*, fol. 49. — Gomara, *Cronica*, cap. CLXXXIII.

[3] « Où il croyait trouver une autre Nouvelle-Espagne. » (Gomara, cap. CLXXXVII ; éd. Barcia, cap. CLXXXIX.)

[4] Sahagun, lib. X, cap. XXIX, § 12, et autres documents.

La figure 26, moins le style ou pinceau qui traverse le champ rectangulaire, paraît être un signe commun aux deux Amériques. «Dans le grand nombre d'idoles et de figures qu'on adorait (à Cumana), il y avait une croix en sautoir, comme celle de Saint-André, et un signe, on dirait de tabellion (como de escribano), carré, fermé et traversé diagonalement en croix, que beaucoup de moines et d'autres Espagnols disaient être une croix... et qu'on mettait aux enfants en naissant[1].» Au Mexique, ce cadre croisé, avec quelques variantes, représente le signe de nativité : *tonalli*[2]; la fête, le jour natal : *ilhuitl, tlacatli,* et quelquefois, surtout avec un pinceau ou une main tenant le pinceau, le signe en général, c'est-à-dire les arts graphiques, la peinture[3], l'histoire... Or, comme dans les mêmes circonstances le codex Xolotl représente plusieurs fois les Tlaïlotlaques traçant des figures semblables à la figure 26, il suit que cette figure 26 signifie que les Tlaïlotlaques et les Chimalpanèques, au-dessous desquels elle se trouve directement placée, «étaient, comme le dit un ancien interprète de ces différentes peintures, surtout habiles dans l'art de peindre et de rédiger les histoires[4]». Ce qui le confirme, c'est que le peintre-historien de la mappe Tlotzin (fig. 32), qui est en tête de la série d'artistes et d'industriels dont il a été question page 66, trace aussi des figures semblables. Il se pourrait même que la figure 26 ne fût que l'équivalent de ce peintre-historien et qu'elle indiquât, avec les figures 27, 28 et 29, les progrès que les arts et l'industrie durent, sous Techotlala, à l'émigration de la page 64, à peu près comme la série précitée indique des progrès analogues dus, sous Nezahualcoyotl, aux réfugiés de la page 66. Dans cette hypothèse, la figure 29 serait l'instrument qu'on voit à côté de l'ingénieur-géographe ou du géomètre-arpenteur qui clôt cette même série[5]. Le rond de la figure 28 se retrouverait dans les figures intermédiaires de l'émailleur ou du mouleur ou tourneur. Le *tecpatl* (silex), probablement emmanché, de la figure 27, tiendrait lieu du cuivre (coin ou hache) emmanché de l'artisan superposé au géomètre,

[1] Gomara, *Historia general de las Indias,* fol. 115 (Anvers, 1554). — Herrera, *Decades de las Indias* dec. III, lib. IV, cap. XI.

[2] «*Totonal,* el signo en que alguno nasce, o' el alma y espiritu.» (M.) «*Notonal yn ipan nitlacat,* el signo en que naci,» etc. (M.) Voir *Tonalamatl, Tonalpoa, Tonalpouhqui,* etc.

[3] Par exemple : cod. Vaticanus, n° 3738, pl. CVII; cod. Tellerianus, 4ᵉ parte, pl. III.

[4] Ixtlilxochitl, trad. citée, p. 82. — «Eran consumados en el arte de pintar y hacer historias.» (*Ibid.*, cap. XII.)

[5] Il est possible que ce soit un instrument tranchant, que le géomètre soit un sculpteur ou un lapidaire, le nattier un peintre-tapissier en plumes, etc.

derrière la figure 43 de la même planche. Malheureusement, la détérioration extrême de cette partie de l'original rendant les dernières figures presque méconnaissables, on ne peut donner qu'avec réserve les explications qui les concernent.

Un peu plus bas, à droite, la demi-feuille est tout à fait détruite. On a effacé, lavé, déchiré les emblèmes religieux signalés (fig. 22) et ceux auxquels se référait la fin de l'annotation : « Ils apportèrent leurs dieux, » etc... De là des taches, des trous et peut-être quelque suppression dont on ne pourrait guère s'assurer qu'en décollant la demi-feuille au point où elle est déjà le plus endommagée.

En résumé, la population tetzcucane se composait : 1° de Chichimèques parlant un dialecte différent de celui de Tetzcuco et encore barbares sous Quinatzin, malgré les efforts des Chalchas-Culhuas ou Toltèques [1] pour les policer; 2° de Tlaïlotlaques et de Chimalpanèques civilisés, adorateurs de Tezcatlipoca et d'origine toltèque, arrivés sous Quinatzin; 3° de Culhuas, de Mexicas, de Huitznahuas, de Tepanécas, agriculteurs et policés, également d'origine toltèque, venus, sous Techotlala, des bords du golfe de Californie.

SECONDE PARTIE.

(SECONDE DEMI-FEUILLE.)

ADMINISTRATION ACOLHUA DEPUIS LA GUERRE TÉPANÈQUE.

Les conséquences d'un pareil amalgame ne se firent pas longtemps attendre. Dès le règne de Quinatzin, l'insurrection de la noblesse chichimèque mit en péril la civilisation renaissante. La destruction et l'expatriation de la plupart de ces barbares rendirent à l'élément civilisateur ou toltèque une prépondérance que des querelles religieuses, des guerres civiles et étrangères lui firent perdre. Tetzcuco tomba sous les coups des Mexicains unis aux Tépanèques d'Azcaputzalco. Mais, malgré d'affreux bouleversements, suivis, entre autres calamités, de la destruction de peintures historiques ordonnée par Itzcohuatl, roi de Mexico, la civilisation ne périt pas. Elle refleurit sous Nezahualcoyotl, après que les Tlaxcaltèques, rétablissant l'équilibre, eurent délivré Tetzcuco. La ruine d'Azcaputzalco, l'accession

[1] « Coatetl, nieta de los señores Culhuas y Toltecas, nacida en Chalco de los Culhuas. » (Torquemada, lib. I, cap. xxv.)

des Acolhuas à la ligue tepaneco-mexicaine, consolidèrent le nouvel ordre de choses. C'est à cette époque, relativement prospère, que se rapporte cette seconde partie ou ce tableau de l'organisation de la monarchie restaurée.

Cette monarchie, autrefois féodale, étant encore héréditaire et aristocratique, tandis que celle de Mexico était comparativement élective, militaire et sacerdotale, on sera peu surpris de l'importance donnée à un débris des institutions antiques, à la cour des seigneurs, dans une mappe qui paraît être de celles dont l'usage pédagogique continua, malgré les moines, chez les grands de Tetzcuco, compagnons d'armes de Cortès, non moins fiers de leur noblesse que du concours prêté à l'établissement et au maintien de la domination espagnole. Des détails personnels, semblables à ceux d'un nobiliaire, des rapports politiques et administratifs avec les villes de la bordure, sembleraient même faire de cette cour l'objet principal, non seulement de cette demi-feuille, mais encore de la mappe entière, la première partie pouvant être considérée comme une introduction à la seconde. Si l'on adoptait ce point de vue, qu'un examen attentif fait rejeter, mais qui n'est pas étranger au titre de la planche II, « Cour Chichimèque, » etc., on réunirait les deux premiers paragraphes en un seul, sans rien changer au fond de nos explications. Mais il est, je le répète, peu soutenable, et ne repose que sur les développements, en apparence exagérés [1], donnés, dans une vue aristocratique, à une institution qui établissait d'ailleurs une différence marquée entre le gouvernement tetzcucan et le gouvernement mexicain. Ce fut contre l'avis du roi de Mexico (Itzcohuatl) que son neveu Nezahualcoyotl rétablit cette ombre de l'ancienne féodalité. (Ixtlilxochitl, trad. citée, p. 235 et *Rel. B,* fol. 104.)

Quoi qu'il en soit, la demi-feuille renferme trois carrés de figures, ayant pour centre commun les figures 33 et 34, symbole et date du rétablissement de la monarchie perpétuelle. Ces deux figures centrales, complétées par quatre autres figures, aussi dans la ligne médiane, et marquant, en termes plus précis, la rentrée (empreintes de pas) (fig. 35) de Nezahualcoyotl (fig. 31) à Tetzcuco (fig. 30); ces six figures, dis-je, formeront notre premier paragraphe. Trois autres paragraphes correspondront aux trois carrés concentriques.

[1] Peut-être par suite de suppressions. Les deux demi-feuilles pourraient bien ne pas constituer deux moitiés d'un même tout, et être simplement rapportées.

§ I. Restauration de la monarchie. — Nezahualcoyotl et Nezahualpilli à Tetzcuco.

(Figures dans l'axe de la demi-feuille.)

Fig. 30. — *Tetzcuco*, fort oblitéré, mais reconnaissable au vase *co* [31] et, comme dans le codex Xolotl, à des traces du déterminatif *te* [69] placé au-dessus de la montagne ainsi exhaussée (*huey tepetl*) pour représenter une grande ville (*huey altepetl*) [1]. Une plante qui semblerait participer de la nature des échinocactus, *comitl* [2], et de celle des *tetzmitl, tetzmolli*, etc., porterait à croire que *Tetzcuco* tire son nom d'une plante, *tetzcomitl?* (*tetzcon-co* dans le *Tetzcomitl?*) comme une localité voisine. *Tetzmollocan*, tire le sien du *tetzmolli*. Cette étymologie serait correcte; aucune de celles qu'on a données ne l'est. Toutefois, il vaut mieux dériver *Tetzcoco* (dans le vase luisant ou de *tetztli*), de la préposition *co*, du vase *comitl*, R. *co*, et de *tetzli*, radical inusité, à peu près synonyme de *petztli* «piedra de espejos» (M.), qu'on retrouve dans les noms de plantes déjà cités, dans le fréquentatif *tetetzoa*, synonyme de *petzoa* [3], dans *tetzcaltic* «cosa muy lisa... bruñidà» (M.), dans *tetzcaltetl* «albâtre» [4], etc. Ajoutons que *itzcactli* [5] «souliers bien luisants et noirs», littéralement : «d'obsidienne» (*itztli*), pourrait faire considérer *etztli, petztli* comme formés de *tetl* [69], de *pell* [66] et de *itztli* (6 *bis*) sans modifier beaucoup cette étymologie.

On lit à gauche du monticule, au-dessus de dix-huit unités simples et de trois vingtaines :

Yepohualxihuitl on caxtolli omey tlacat Nezahualpiltzintli.	Il y a soixante-dix-huit ans que naquit Nezahualpilli.

[1] Voir ci-dessus, p. 53, et plus bas, fig. 33, p. 87, *tepetl* «mont», pour *altepetl* «ville».

[2] *Comitl* «marmite» est la petite bisnaga à *chiles* rouges acidules comestibles appelés *chilcotl*. *Huey comitl* «grande marmite» est la grande bisnaga, boule végétale énorme, dont on fait des conserves. Voir *Teocomitl, Cacomitl, Zacacomitl, Tepenexcomitl*, etc. (Hernandez.)

[3] «*Tetetzoa, nitla*, bruñir... acepillar algo. *Petzoa, nitla*, acecalar, bruñir o luzir algo.» Molina, *Vocabulario en lengua mex.*

[4] De là le mythe d'un vase d'albâtre dont parle Muñoz Camargo. *Hist. de Tlaxcalla*, fol. 12.

[5] «Cutaras de nobles caualleros, muy bruñidas y negras. *Ytzcactli.*» (M.)

Or, comme Nezahualpilli (fig. 32) est né en 1464, d'après les données les plus authentiques, ou en 1465, selon quelques auteurs et peut-être suivant la manière de compter le temps, nous retrouvons encore 1542 ou 1543 pour l'année où la peinture a été faite.

A droite du monticule, des figures et une annotation semblables se rapportaient à Nezahualcoyotl. Elles sont entièrement effacées et c'est à peine si l'on reconnaît les traces des sept vingtaines représentées. Nezahualcoyotl naquit le jour 1 Mazatl de l'année 1402. (Ms. de 1563.)

Le tracé qui est au-dessous et qui occupe presque toute la demi-feuille figure jusqu'à un certain point le palais de Tetzcuco. Les détails, en partie en élévation, par une bizarrerie reproduite de nos jours dans quelques plans topographiques, prouvent qu'il ne s'agit nullement ici d'une projection géométrique et encore moins du plan total d'un palais qui comprenait plus de trois cents pièces. Le peintre s'est proposé, entre autres choses, de désigner un certain nombre de services publics par la représentation des pièces qui y étaient affectées. Ces pièces sont rangées autour d'un grand carré central orienté : l'est en haut, l'ouest en bas, le sud à droite, le nord à gauche. La plus importante de ces pièces est celle du *Teoicpalpan* (1), où siégeaient, sous la présidence du roi, les grands feudataires du royaume. Elle est placée immédiatement au-dessous de Tetzcuco et principalement coloriée en rouge. On y voit sur l'*icpalli* :

1° Fig. 31, *Nezahualcoyotl,* avec cette annotation et la numération correspondante :

Ompohualxihuitl omome in tlahto Nezahualcoyotzin.	Nezahualcoyotl régna quarante-deux ans.

2° Fig. 32, *Nezahualpilli*, avec ces mots et les signes correspondants :

Ompohualxihuitl on nahui tlahto Nezahualpiltzintli.	Nezahualpilli régna quarante-quatre ans.

(1) « Trône ou banc du seigneur ou des seigneurs, assises seigneuriales » ; littéralement : « sur le siège divin ». « Tribunal suprême, siège ou tribunal de Dieu. » (Ixtlilx., trad. cit., p. 248, et *Rel. D*, fol. 14.) *Teoycpalli,* siège sur lequel on portait Huitzilopochtli. (Torquemada, lib. II, cap. 1.) *Teotl, Teutl* « Dieu » ; *teuhtli, tecuhtli* « seigneur, noble », sont des formes diverses, régulières, suivant le dialecte, du même mot *tecuictli* « preneur de gens, capteur ».



Torquemada (lib. II, cap. LXXX) le fait, à tort, régner plus de quarante-cinq ans. Voir, pour le nom des deux monarques, page 65 et mappe Tlotzin, fig. 32 et 33. C'est à cette pièce qu'appartiennent réellement les figures 36 et 49, reléguées, faute d'espace, dans le carré central.

Les marches qui supportent les figures 31 et 32 reposent sur le côté est de ce carré ou cour intérieure. Au centre (fig. 33), deux réchauds ardents représentent les foyers toujours allumés dont parlent Torquemada (lib. II, cap. LIII) et, plus particulièrement, Ixtlilxochitl (p. 248 et 254). Ces foyers toujours allumés expriment eux-mêmes des servitudes qui pesaient sur treize villes pour le foyer de droite, suivant la souscription :

Matlatepetl [1] omey oncan tlahuia in in... xihuitl.	Treize villes entretenaient ici le feu cette année ?

Et sur treize autres villes pour le foyer de gauche, suivant la souscription :

Matlatepetl omey oncan tlahuia in cenxihuitl.	Treize villes entretenaient ici le feu toute l'année.

Je lis partout *cenxihuitl* « toute l'année », quoique la vingtaine qui accompagne chaque foyer semble indiquer un service mensuel, le mois mexicain étant de vingt jours. Multipliés par 13, nombre des villes, ces vingt jours donnent 260, nombre des jours de l'année religieuse. Suivant Torquemada, la durée de ce service aurait été de « neuf mois de vingt jours », ou d'une demi-année commune. Il est peu probable que ces vingtaines, d'ailleurs fort effacées, aient rapport aux 800 mesures de bois fournies dans un cas, aux 400 mesures (toujours des multiples de 20) fournies dans un autre [2], etc.

Au lieu de 26, Ixtlilxochitl porte à 28 et Torquemada à 29 le nombre de ces

[1] *Tepetl* « mont », pour *altepetl* « ville », parce que, malgré la première ligne contraire aux règles si précises de la grammaire nahuatl, *altepetl* vient de *atl* « eau » et de *tepetl* « mont ». Au lieu de *altephua* « citadin », on dit également *ahua, tepehua* « possesseur d'eau et de mont »; au lieu de *altephuacan* « de ville en ville », *ahuacan, tepehuacan* « entre riverains et montagnards », etc. (H. Car. Paredes, p. 39.) Ces expressions rappellent la vie longtemps nomade, tantôt aquatique, tantôt montagnarde des Aztèques, plutôt que la position des villages sur des collines, et une autre acception de *atl* « eau » et « haut de la tête », « fontaine » et « fontanelle » (sinciput). « *Atl*, aqua... o la mollera de la cabeza » (M.) Le signe figuratif procède de la caverne, plutôt que du monticule qu'on y a insensiblement substitué à cause de ces étymologies.

[2] Torquemada, lib. II, cap. LIII.

« villes obligées de travailler à tour de rôle à l'entretien des palais et des jardins du roi; ce service se faisait pendant la moitié de l'année par les habitants de Huexotla, Coatlichan, Coatepec, Chimalhuacan, Itztapalocan, Tepetlaotztoc, Acolman, Tepechpan, Chicuhnauhtlan, Tezonyocan, Chiauhtla, Papalotlan, Xaltocan et Chalco, et pendant l'autre moitié par ceux *des villes de la Campine*, *qui étaient:* Otompan, Teotihuacan, Tepepolco, Cempoallan, Aztaquemecan, Ahuatepec, Axapochco, Oztoticpac, Tizayocan, Tlalanapan, Coyoac, Quatlatlauhcan, Quatlaccan et Quauhtlatzinco [1]. »

Torquemada [2] donne les mêmes explications, avec cette différence, qu'il remplace, dans la première liste, Chalco par Tetzcuco (non comptés par l'annotateur) et, dans la seconde, Buatlatlauhcan et Quatlaccan par Oztotlatlauhcan, Achichillacachocan [3] et Tetliztacan. Les autres vingt-six noms sont identiques. Ce sont les noms des villes qui encadrent notre demi-feuille, par exemple, à droite de Tetzcuco, depuis la figure 58 jusqu'à la figure 67 pour les villes de la première catégorie; et, à gauche, depuis les figures 57 et 68 jusqu'à la figure 78 pour celles de la deuxième, c'est-à-dire pour les villes de la Campine. On pourrait même supposer que le cadre se continuait sous le bord inférieur, entièrement déchiré, de la peinture, et que les vingt-six noms, montant des deux annotations, étaient complétés, à droite, par Coatepec, Itztapalocan, Xaltocan, et à gauche, la figure 69 comprise, par Cempoallan, Oztoticpac, Tizayocan, Tlalanapan [4]... Remarquons toutefois, et ceci est important, que ces figures de villes indiquent bien moins des servitudes qu'elles supportaient, en effet, que des circonscriptions administratives que nous ferons connaître.

Figures 34 et 35, empreintes de pas partant du couloir (fig. 35) et aboutissant (fig. 34) à l'année 4 Acatl (4 Roseau) : 1431. Cette date, où le signe Roseau n'a pas sa forme conventionnelle ordinaire, est celle de l'installation de Nezahnalcoyotl à Tetzcuco. La légende porte :

(1) Ixtlilxochitl, traduction de Mortimer-Ternaux, p. 299.

(2) Torquemada, lib. II, cap. LIII.

(3) Achichilacazyocan (Ixtlilxochitl, *Rel. B,* fol. 103); de *Ilacatztli?* « chose tordue ». Voir *Tlacatzcotona, Ilacatztic* (M.), *Achichil, Achichilacachtic* (Hernandez, t. I, p. 270,192), *Illacatzquauhtla* (*Histoire de Quauhtinchan*).

(4) Torquemada met quatorze villes dans la première liste, parce qu'il y comprend Tetzcuco, c'est-à-dire la figure 30, exclue par l'annotateur et par Ixtlilxochitl, qui traite séparément de Tetzcuco, page 239, et de Chalco, page 254.

Nauxacatl xixuitl inic hualla Nezahualcoyotzin in Tetzcuco.	L'an 4 Roseau, Nezahualcoyotl vint à Tetzcuco.

L'annotateur ajoute de son propre fonds, sans que rien l'y autorise dans la peinture :

Ye macuilpohualxihuitl on caxtolli.	Il y a déjà cent quinze ans.

D'où il suit que cette légende, et vraisemblablement les autres, la plupart de la même main, sont de 1546, c'est-à-dire de quatre ans postérieures à l'œuvre du peintre.

Ce couloir, au milieu du bord inférieur et ouest de la peinture, conduisait à la cour du marché et probablablement aussi à l'édifice occupé par les enfants du roi et appelé par Ixtlilxochitl (p. 258) Tlacotco. Si cette dénomination se rapporte à la figure 35, fort effacée, mais qui paraît être celle d'un esclave, le cep ou la corde au cou, cette dénomination est incorrecte : *Tlacoco* « dans la baguette (*tlacotl*) ou l'esclave (*tlacotli*) »; *Tlacouhco* « dans la chose achetée »; *Tlacochco* « dans la flèche »; et même *Tlacateco* (ms. de 1528), *Tlacatecco* [1] « dans le siège seigneurial, dans la pierre personnifiée, dans le tronçon de personne », etc..., vaudraient mieux. L'annotation : *In ocalaq... tecpan...* « ceux qui entraient au palais »... *tlapilia* « garder? »... *tlacotli* « esclave » ou... *tlaçotli* « chose précieuse »... est trop effacée pour pouvoir rien nous apprendre.

§ II. Cour, conseil, tribunal suprême ou des seigneurs, conseil royal, etc.

(Figures comprises dans le carré central.)

En montant sur le trône de ses pères, Nezahualcoyotl, sans rétablir tout à fait l'ancienne féodalité, réintégra dans leurs domaines les seigneurs qui en avaient été dépossédés. « Il rétablit dans la seigneurie de Huexotla Tlazolyaotzin... Motolionatzin... fut rétabli à Coatlichan. Tezcapoctzin (*Rel. B*, fol. 104) fut nommé seigneur de Chimalhuacan. Le roi prit pour lui les villes de Coatepec, de Itztapalocan et quelques autres qui sont situées de ce côté, et donna à Cocopitzin la sei-

[1] Gomara, *Cronica*, cap. cxcix; Torquemada, lib. XI, cap. xxviii, et Chimalpahin, 3e *Rel.* — *Tlacateco*, temple de Huitzilopochtli. (Sahagun, lib. IV, cap. xxi.)

IMPRIMERIE NATIONALE.

gneurie de Tepetlaoztoc. Motlatocazomatzin... reçut celle d'Acolman; Tencoyotzin, celle de Tepechpan; Techotlalatzin, celle de Tezonyocan; Tetzotzomoctzin, celle de Chicuhnauhtla. Il donna celle de Chiauhtla à son fils Quauhtlatzacuilotzin... Il prit pour lui Xaltocan, Papalotlan et d'autres villes, et donna à Quetzalmamalitzin la seigneurie de Teotihuacan... Il le nomma en même temps capitaine général et chef de la noblesse. Il ordonna de plus que ce serait dans sa ville que l'on déciderait tous les procès entre les gens d'un rang élevé des provinces *de la Campine.* Quecholtecpantzin reçut, avec la seigneurie d'Otompan, le même droit à l'égard des gens du peuple *des provinces de la Campine.* Plus tard, il rétablit Tlalolintzin, Nauhecatzin et Quetzalpayntzin dans leurs domaines respectifs de Tollantzinco, de Quauhchinanco et de Xicotepec [1].

« Ces quatorze personnages formaient le conseil d'État, cour ou tribunal suprême composé de quatorze ministres qui étaient les premiers seigneurs ou grands de l'empire. Pour les obliger à être toujours à la cour, Nezahualcoyotl les consultait sur toutes les affaires et ne prenait de détermination qu'après en avoir conféré avec eux [2]...

« Les quatorze grands du royaume siégeaient par ordre de rang et de dignité dans une salle qui était partagée en trois divisions. Le roi siégeait seul dans la première [3]... »

Faute de place pour pouvoir les représenter dans la salle où ils siégeaient, près des rois (fig. 31 et 32), le peintre a transporté dans la cour intérieure et rangé carrément autour des deux foyers et de la date 4 Acatl (fig. 33 et 34), les quatorze personnages (fig. 36 et 49), qui sont, pour la plupart, les seigneurs des villes dénommées, c'est-à-dire portant un nom en rébus, qui bordent la mappe en haut et à droite. Remarquons que, bien que ces villes, aujourd'hui villages misérables, fussent très rapprochées les unes des autres, elles avaient d'importantes possessions dans les quinze provinces dont se composait le royaume d'Acolhuacan [4]. Les villes de la Campine qui sont à gauche ont perdu leur nom avec la seigneurie, symbole féodal d'une indépendance relative.

[1] Ixtlilxochitl, trad. cit., p. 238. — Je rectifie l'orthographe de quelques noms d'après la peinture et la *Relation B* du même auteur.

[2] Veytia, t. III, p. 204.

[3] Ixtlilxochitl, trad. citée, p. 249; Veytia, p. 206.

[4] Torquemada, lib. II, cap. LVII; lib. XI, cap. XXVI.

Le signe [13] qui les surmonte n'est pas le *huitztli* dentelé de la figure 19, mais plutôt le *huictli* (« *Victli*, coa, para labrar, o cauar la tierra. *Victica*, con coa, o pala de roble para labrar la tierra », M.), espèce de pelle ou de bêche triangulaire, quelquefois simple bâton, plus ou moins large et pointu, d'où vient le nom vulgaire de *quahuitl* « bâton, bois », R. *quauh* (pron. *couaou, coaou*), donné à cette bêche, et celui de *coa* qui lui est resté. Un tel symbole désigne naturellement les villes de la Campine (*Campiña* « terre de labour, grande plaine découverte »), dont les habitants « différaient, comme laboureurs, des gens de Tetzcuco, par le costume et par les habitudes (Ixtl., *Rel. D,* fol. 104) », et s'appelaient eux-mêmes *millaca* « gens des terres labourées ou en culture », suivant l'histoire de Teotihuacan, l'une de ces villes (fig. 68). Cependant, comme Otompan (fig. 57), autre ville de la Campine, ne porte pas ce signe, vraisemblablement parce qu'elle est seigneuriale; d'un autre côté, comme la plupart de ces villes, peut-être toutes, mais pour sûr Quauhtlatzinco, Ahuatepec, Axapochco, Tepepolco, etc. (fig. 70 et 75), ont été réunies au domaine privé de Nezahualcoyotl et de Nezahualpilli (fig. 72 et 74)[1]; enfin, comme ces villes sont devenues de simples communes où l'on ne *parle* ou *parlemente* plus, il se pourrait que ce signe [13], ainsi devenu une variante du signe [38], indiquât seulement que le seigneur, *tlatohuani* « parleur ou orateur », est remplacé par un bâtonnier, *quauhtlatohuani* (*quauh* « bâton », *tlatohuani* « seigneur »)[2]. Le codex Xolotl (pl. I, figure de Quauhyacac), le manuscrit de de 1576 (p. 79), etc., offrent d'autres exemples de cet emploi, soit phonétique, soit idéographique, du signe [13]. Quant au titre de *quauhtlatohuani, quauhtlatoani* ou *quauhtlatoqui,* donné, sous la domination espagnole[3], au gouverneur des indigènes, qui était choisi autant que possible parmi les descendants des anciens rois, ces mots, fréquents dans les relations historiques, ne se trouvent dans aucun dictionnaire. Molina ne donne guère que les analogues *coatequiti* « travailler à des œuvres publiques ou de communauté », *coatequitl* « travaux publics ou de communauté »; *coallaca*[4], etc. *Cao* et *quauh* s'écrivent souvent l'un pour l'autre,

(1) Ixtlilxochitl. trad. cit., p. 241.

(2) Il y a une autre sorte de bâtonnier appelé *Topilê* « qui a un bâton ou une verge » (*topilli*). C'est un huissier ou alguazil.

(3) Ms. de 1576, p. 151.

(4) « *Cauatlaca*, ayuntamiento de naciones » (M., 1re parte) et « recogida gente de diversas partes o' tierras, ayuntada en algun barrio ó villa » (du même auteur), paraît être simplement *quauhtlaca* « gens des bois ». *Coatl* ou *cohuatl* « jumeau, serpent » donnerait d'autres étymologies. *Quautlatohuani* serait : « le Sr jumelé, adjoint; le second, la doublure ».

comme dans *Coatlichan* ou *Quauhtlichan*, et *Couauhtlatzacuilotzin* ou *Quauhtlatzacuilotzin* (fig. 42), etc., pour les motifs et dans les limites indiqués, ces transformations n'étant point arbitraires.

Deux villes de la bordure supérieure à gauche (fig. 68 et 69) portent à la fois un nom (*in rebus*) et le signe [13]. C'est que cette peinture se réfère au temps « où Nezahualcoyotl n'avait pas encore rétabli dans leurs domaines Tlalolintzin de Tollantzinco, Nauhecatzin de Quauhchinanco et Quetzalpayntzin de Xicotepec ». J'ajouterai « et Quetzalmamalitzin de Teotihuacan », bien que ces seigneurs fussent déjà membres de la cour suprême. En effet, tandis que la composition de cette cour est rapportée à l'an 4 Acatl (1431), nous savons par l'histoire de Teotihuacan que cette ville ne fut rendue à Quetzalmamalitzin qu'en 8 Acatl (1435), après son mariage avec Quetzalpoztectzin ou Tziquetzalpoztectzin, fille de Nezahualcoyotl. Aussi remarquerons-nous bientôt que la figure 68 représente peut-être moins une localité qu'une institution, quoiqu'elle compte pour une des onze villes mentionnées dans l'annotation et comprises dans l'accolade rouge, ponctuée dans la lithographie, qui relie les figures 57 et 66.

TITULAIRES.

Fig. 36. — *Quetzalmamalitzin*, gendre de Nezahualcoyotl et généralissime de ses armées, *huey tlacochcalcatl* [1]. Comme président du tribunal des nobles, il occupe la première place. Rébus : *quetzal* « aigrette, panache, plume verte d'un grand prix » etc., et *mamalli* « tarauder, inaugurer » en allumant du feu par l'opération ici représentée. Les deux mains [46] donnent aussi *mama*. Le *tzin* est révérenciel. (Voir *Xiuhquetzaltzin*, p. 68, et *Tlamamal*, p. 55.)

Fig. 37. — *Quecholtecpantzin*, seigneur d'Otompan (fig. 57). Comme président du tribunal des plébéiens, il occupe la deuxième place. (Voir ce même nom, p. 90, et mappe Tlotzin, fig. 54.) Il est surnommé *Tlahuancaxochitl* « fleur enivrante ou d'ivrogne », dans l'histoire de Teotihuacan.

Fig. 38. — *Tlazolyaotl*, révérenciel *Tlazolyaotzin*, seigneur de Huexotla

[1] « Capitaine général. » (Torquemada, lib. II, cap. xxxvi; Ixtlilxochitl, trad. cit., p. 238.)

(fig. 58). On reconnaît le bouclier et, en partie, l'épée-scie qui représentent *yaotl;* le reste est effacé.

Fig. 39. — *Motolinia* ou *Motoliniatzin*, seigneur de Cohuatlichan (fig. 59). *Motolinia* « pauvre » est désigné par une personne dans une humble attitude [1].

Fig. 40. — Presque entièrement effacée. *Tezcapoctli,* révérenciel *Tezcapoctzin* « fumée du miroir [2] », seigneur de Chimalhuacan (fig. 60). *Tezcapoctli* est le nom d'une espèce de pierre [3]. Traces de l'image circulaire du miroir et du signe *poc* [68].

Fig. 41. — *Cocopitzin* (sans révérenciel *Cocopi*), seigneur de Tepetlaoztoc (fig. 61). *Cocopi* et *copitli* sont deux plantes décrites par Hernandez (lib. IV, cap. CLXXXIV et CLXXXI [4]).

Fig. 42. — *Couatlatzacuilotl* ou *Quauhtlatzacuilotl*, révérenciel *Quauhtlatzacuilotzin*, seigneur de Chiauhtla (fig. 62) et auteur d'une vie de Nezahualcoyotl citée par Ixtlilxochitl (p. 355). *Quauhtlatzacuilotl* « puerta de tablas » (M.), porte en planches représentée dans la figure.

Fig. 43. — *Techollala*, ou *Techotlala*, ou *Techotlalatzin*, seigneur de Tezonyocan (fig. 63). Voir figure 21 et page 78.

Fig. 44. — *Motlatocazoma,* seigneur d'Acolman (fig. 64). *Mo-tlatoca-zuma* « qui s'indigne ou se fâche en seigneur (*tlatoqui* ou *tlatoani*) » a le même sens et le même symbole idéographique, (le diadème [73]) que le dernier roi de Mexico, *Mo-teuhsoma* « qui s'indigne ou se fâche en seigneur ou dieu (*teuhtli, teutl* ou *teotl*) », avec cette nuance, que *tlatoqui* signifie « parleur, diseur », et que *tecuhtli*,

[1] Les Indiens ont honoré de ce surnom un franciscain, F. Toribio de Benavente Motolinia, célèbre par son amour pour eux et pour la science, et dont l'œuvre a été publiée en 1858 par M. Icazbalceta (*Historia de los Indios de la Nueva España*, ap. *Coleccion de documentos para la hist. de Mexico,* t. I, p. XLV-CLIII, 1-277. Mexico, 1858, in-8°).

[2] Ixtlilxochitl, *Rel. B,* fol. 104.

[3] Le masque du dieu du feu était en partie formé d'une espèce de pierre appelée *tezcapuctli* ou *tezcapoctli.* (Sahagun, lib. II, cap. XXVII.)

[4] « *Cocopi*, herbula est radicem fundens rotundam et parvam, ciceri similem forma et magnitudine... gallico morbo dicitur mederi, » etc... (Hernandez, *Historia plant.* Matriti, 1790.) Le *copitli* donnerait *copitzin.*

teuhtli, teutl, teotl, sont des transformations, régulières et usitées, de *tecuictli* « preneur de gens ».

Fig. 45. — *Tencoyotzin,* seigneur de Tepechpan (fig. 65) : *ten* [70] « lèvre » et *coyotl* « sorte de renard ». Suivant la mappe de Tepechpan, (pl. III, fig. 17 et 19 de cette mappe), Tencoyotzin, deuxième du même nom, aurait été installé *tlatoqui* ou *tlatoani* en 1451 et serait mort en 1508.

Fig. 46. — *Tetzotzomoc* ou *Tetzotzomoctli*, révérenciel *Tetzotzomoctzin*, seigneur de Chiuhnauhtla ou Chicuhnauhtla (fig. 66). Rébus tiré de la pierre, *tetl, te* [69] et de *tzotzomoc,* prétérit de *tzotzomoca* « se fèler, se fendre, éclater », verbe en *ca* formé (Car. Par., p. 100) du neutre *tzomoni* (qui n'est pas dans Molina) ou de son fréquentatif *tzotzomoni* « rasgarse o romperse alguna cosa ». (M.) De là peut-être les déterminatifs idéographiques [68] et [72] marquant le bruit et la poussière, bien que ce dernier puisse être [9] et justifier l'étymologie *te* [69] *tzotzon octli* [9] « pulque pétillant » ou « battu avec une pierre » ou « retentissant comme une pierre? »[1]... Au reste, il s'agit ici bien moins d'étymologie grammaticale que d'écriture phonétique, souvent très différentes l'une de l'autre. En effet, quoiqu'on dise *tetzotzomaca in tepetl* « des pierres se détachent de la montagne, la montagne s'éboule », on dit aussi : *ixtzotzomoctli* « éborgné, blessé à l'œil »; *quetzotzomoctli* « estropié à la jambe, qui a la jambe cassée », etc... et *tetzotzomoc* pourrait être pour *tentzotzomoc* « blessé à la lèvre, qui a la lèvre fendue », etc... Nous reviendrons souvent sur ce nom, qui est celui d'un monarque célèbre quelquefois représenté « la lèvre fendue ». L'ensemble du rébus figure une lèvre, *ten* [70].

Chiulinauhtla ou Chicuhnauhtla est la dernière des villes comprises dans l'accolade rouge, c'est-à-dire des villes seigneuriales qui relèvent du tribunal des nobles siégeant à Teotihuacan. Les seigneurs qui suivent sont membres de la

[1] Voir *Tzomoctic, Tzomonia, Tzotzomonia*, etc. — *Tetzotzomoniani*, « rasgador de vestidura ó despedaçador », et (1re parte) « matador despedaçando, » pour la première étymologie, et pour la seconde : *tetzotzona, ni* « labrar piedras »; *nitla,* « dargolpes con piedra »; et (1re parte) : « majar, hincar, golpear ó herir, martillar ». *Tetzotzonqui* « tailleur de pierre », etc. (M.) *Tetzotzome,* surnom des voleurs qu'on lapidait. (Torquemada, lib. XIV, cap. XXII), de *tzotzona, nite.*

cour suprême, mais n'ont point encore été complètement réintégrés dans leurs domaines, théâtre de révoltes continuelles.

Fig. 47. — *Tlalolin,* révérenciel *Tlalolintzin,* seigneur de Tollantzinco. Rébus : [77] *tlal* « terre », *olin* « mue ». C'est le signe des tremblements de terre. « *Tlalolini,* temblar la tierra; preterit *otlalolin.* » (M.)

Fig. 48. — *Nauhecatl* « quatre vents », révérenciel *Nauhecatzin,* seigneur de Quauchinanco: *nauh* [58] « quatre », et *ecatl* ou *ehecatl* « vent » (page 43).

Fig. 49. — *Quetzalpayn,* révérenciel *Quetzalpayntzin,* seigneur de Xicotepec. Voir *Quetzal* (fig. 36 et p. 55) et *Payn* [65 *bis*].

§ III. Administration centrale : guerre, finances, justice, académies, etc.

(Figures autour du grand carré.)

Quoique les figures aient été numérotées plutôt en vue de notes prises à Tetzcuco que d'après la description d'Ixtlilxochitl, cependant, comme cette description est la plus connue, ayant été traduite en français, je la suivrai dans un aperçu rapide des pièces qui entourent le grand carré central, considéré désormais, excepté peut-être au commencement du prochain alinéa, comme une simple cour intérieure donnant accès aux salles dont il va être question.

« [1]... A la suite et sur le derrière de cette salle (celle des seigneurs), du côté de l'orient, il y en avait une autre qui était aussi partagée en deux. Dans la partie intérieure... siégeaient huit juges, dont quatre étaient nobles et les quatre autres choisis parmi les simples citoyens; puis quinze juges provinciaux... Ils connaissaient de toutes les affaires civiles ou criminelles qui pouvaient tomber sous le coup des quatre-vingts lois de Nezahualcoyotl; la plus importante ne devait pas durer plus de quatre-vingts jours... » C'est la figure 56.

« Du côté du nord, on voyait une autre grande salle, que l'on appelait de la Science et de la Musique, et dans laquelle étaient trois trônes. En face de l'entrée,

[1] « Asi mismo se seguia otra sala que estaba en pos de esta, por la parte del Oriente... » (Ixtlilxochitl, cap. xxxvi; trad. Ternaux, p. 250.) Ceci peut se rapporter encore au carré central.

se trouvait celui du roi de Tetzcuco; à droite, celui du roi de Mexico, et à gauche, celui du roi de Tlacopan... Au milieu de la salle était un instrument de musique nommé *huehuetl,* autour duquel se réunissaient ordinairement les philosophes, les poètes... » C'est la figure 55.

« Derrière cette salle, il y en avait une autre... où se tenaient les capitaines et les soldats les plus braves, qui formaient la garde du roi. » C'est évidemment la figure 54.

« Presque en face de la salle royale, s'ouvrait (fig. 53) une pièce consacrée aux ambassadeurs des rois de Mexico et de Tlacopan. Plus loin, un passage (fig. 35) menait de la cour intérieure à la grande cour qui servait de marché. Au delà était la salle du conseil de la guerre (fig. 52)... »

« Le conseil des finances... se tenait dans une pièce (fig. 51) située vers le midi, derrière laquelle il y en avait une seconde, où se tenaient des espèces de juges-commissaires que le roi envoyait dans les provinces pour examiner les affaires et punir ceux qu'il leur désignait. Le magasin des armes était derrière. » Suit la description d'autres parties du palais, « de l'Université, où se tenaient, divisés en classes et académies, les poètes, les historiens et les philosophes du royaume; où étaient les archives », les temples, les palais qu'habitaient les rois de Mexico et de Tlacopan, quand ils venaient à Tetzcuco, les collections d'histoire naturelle, les ménageries, etc... On voit qu'Ixtlilxochitl consultait des mappes bien autrement instructives que la nôtre. Mais ceci nous mènerait trop loin; reprenons l'analyse des figures.

ARSENAL DU PALAIS.

Fig. 50. — L'agent comptable des dépôts de la guerre. On lit, non sans incertitude :

Yehuatl in tetequinechico ? (1) in quitemaca (2) in cactli, in itacatl, in chimalli, in ichcahuipilli.	C'est celui qui reçoit et délivre les chaussures, les subsistances, les boucliers, les corselets.

Les rois (fig. 31 et 32) ont l'*icpalli,* siège à dossier; les grands feudataires,

(1) Pour *tequinechico*, « recogedor de tributos ». (M.) De même, *tetequimaca, nite* « lo mesmo es que *tequimaca* ». (M.)

(2) *Temaca, nic* « dar algo a otro ». (M.) Voir *Quitemacac* (manuscrit de 1528, note 42, et Tezozomoc, note 544). Ce sont des applicatifs, quant au sens, mais non quant à la forme.

la natte; ce fonctionnaire n'a ni siège ni natte. Derrière lui, est le magasin d'armes :

Onca mopia chimalli, ichcahuipilli.	Là se gardent les boucliers, les corselets.

L'*ichcahuipilli* (« armas colchadas, para la guerra, » M.), littéralement : « *huipilli* de coton », figuré sous la rondache, était un surtout rembourré de coton (*ichcatl*). Le *huipilli* est un vêtement féminin. Les Espagnols adoptèrent cette camisole matelassée, qu'ils appelèrent par corruption « escaupile ».

Il y avait au palais d'autres dépôts d'armes, notamment dans les temples et dans les chapelles.

CONSEIL DES FINANCES.

Fig. 51. — Salle du conseil des finances, si cette expression peut s'appliquer à un pays où tout se payait en nature. On voit, dans la pièce centrale, des souliers, des sacs, des cordes, et, attenant à un bâton assez semblable à l'*atlatl* (amentum), un ornement qui paraît être le panache appelé *tecpilotl*.

Dans chacune des pièces contiguës est un *achcauhtli* (pluriel *achcacauhtin* [1]). Ces *achcacauhtin* étaient des messagers aculhuas de Tetzcuco, choisis parmi les juges-commissaires dont on vient de parler, et chargés de la deuxième sommation au nom des trois chefs de la confédération mexica-aculhua-tépanèque, avant de déclarer la guerre. La première sommation était faite par les *quaquauhnochtin* de Mexico; la troisième et dernière par les ambassadeurs tépanèques de Tlacopan. « Si le seigneur rebelle repoussait ces avertissements, les *quaquauhnochtin* lui oignaient la tête et les bras avec une liqueur qui devait lui donner la force de résister à la fureur de l'armée impériale. On lui attachait sur la tête, avec une courroie rouge, un panache en plumes nommé *tecpilotl* (voir Brasseur, t. II, p. 311); on lui donnait une quantité de boucliers, d'armes avec les accessoires, pour faire la guerre [2]. » De pareilles remises d'armes et d'équipements militaires avaient lieu après chaque sommation. C'est peut-être en partie à ces usages que se

[1] « Que quiere decir : *mayores*. » (Torquemada, lib. XI, cap. XXVI.) « *Teachcauh*, hermano mayor ó cosa mayor mas excelente y aventajada. » (M.) RR. *Achtli* « frère aîné », *nach* « mon frère » (dit la jeune sœur). (Carochi Paredes, p. 199; et Gomara, *Cronica* de la Nueva España *con la conquista de Mexico*, cap. CCXIII, CCXX, et (édition Barcia) *Indice*.

[2] Ixtlilxochitl, trad. cit., p. 271.

IMPRIMERIE NATIONALE.

rapportent les détails de la figure 51. Je lis, avec plus d'incertitude encore que dans les inscriptions précédentes :

Achcacauhtin oncan quichia intequiuh hueca yaoc yazque azo cana [1] quihualtzacua ahua tepehua.	Les Ahcacauhtins attendent ici : leur office est d'aller au loin soumettre peut-être, quelque part, des rebelles.

Avec *itcoc* [2], préféré à *yaoc* par le lithographe, on peut traduire : « leur office s'étend au loin ; ils se rendront peut-être sur quelque point où les habitants sont en révolte. » (« *Niqualtzaqua,* reuelarse contra la cabecera, » M.) Remarquons ici que Molina incorpore à tort le semi-pronom *nic. Hualtzaqua* (*Valtzaqua,* suivant l'orthographe de Molina) vient de *hual* et de *tzaqua;* prononcez *tzacu*, suivant Molina, et *tzauc,* suivant H. Carochi, fol. 31, et Paredes, p. 59. (Voir, pour ce mot, ms. de 1576, p. 62 ; manuscrit de 18 feuilles, an 1501 ; et *Hist. de Teotihuac,* note 22.)

CONSEIL DE LA GUERRE.

Fig. 52. — Ce chiffre répond à deux divisions. L'une, à droite, renferme des boucliers, des armures ou pièces d'équipement militaire *tlahuitztli* et paraît être une dépendance du conseil des finances. Elle peut, aussi bien que la figure 50, être « le magasin des armes » plus haut mentionné. L'autre division, à gauche, où l'on voit, outre le personnage, une rondache et des chaussures, est « la salle du conseil de la guerre, où assistaient les six plus vaillants guerriers de la ville de Tezcuco, trois nobles, trois simples citoyens et quinze capitaines natifs des principales villes du royaume.

« Le conseil des finances était composé du même nombre de membres [3]. »

SALLE DES AMBASSADEURS DE MEXICO ET DE TLACOPAN.

Fig. 53. — Cette salle, les trois trônes de la salle de la Science, les palais que les rois de Mexico et de Tlacopan possédaient à Tetzcuco, etc., rappellent la confédération des rois de ces trois villes, la triarchie que, malgré quelques variations, nous retrouvons toujours au Mexique, au moins depuis le IXe siècle.

La figure qui est à droite, répétition de la figure 20, exprime, comme cette

(1) *Azo cana,* « quiza en alguna parte o lugar. » (M.) — (2) De *itqui* « porter ou gouverner ». (Car. Paredes, p. 62.) — (3) Ixtlilxochitl, trad. cit., p. 252.



dernière, *Te-pan* ou *Tepaneca,* les Tépanèques, une des deux nations alliées des Tezcucans. L'autre nation alliée est représentée par la figure qui est à gauche et qui exprime *Tenoch,* c'est-à-dire les *Tenochcas* ou Mexicains, comme ci-dessus (page 57, et mappe Tlotzin, figure 9). On déchiffre à grand'peine les mots... *Tenochca, Tepaneca,* à la fin de l'annotation.

SALLE DE LA SCIENCE ET DE LA MUSIQUE.

Fig. 54 et 55. — Fort endommagées, annotations tout à fait illisibles. Je crois cependant entrevoir le mot *maxtlatl* « pagne ou ceinture » à la fin de l'inscription de gauche, au-dessus d'une riche étoffe de ce nom [1], et le mot *Xochiquetzal*... au-dessus du personnage qui est à droite. C'est le nom du fils de Nezahualcoyotl, président, suivant Torquemada (lib. II, cap. XLI), de la réunion des poètes, des historiens, des astrologues et des musiciens.

Au centre de la figure 55, l'instrument appelé *huehuetl* [12] et le signe du chant [44] qui est au-dessus, entre les deux inscriptions, indiquent suffisamment la musique. Chaque porte latérale est ornée d'un rideau formé de guirlandes d'ajoncs (*tules*) tressés par la pointe verte de manière à laisser pendante et libre la partie inférieure, large et blanche. C'est encore aujourd'hui l'ornement obligé de toutes les fêtes de village.

Indépendamment de cette pièce, il y avait, dans une autre cour, « une autre grande salle et plusieurs chambres, où se tenaient les historiens, les poètes et les philosophes du royaume, divisés en classes, suivant la science qu'ils cultivaient; on y trouvait aussi les archives royales [2] ».

Xochiquetzal porte un chasse-mouche semblable à celui qu'on voit (fig. 54) dans la salle des guerriers qui formaient la garde du roi.

JUSTICE : TRIBUNAL DU NAUHPOALLATOLLI OU NAPPOHUALLATOLLI [3].

Fig. 56. — Nappohuallatolli oncan quizaya in ixquich? mihtoaya in ichtecqui, in tetlanxinqui in... iztlacahtlatolli [4]? . . . .
. . . .

Du nappohuallatolli ressortissaient toutes les causes : le vol, l'adultère,... la calomnie?
. . . .

[1] « *Maxtlatl* bragas, ó cosa semejante. » (M.)

[2] Ixtlilxochitl, trad. cit., p. 254. — Torquemada, lib. II, cap. XLI.

[3] « *Napoallatolli,* consejo y palabra de 80 dias ». (Torquemada, lib. XI, cap. XXVI.)

[4] « Falso decidor, *yztlacaltatoani*.., *yztlacatlatole.* » (M.)

Ou bien : « La sentence de tous les quatre-vingts jours se rendait (sortait) là, » etc. Mais le mot *matlactlatolli* « dix paroles ou dire de décade », que je crois lire plus loin, rend ces versions incertaines. Il y avait tous les dix ou douze jours d'autres assises, dont on appelait au besoin, quoique rarement, au *nauhpohuallatolli* [1].

Phonétiquement, *nauhpohuallatolli* se décompose en *nauh* [58] « quatre », *pohual* « compte, vingtaine ; compté, raconté, lu, récité », *tlatolli* « discours, parole, édit », ce qu'expriment les « quatre paroles émises ou sortant de quatre bouches » assez incorrectement dessinées.

Grammaticalement, *nauhpohuallatolli,* par syncope *nappohuallatolli,* signifie « quatre-vingts discours » ou « dire, discours octogésimal, des quatre-vingtaines ou de quatre-vingtaine », soit à cause des quatre-vingts lois de Nezahualcoyotl [2] appliquées par ce tribunal, soit parce que ces assises se tenaient tous les quatre-vingts jours.

Le plaideur ou l'accusé est à droite, sans bras, avec une seule parole [68] à la bouche ; le juge, pourvu d'un bras et de deux paroles, est à gauche.

§ IV. Administration provinciale.

(Figures de la bordure extérieure.)

Une ligne, rouge comme les montants et le linteau de la salle royale (fig. 31 et 32), part à peu près de l'angle formé par cette salle et le Nappohuallatolli (fig. 56), pour aboutir, après s'être bifurquée, aux tribunaux (fig. 57 et 68), qu'elle semble rattacher ainsi à l'administration centrale, et partant au troisième paragraphe. Cependant, pour ne distraire du quatrième paragraphe aucune des figures de la bordure extérieure, je n'insisterai pas sur les rapports que cette ligne indique, et me bornerai à ceux, beaucoup plus certains, que l'annotateur et une autre accolade signalent entre les villes de cette même bordure.

TRIBUNAL PLÉBÉIEN D'OTOMPAN OU DES PROVINCES DE LA CAMPINE.

Fig. 57. — . . . . . an tlahtoloyan.	Tribunal d'Otompan.

[1] Torquemada, *loc. cit.;* Zurita, trad. Ternaux, p. 101 et 106. — [2] Vingt de ces lois sont dans Ixtlilxochitl, *Compendio,* etc., ou *Rel. C.*



Otompan, capitale ou une des capitales des Otomis, est toujours ainsi représentée par une maison étagée (casa con sobrados) à comble saillant, formée du signe [26] et d'une partie supérieure, quelquefois crénelée [1], qui avance et surplombe, parce que telle paraît avoir été, d'après Sahagun, la structure particulière du temple des Otomis [2], et parce que Otompan, littéralement : « sur l'Otomi ou Otomitl », peut signifier aussi « sur ou dans la maison otomie », suivant le grammairien Aldama [3], probablement pour ne pas répéter, non plus que dans *teopan* « temple », *tecpan* « palais », etc..., la postposition *pan* après le *pan* des pages 56, note 2, et 57 [63]. C'est à Otompan, aujourd'hui Otumba, que les Mexicains livrèrent à Cortès, secouru par les Otomis et par les Tlaxcaltèques, une bataille plus célèbre par le récit de Solis que par son importance réelle.

TRIBUNAL DES NOBLES OU DE TEOTIHUACAN.

D'après l'annotation de la figure 68, dont nous parlerons bientôt, Otompan, comme seigneurie, est comprise dans l'accolade rouge qui embrasse les onze villes postérieurement adjointes à la juridiction du tribunal de Teotihuacan. Les autres villes sont :

Fig. 58 et 59. — *Huexotla, Cohuatlichan.* (Voir page 52.)

Fig. 60. — *Chimalhuacan* « où l'on a des boucliers, où il y a des possesseurs de boucliers ». Rébus : *chimalli* « rondache ». C'est aujourd'hui un village, non loin de l'Hacienda de Chapingo, où j'ai commencé ces recherches.

Fig. 61. — *Tepetlaoztoc* « dans la grotte de *tepetlatl* (espèce de craie) ». R. *Te* [69] surmonté d'un *petlatl* [66], le tout au-dessus d'une caverne (*oztotl*). C'est un village sur les hauteurs qui dominent Tetzcuco.

[1] Par exemple, codex Xolotl.

[2] « Que era un jacal hecho de paja muy atuzada, cuya hechura solamente à su cù era dedicada, y nadie hacia casa de aquella manera; porque sus jacales en que vivian eran de paja no muy pulida; ni a estos tales Otomies se les daba nada tener sus casas o jacales con sobrados. » (Sahagun, *Hist. gen.*, lib. X, cap. XXI, § 4.)

[3] « La preposicion *pan*, compuesta con pronombre posesivo, significa tambien *casa*. » (Aldama, *Arte de la lengua mexicana*, n° 399. Mexico, 1754.)

Fig. 62. — *Chiauhtla* « où la vipère[1] ou le puceron (*chiauitl*) abondent ». Rébus : *chia* [21] *atl* [1]. Village voisin de Tetzcuco.

Fig. 63. — *Tezonyocan* « où il y a des choses en *tezontli* ou des gens qui en ont ». Le *tezontli* est une pierre poreuse estimée, pour les constructions. On en tire à Tezonyocan.

Fig. 64. — *Acolman,* aujourd'hui Oculma. Rébus : *acol, acolli* « bras, épaule »; *ma* [46] « main »; avec le déterminatif *a* [1]. C'est une des anciennes capitales de l'Anahuac.

Fig. 65. — *Tepechpan* « sur la base ou sur les fondements », littéralement : « sur le lit de pierre[2] ». Rébus : une base de colonne, composée de deux assises de pierre *te* [69] séparées par un *petlatl,* lit ordinaire des indigènes. Je publierai une histoire de cette ville.

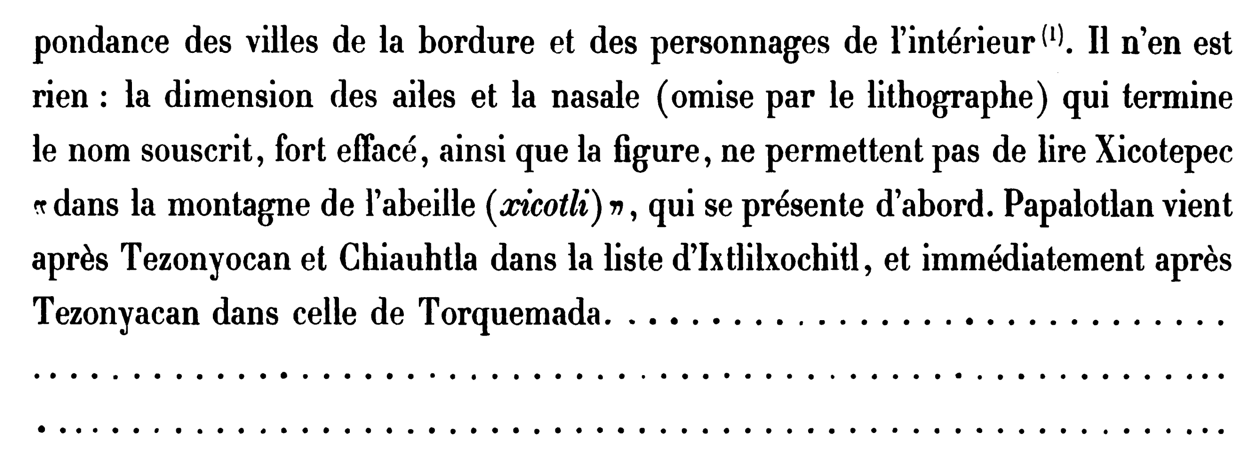
Fig. 66. — *Chicunauhtla* « dans la neuvaine ou le nombre 9 ». Rébus : *chicuhnauh* « neuf », en composition *tla* [74] « dents », et *a* [1]. Deux des neuf unités sont effacées. Village peu éloigné de Tetzcuco.

Ici finit l'accolade qui, malgré une lacune (effet probable du temps) entre les figures 57 et 58, paraît continuer les lignes rouges qui rattachent les tribunaux (fig. 57 et 68) soit au Nappohuallatolli, soit à la cour suprême, peut-être à l'une et à l'autre, mais plus vraisemblablement à Nezahualpilli (fig. 32), à qui se rapportent ainsi cette extension d'une juridiction limitée par son père (fig. 31) aux villes de la Campine, et les réformes qui ont fait mêler (fig. 72 et 74) les noms des deux monarques à ceux de ces mêmes villes.

VILLES DU DOMAINE PRIVÉ.

Fig. 67. — *Papalotlan ?* « dans le papillon ». On s'attendrait à voir ici Xicotepec, Quauhchinanco, Tollantzinco continuer, pour les figures 47, 48 et 49, la corres-

(1) Sahagun, lib. XI, cap. v. — (2) « *Tepepechtli*, hasa de coluna. *Tepechmana*... hacer calzada... igualar cimiento de edificio... » (M.) Cimiento ygualado *tlatepechmantli*.



pondance des villes de la bordure et des personnages de l'intérieur [1]. Il n'en est rien : la dimension des ailes et la nasale (omise par le lithographe) qui termine le nom souscrit, fort effacé, ainsi que la figure, ne permettent pas de lire Xicotepec « dans la montagne de l'abeille (*xicotli*) », qui se présente d'abord. Papalotlan vient après Tezonyocan et Chiauhtla dans la liste d'Ixtlilxochitl, et immédiatement après Tezonyacan dans celle de Torquemada. . . . .

. . . .

. . . .

SUITE DES VILLES DU DOMAINE PRIVÉ. — VILLES DE LA CAMPINE.

Fig. 68. — Teotihuacan tlahtolovan.	Tribunal de Teotihuacan.

Et un peu plus bas, à gauche :

In matlactepetl once... tlahtoloyan... yn onoc temayeccan [2].	Les onze villes... tribunal... placé (ou placées) à droite.

confirment ce qui a été dit de Teotihuacan, de la cour qui y siégeait, de l'extension du ressort de cette cour et autres changements apportés aux institutions primitives. Cependant, la figure 68, à gauche d'Otompan, comme Quetzalmamalitzin (fig. 36), président du tribunal de Teotihuacan, est à gauche de Quecholtecpantzin (fig. 37), président du tribunal d'Otompan; cette figure 68 porte le nom de Tollan : *tol* [81] « jonc », *tlan* [74] « dents » (*t* se perd toujours entre deux *l*), et non celui de Teotihuacan, qui est souscrit. Cette anomalie apparente, reproduite jusqu'à un certain point dans le codex Xolotl, peut venir de ce que, suivant le traducteur d'une histoire de Teotihuacan, que je publierai, cette ville aurait été surnommée *Tolteca* par ses fondateurs, les Toltèques, dont elle était la métropole, « comme Rome, dit ce traducteur, est celle des chrétiens ». Mais cette explication étant, à quelques égards, contestable, il vaut peut-être mieux admettre qu'il s'agit

[1] Les figures 68, 69, 70, 71 peuvent représenter les quatre dernières seigneuries créées par Nezahualcoyotl, dont le nom suit (fig. 72). Il suffit de lire Xicotepec Quauhchinanco au lieu de Ahuatepec, Quauhtlatzinco, d'ailleurs peu reconnaissables. J'aime mieux supposer qu'on n'a tenu compte que des onze seigneuries les plus anciennes, et qu'on a omis celles qui sont de création plus récente, conformément au caractère aristocratique de la mappe.

[2] « *Mayeccantli,* mano derecha. *Nomayeccan,* mi mano derecha ». (M.)

ici de tribunaux : le premier, originairement toltèque, à Teotihuacan, le second otomi à Otompan et le troisième chichimèque (noblesse conquérante et féodale) à Tetzcuco.

On a vu précedemment que Tlotli ne parlait pas la même langue que les Chalcas, qui étaient Toltèques [1]. Or, au IX[e] siècle, Tollan, Otompan et Colhuacan (remplacé depuis par Mexico qui n'existait pas encore) formaient la triarchie dont il a déjà été question et dont on retrouve la trace dans ces institutions judiciaires, indubitablement internationales dans le principe [2]. Ajoutons que le roi de Tetzcuco portait le titre de *Chichimecatl tecuhtli* « seigneur Chichimèque »; le roi de Mexico, le titre de *Culhua tecuchtli* « seigneur Culhua », parce qu'il régnait sur les Toltèques-Culhuas; enfin le roi de Tlacopan, le titre de *Tepanecatl tecuhtlt* qu'avaient porté les rois d'Azcapotzalco. (Ixtlilxochitl, trad. cit., p. 219.)

Teotihuacan, aujourd'hui San-Juan-Teotihuacan, est célèbre par des pyramides qui rattachent à la civilisation toltèque les Totonaques, qui disaient les avoir construites [3]. Du temps de Torquemada, les petites pyramides qui entourent les deux grandes étaient encore au nombre de plus de deux mille. Il en reste quelques centaines [4].

Fig. 69. — C'est la dernière ville qui porte un rébus. Malheureusement ce rébus et la souscription sont indéchiffrables, ce qui ne permet pas de lever quelques doutes relatifs à la position de Tollantzinco, de Quauhchinanco, de Xicotepec, et même à la véritable signification des figures 72 et 74. On n'aperçoit distinctement que le signe [13], qui, à partir de la figure précédente, règne sur toutes les villes de la bordure.

Fig. 70. — *Quauhtlatzinco* « au bas ou dans le bout de la forêt ». Cette ville et ses vingt-sept villages fournissaient à la maison du roi des vivres pour soixante-cinq jours [5].

Fig. 71. — *Ahuatepec* « dans la montagne du chêne ou de la chenille », etc. Cette ville et ses huit villages fournissaient des vivres pendant quarante-cinq jours.

(1) Torquemada, lib. I, cap. XXV.

(2) Voir, dans Torquemada (lib. III, cap. X), le district Otomi ou de *Tlaixpan* et le district Nahuatl ou de *Tlahtocan*.

(3) Torquemada, lib. III, cap. XVIII.

(4) Torquemada, lib. VIII, cap. VII. — Humboldt, *Essai*, t. II, p. 70; *Vues*, etc., t. I, p. 101.

(5) Ixtlilxochitl, trad. cit., p. 241.

Fig. 72. — *Nezahualcoyotl,* comme figures 31 et 32 (p. 43 et 64).

Fig. 73. — *Axapochco* « dans la fondrière, dans la fouille à torchis? » (« *Tlaxapochtli,* hoyo, » M.) Cette ville et ses treize villages fournissaient des vivres pour quarante-cinq jours. Aujourd'hui *Axapuzco.*

Fig. 74. — *Nezahualpilli,* comme figures 32 et 33 de la mappe Tlotzin (p. 65 et 66). Le nom de ce monarque et celui de son père Nezahualcoyotl, à peu près au centre des villes marquées du signe [13], indiquent que ces villes faisaient partie du domaine privé de ces princes. Mais l'interposition de la figure 73 pourrait tenir à d'autres causes. On a vu plus haut, que des variations survenues dans l'étendue de ce domaine privé n'étaient point mentionnées dans cette peinture, sommaire à tous égards, ou ne l'étaient que d'une manière obscure.

Fig. 75. — *Tepepolco* « dans la grande montagne », où Sahagun commença ses travaux. Cette ville et ses treize villages fournissaient des vivres pendant soixante-dix jours.

Fig. 76. — *Coyoac* « dans l'eau du renard ».

Fig. 77. — *Aztaquemecan* « où il y a des gens vêtus de (plumes de) héron ou ayant des dépouilles de héron ».

Fig. 78. — Entièrement effacée; mais le nom souscrit, terminé par une nasale, paraît (ainsi que d'autres annotations illisibles, notamment celles des figures 4, 56, etc.) pouvoir être rétabli par des moyens chimiques.

La mappe Quinatzin appartenant, à la rigueur, aux chroniques à série discontinue ou de la troisième espèce, j'y devrai revenir au sujet de ces dernières : je ne ferai donc ici qu'une remarque.

La mappe Tlotzin est, sans contredit, la plus belle [1] des peintures historiques américaines connues. Elle ne renferme aucune date.

[1] Et ce n'est qu'un tableau élémentaire à l'usage d'enfants, qui l'auraient effacé et détruit, s'il n'avait été solidement peint sur une peau très résistante, qu'ils ont rognée, salie, usée et, sur un point, brûlée.

IMPRIMERIE NATIONALE.

La mappe Quinatzin, inférieure pour l'exécution, mais d'un ordre plus élevé, puisqu'elle est déjà chronologique, ne contient elle-même que deux dates absolues : celle de l'établissement de la civilisation et celle de sa restauration. D'autres indications isolées de la durée des règnes ou de la vie de deux monarques, du temps écoulé, etc., quoique précieuses, n'offrent rien que de superficiel et d'incomplet. Je ne parlerai pas de l'infériorité des écritures, comparées à celles du codex Vergara et d'autres terriers; des plans grossiers de l'une, de la géographie non moins grossière de l'autre; des transpositions, des développements exagérés de la cour suprême... Nous sommes évidemment loin ici, de l'exactitude des peintures mentionnées par Gomara, Hernandez, Solis, Sahagun, Torquemada, Ixtlilxochitl, de celles, par exemple, « où l'on voit, dit ce dernier, aussi clairement la grandeur des édifices, des salles, des chambres, des jardins, des temples et des cours qu'ils contenaient, qu'on peut le faire aujourd'hui par leurs ruines [1] ».

Quel est donc le véritable caractère de ces deux mappes ? Celui de compositions destinées à l'enseignement de l'enfance [2]. C'est ce qui me les a fait choisir pour jeter, à propos de ces peintures, peu ou point chronologiques, mais graves, les fondements de l'histoire tetzcucane.

A cette classe de peintures correspond une classe de relations historiques, aussi peu ou point chronologiques, transcriptions littérales soit de ces peintures, soit d'écritures hiéroglyphiques peu connues, soit de récits oraux. Ce sont des histoires qu'il ne faut pas confondre avec d'autres traditions religieuses ou mythologiques, pareillement dépourvues de chronologie. Je donnerai des échantillons de ces diverses branches de littérature américaine.

[1] Ixltilxochitl, trad. cit., p. 246. — Torquemada, lib. XI, cap. XXVI.

[2] Un saint au tombeau, barbouillé, sur la première de ces mappes (pl. I), les taches et autres dégradations de la deuxième, indiquent que ces peintures ont été entre les mains d'enfants déjà chrétiens. Tetzcuco, ayant été le principal instrument de la conquête espagnole, conserva sa civilisation. Deux siècles après cette conquête, on y notait encore grossièrement, dans l'ancien style, les événements contemporains.

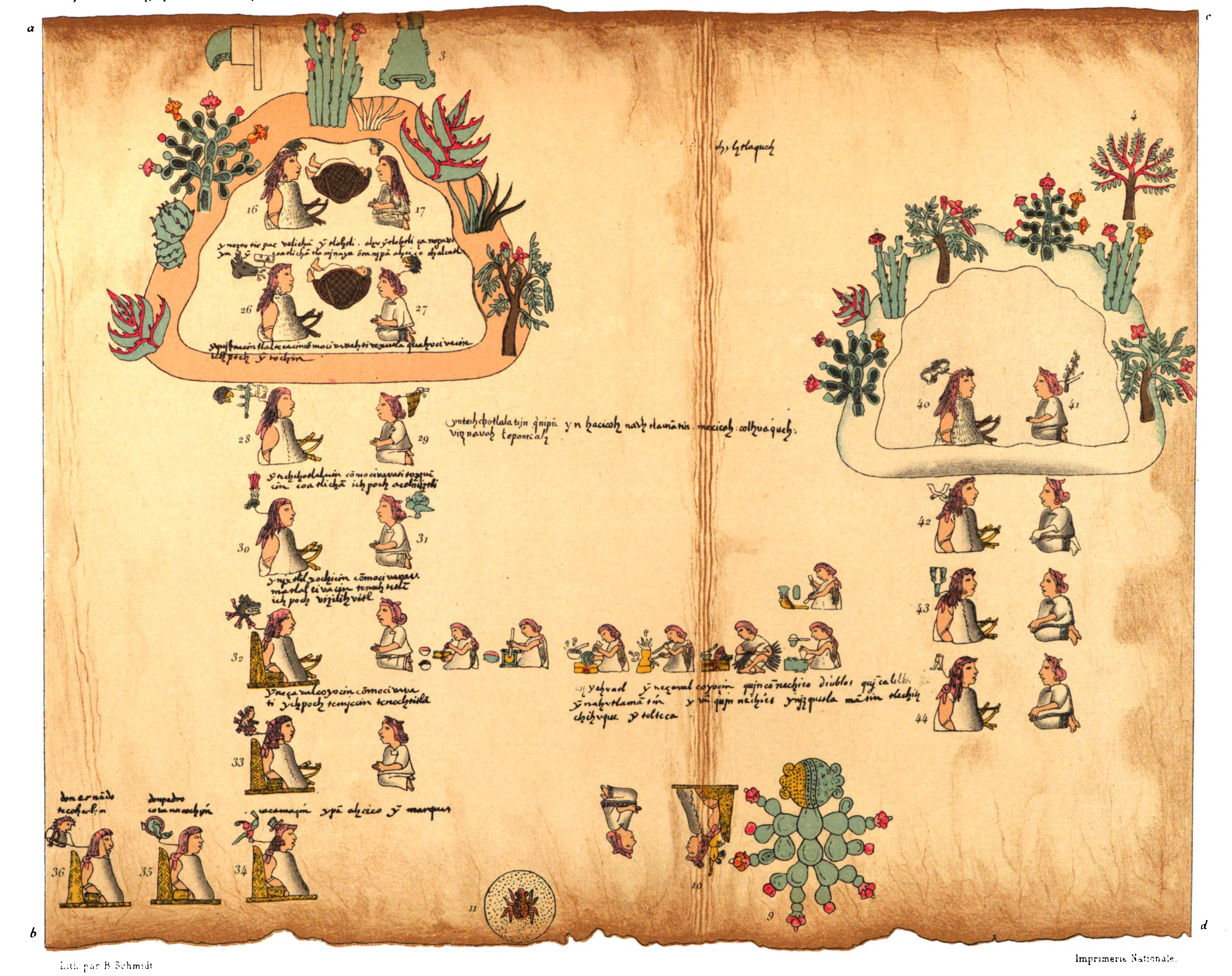


Lith. par B. Schmidt.

Imprimerie Nationale.

MAPPE TLOTZIN.

I.



Lith. par B. Schmidt — Imprimerie Nationale.

MAPPE TLOTZIN

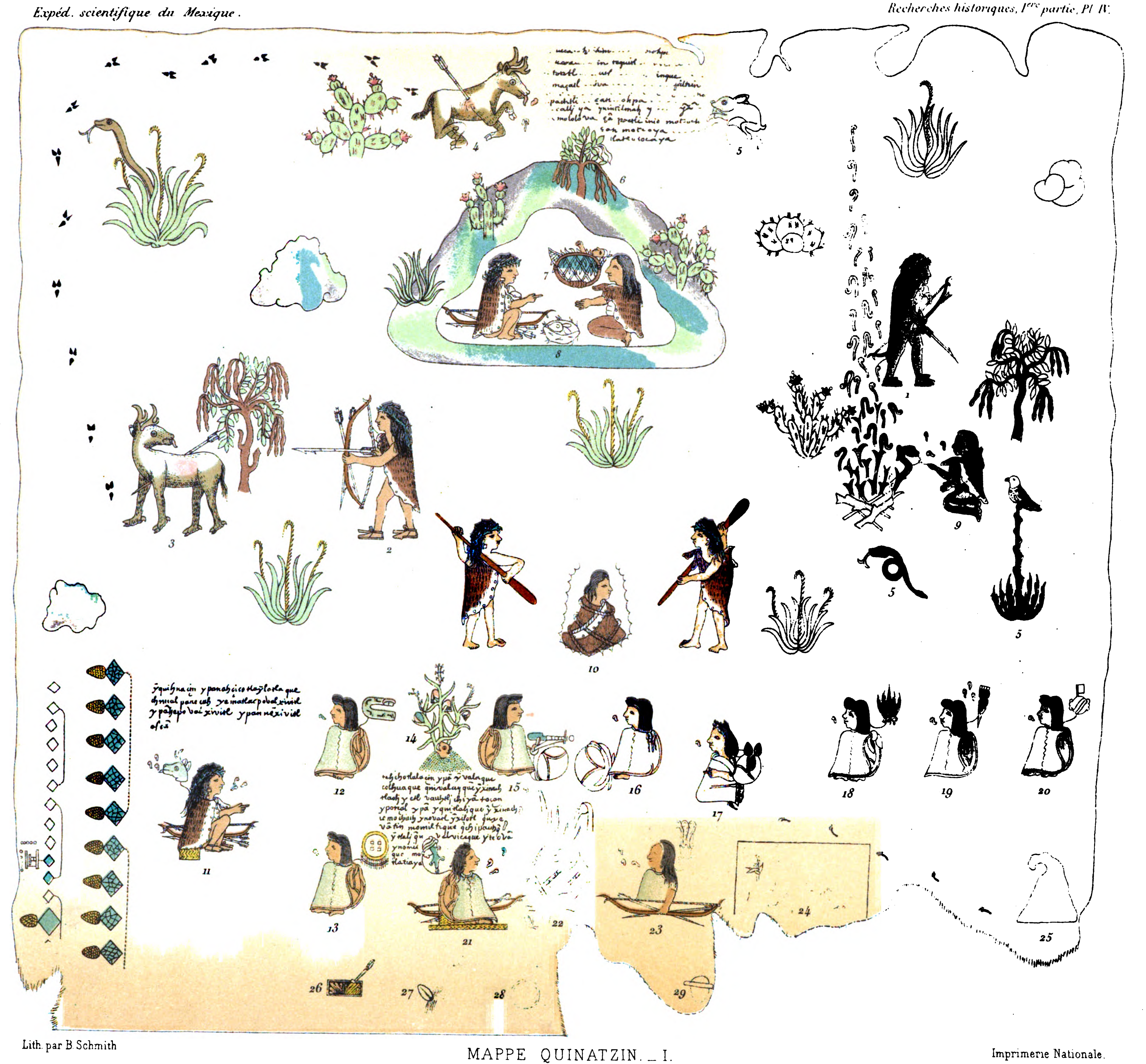
II.



Lith. par B. Schmidt. Imprimerie Nationale.

MAPPE TLOTZIN

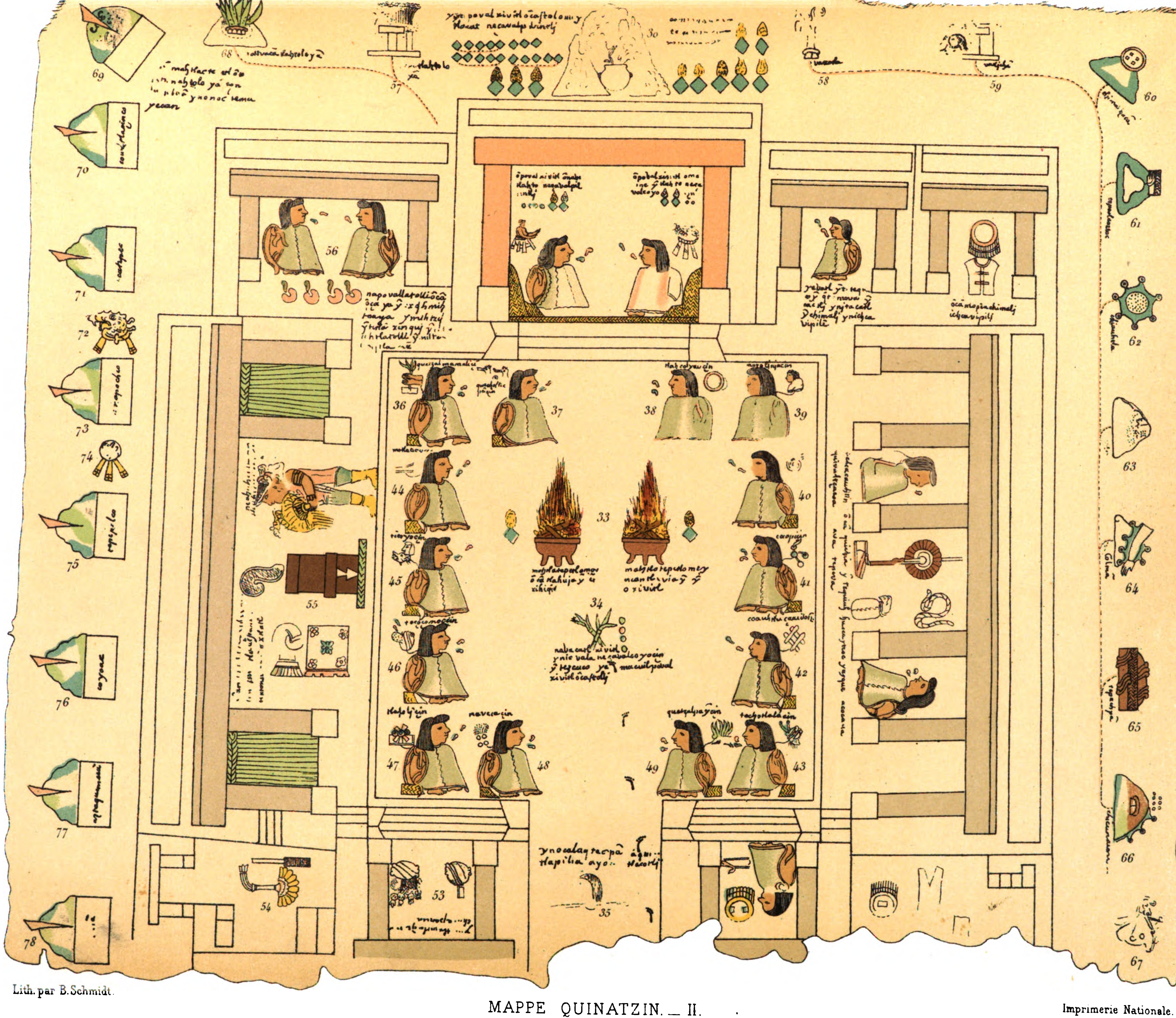
III.



Lith. par B. Schmith

MAPPE QUINATZIN. — I.

Imprimerie Nationale.



Lith. par B. Schmidt.

MAPPE QUINATZIN. — II.

Imprimerie Nationale.

MISSION SCIENTIFIQU
AU MEXIQUE
ET DANS L'AMÉRIQUE CEN

OUVRAGE

PUBLIÉ PAR ORDRE DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

RECHERCHES HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

PUBLIÉES

SOUS LA DIRECTION DE M. E. T. HAMY,

CONSERVATEUR DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE.

PREMIÈRE PARTIE. — HISTOIRE.

INTRODUCTION

PAR M. E. T. HAMY.

MÉMOIRES SUR LA PEINTURE DIDACTIQUE
ET L'ÉCRITURE FIGURATIVE DES ANCIENS MEXICAINS,

PAR M. AUBIN.



PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXXV.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE LIVRAISON.

TEXTE : Feuilles A et B, 1 à 14 et titre. — PLANCHES I, II, III, IV et V.




570.972 M800 c.1
Mission scientifique au Mexique et d
086 758 013
UNIVERSITY OF CHICAGO